



Pierre Benoit

ALBERTE

1926

Table des matières

LETTRE LIMINAIRE	6
I	7
II	15
III	22
IV	30
V	39
VI	47
VII	56
VIII	65
IX	73
X	82
XI	91
XII	101
XIII	109
XIV	118
XV	128
XVI	138
XVII	147
XVIII	155
XIX	163
XX	172
XXI	181

XXII.....	191
XXIII	201
XXIV	210
XXV.....	219
À propos de cette édition électronique	229

*Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione,*

ANDROMAQUE.

EN SOUVENIR DE SALOMÉ

À ANATOLE DE MONZIE

LETTRE LIMINAIRE¹

Maison d'arrêt de F...

15 mai 1925.

MAÎTRE,

Vous m'aviez demandé de vous fournir quelques notes susceptibles de vous aider dans la préparation de ma défense. Si, tout d'abord, je refusai, ce fut pour des raisons faciles à comprendre. M'étant dénoncée moi-même, je n'avais pas à songer ensuite à me défendre. Vous admettez sans peine un tel point de vue, vous que la justice a commis d'office à cette tâche. J'avoue n'avoir pas prévu alors ce qui devait se passer, la multiplication par mon complice et son avocat des incidents et des moyens susceptibles de retarder l'instant du procès. Il en est résulté pour moi de tristes loisirs, au cours desquels des souvenirs que je croyais éteints se sont ranimés en foule, m'ont obsédée d'un poids que je ne peux plus supporter, dont je veux me décharger l'âme... Bref, j'ai écrit ceci. Ce n'est pas l'espoir de me disculper aux yeux des hommes, ni aux vôtres, ni aux miens, qui m'a guidée. J'ai écrit avec la fièvre d'une pauvre femme qui peut enfin dire la vérité, alors que huit années durant elle a vécu captive du plus monstrueux des mensonges.

Veillez agréer, Maître, etc....

¹ Cette lettre, accompagnant le cahier qui est devenu ce livre, était adressée à Maître de R..., avocat au barreau de C..., et signée du nom véritable d'Alberte.

I

Plus que dans n'importe quel autre drame, les âges des acteurs de celui-ci ont de l'importance. Ce sont eux, ces âges exécrés, qui portent, plus que moi, plus que Franz lui-même, la responsabilité des événements. J'avais quarante et un ans lorsque Camille et Franz se sont fiancés. Il en avait alors trente-quatre, elle vingt-deux. Huit ans ont passé. Franz a aujourd'hui quarante-deux ans, j'en ai plus de quarante-neuf... Une vieille, une très vieille femme, hélas !

Je n'aurai garde également d'omettre certains détails, en apparence imperceptibles, même dans une existence aussi monotone, aussi dénuée d'imprévu que le fut la mienne pendant quarante années. Sur le moment, on ne fait pas attention à eux. Et puis, plus tard, beaucoup plus tard, quand on les évoque, quand ils surgissent soudain, à la lumière brutale de la catastrophe, on est saisi d'une épouvante morne ; on se sent prédestiné, irresponsable. Irresponsable !... J'ai assez le sentiment de ma culpabilité, une culpabilité que rien, ni personne, ne me contraignait à dénoncer, pour revendiquer le droit d'élever cette protestation. Les occasions de m'épargner que j'aurai par la suite ne seront plus si fréquentes...

Là, devant moi, sur la table où j'écris, il y a une photographie de Camille petite. Mince front déjà têtue sous une frange qui était alors si blonde, larges yeux pâles, pâlis encore par l'usure d'un papier qu'ont peu à peu déglacé mes baisers. Je passe mes interminables journées à remettre cette photographie dans ma valise, à l'en retirer. Il me semble, à chaque coup, que c'est toujours la première fois que je vois Camille. Que puis-je attendre de ce tête-à-tête ? Un adoucissement ? une aggravation de mon remords ? Tantôt c'est l'un, tantôt

c'est l'autre. Ah ! tristes jours évanouis ! Pourquoi ces deux pauvres êtres n'ont-ils pas été jugés dignes du bonheur ?

Le bonheur ! D'autres, sans doute, entre les murs de cette cellule, ont déjà prononcé son nom, qui l'avaient plus mérité que moi peut-être... Mais elle, Camille, mon enfant !... Une fois, je me souviens, elle avait deux ans à peine, le médecin sortit de sa chambre et me parla à voix basse. Le croup, c'était le croup. Quatre nuits, je suis restée quatre nuits au chevet de ma petite fille, craignant à chaque instant que la mort ne me l'emportât. Certes, en cette minute, si j'avais pu prévoir, et pour elle et pour moi il eût mieux valu... Mais où vais-je m'égarer ? Je suis à peine au seuil de ma tâche, et déjà je me mets à extravaguer. Et pourtant cette confession n'a d'excuse que si elle se résigne à la sécheresse ordonnée et précise d'un rapport.

Mon père, receveur des finances, fut nommé vers 1872 dans le chef-lieu d'arrondissement où plus tard je me suis mariée. Deux ans après, il épousait ma mère, qui lui apportait en dot, avec quelques petites rentes, la maison campagnarde dans laquelle je me retirai, lorsque je fus devenue veuve. Ils n'ont jamais cessé d'avoir droit à l'estime de tous ceux qui les ont approchés, et ce n'est pas à moi de diminuer cet héritage de respectabilité, ne serait-ce qu'en laissant supposer que mon enfance eût pu être plus heureuse. D'ailleurs, je n'en passai qu'une faible partie à la maison. Ma mère mourut quand j'avais six ans, et, à huit ans, j'entrai comme pensionnaire au lycée de jeunes filles de la ville. Mon père désapprouvait l'éducation laïque, mais il était fonctionnaire. En outre, il se plaisait, par attitude, à répéter que nos ressources étaient médiocres et qu'il ne voulait pas s'entendre un jour reprocher par

sa fille de ne l'avoir pas mise à même de gagner sa vie. Être à même de gagner ma vie, cela voulait dire obtenir mon brevet simple, et, si je pouvais arriver jusque-là, mon brevet supérieur.

Il n'était pas mauvais homme, bien au contraire. Mais ses colères étaient redoutables. Seule sa vanité, quand on trouvait moyen de la flatter, pouvait avoir raison de sa violence. Il me fut donné de m'en rendre compte très jeune, trop jeune, car ce n'est pas une bonne chose qu'une occasion prématurée d'apprendre à juger ses parents. Le Président de la République, qui était alors Carnot, visita un jour notre ville. Bien qu'il ne dût y passer que quelques heures, on avait réglé près d'un mois à l'avance les détails de la cérémonie. Notamment, sur la grande place, une estrade aux couleurs nationales devait être dressée, et la municipalité avait décidé que trois fillettes du lycée s'y tiendraient debout, l'une en bleu, l'autre en blanc, l'autre en rouge. Celle qui serait vêtue de blanc lirait un compliment, tandis que ses deux compagnes présenteraient des fleurs au chef de l'État. Première de ma classe en récitation poétique, je fus chargée du compliment, et j'en conçus moins d'orgueil que d'effroi, car je connaissais l'hostilité de mon père à l'égard du régime, et je savais d'avance ce qui arriverait quand il apprendrait que sa fille était mêlée à ce genre de manifestation.

L'arrivée du Président était fixée au lundi. La journée du dimanche, que je passai à la maison, ne fut pour moi qu'une longue torture. Ce fut seulement le soir, au moment de rentrer au lycée, que j'osai dire la vérité à mon père. Sa fureur dépassa tout ce que j'avais imaginé : « Ah ! c'était ainsi qu'on faisait fi de la puissance paternelle ! Eh bien, on verrait de quel bois il se chauffait ! » Je regagnai l'internat en larmes, m'attendant à tous les scandales. Le lendemain, en m'habillant,

puis quand je répétais une dernière fois mon compliment, je n'avais pas encore repris mon sang-froid. La première personne que j'aperçus de l'estrade, parmi la foule, fut mon père. Il était au deuxième rang, dans le groupe des fonctionnaires en redingote qu'on allait présenter au Président. Je sentais qu'il me regardait, mais je fuyais un œil que je n'avais aucune peine à deviner courroucé. Ma langue se collait à mon palais. Un peu de courage me revint pourtant lorsque le fracas des cloches et de la musique annonça l'approche du cortège. Je me raidis. Pour me les être si bien rappelés le reste de ma vie, je me demande comment j'ai si bien pu voir en cet instant tous ces détails : les plumes blanches des généraux, les broderies d'argent du préfet, les gros hommes ceinturés de tricolore qui étaient les parlementaires du département, enfin, lui, l'homme à la barbe noire, à la poitrine barrée du grand cordon rouge. On me fit signe, et j'entendis soudain ma voix qui résonnait au milieu de cette place devenue subitement silencieuse. Elle était changée, changée. Elle avait un timbre inattendu qui m'enhardit, et brusquement les applaudissements crépitèrent... On peut juger du vide de mon existence à la complaisance que je mets à relater par le menu un aussi banal épisode.

Le Président, cependant, venait de recevoir les fleurs de la fillette bleue et de la fillette rouge. Moi, il me regardait en souriant :

— Elle est tout à fait exquisite, cette brunette, dit-il. Comment vous appelez-vous, ma mignonne ?

Je n'eus pas le temps de balbutier mon nom. Un bonhomme, écarlate de joie, était déjà entre le Président et moi. Plus tard, j'ai su que c'était le maire.

— C'est la fille de notre receveur des finances, monsieur le Président. Si vous voulez bien me permettre...

En même temps, il faisait des signes impératifs et désespérés dans la direction de mon père. Celui-ci eut à fendre une double haie de fonctionnaires pour être, le premier d'eux tous, admis à l'honneur de serrer la main au Président. Il m'apparut gauche, un peu pâle ; je le vis distinctement, car je n'avais plus peur à présent de le regarder.

— Toutes mes félicitations, mon cher receveur. Votre fille est véritablement délicieuse, et la voix est charmante.

Congé ayant été naturellement donné aux enfants des écoles, je passai le reste de la journée à la maison. Pendant le déjeuner, mon père ne prit aucun souci de cacher son contentement.

— Pas mal du tout, le compliment. Et fait dans un esprit bien meilleur que je n'aurais pu l'espérer. Je trouve même que l'auteur aurait dû insister davantage sur l'autre, le grand, l'ancêtre, l'organisateur de la victoire. Et lui, le petit-fils, il est ma foi fort bien, beaucoup mieux que dans ses portraits.

Il s'était levé. Il marchait dans la salle à manger. S'étant approché de ma chaise, il me mit la main sur le front. Je l'entendis murmurer, comme s'il ne s'en était jamais avisé jusqu'alors :

— C'est vrai, aussi, qu'il a raison, et qu'elle est jolie, la petite Alberte !

Jolie ! J'étais jolie. Je devais attendre trente ans pour me l'entendre redire, et de quel prix alors ne l'ai-je pas payé !

Comme il avait été convenu, Alberte passa son brevet simple, puis son brevet supérieur. Mais, si j'en subis les épreuves à peu près sans encombre, il apparut en revanche que je ne pourrais jamais prétendre à devenir un de ces phœnix dont s'enorgueillit l'enseignement secondaire féminin. Mon père en avait pris son parti. Il se faisait vieux. Il souffrait de la maladie qui devait l'emporter. Je crois que, si j'avais manifesté à cette époque le désir de poursuivre les projets qu'il avait formés jadis pour moi, il n'aurait vu dans mon intention de le quitter qu'une marque d'ingratitude. D'un accord tacite, il fut admis que je demeurerais à la maison. Il fut admis aussi, mais sous certaines conditions, que je me marierais.

La vieille bonne qui servait ma famille depuis un quart de siècle rentra dans son village pour y achever ses jours. Elle ne fut pas remplacée. J'assumai de bon cœur, sinon avec joie, ses fonctions, et soudain je me révélai une femme d'intérieur sans défaillance. Il me sembla que c'était bien là ma véritable mission. Le lycée de jeunes filles avait été un accident dans ma vie. Il ne m'avait laissé ni cet esprit d'indépendance, ni cette allure décidée dont il devait plus tard marquer si fortement Camille. Sans doute, au cours de mes études, il m'était arrivé de lire des romans, mais seulement ceux dont la connaissance était exigée par les programmes. Je ne veux pas me faire plus raisonnable que je ne l'étais, et je mentirais en disant que mon cœur soit resté insensible aux épreuves de Laurence de Cinq-Cygne ou de la belle Edmée de Mauprat. Mais jamais je n'ai eu l'idée de confronter ma destinée avec celle de ces héroïnes. Les plus séduisantes imaginations demeuraient prisonnières entre les pages de mon livre, sitôt que je l'avais refermé. Elles cessaient d'avoir prise sur moi. Elles ne me poursuivaient ni à la promenade quotidienne que je faisais avec mon père, ni à la buanderie, ni à la cuisine, ni dans cette chambre austère et sombre, dans ce lit aux draps nets et

rugueux, où mon corps reposait avec la même pureté que les vieillards et que les enfants.

On était en novembre. Il y avait un an et trois mois que je vivais avec mon père, lorsqu'un matin il me demanda, à brûle-pourpoint :

— N'est-ce pas, Alberte, que ça ne te déplairait point d'épouser Jérôme ?

M. Jérôme était depuis cinq ans son fondé de pouvoirs. Mon père devait être mis à la retraite le 1^{er} janvier suivant. À ce moment, il était entendu avec les autorités départementale et centrale que M. Jérôme serait appelé à succéder au receveur en exercice dans des fonctions que la santé déclinante de mon père lui avait peu à peu laissé assumer tout entières. C'était un homme mince et fluet, myope et blond, perpétuellement vêtu d'une jaquette luisante aux coudes. Il n'aimait guère accepter des invitations en ville, parce qu'à sa pension il avait l'habitude de lire son journal en mangeant. Petit à petit cependant, il céda aux instances de son chef et vint prendre chez nous le repas du soir. Ce fut pour moi un surcroît de besogne, mais je ne m'en plaignis pas, parce que cette compagnie mettait mon père de bonne humeur. Les deux hommes causaient du mouvement des fonds qui s'était produit pendant la journée à la caisse. Après le dîner, ils faisaient une partie de jacquet, leur seule distraction.

— N'est-ce pas que ça ne te déplairait pas de l'épouser ?

— Mais, papa, est-ce qu'il ne faudrait pas que je l'aime ?

— L'aimer ? Il ne manquerait plus que cela. Crois-tu que ce serait convenable ? Est-ce que tu te figures que j'aimais ta

mère quand nous nous sommes mariés ? Mais je vois bien que tu t'amuses...

En effet, je m'amusais. Et pourquoi donc, mon Dieu ! cela m'aurait-il déplu d'épouser M. Jérôme ? Encore une fois, j'avais appris à séparer le domaine réel du domaine romanesque. Je lisais un roman d'amour comme j'aurais lu un récit de voyage vers des régions de la terre reculées au point d'en paraître imaginaires. J'envisageais l'existence comme une chose plate, froide et digne, et j'admettais que cette platitude, cette froideur, cette dignité sont si naturelles, si normales, qu'il n'y a même pas lieu de s'en offusquer ou de s'en glorifier.

À la date prévue, date qui ne devait précéder que de bien peu celle de sa mort, mon père prit sa retraite, et j'épousai M. Jérôme. Il avait environ trente-neuf ans, mais ce chiffre ou un autre, peu importait, car il était de ces êtres qui ont passé leur vie à paraître toujours avoir le même âge.

II

J'ai tracé un rapide portrait physique de mon mari. Je n'ai pas à y revenir, car, encore une fois, cela n'a aucune importance. Son portrait moral réclamerait plus de développements, ne serait-ce qu'à cause de l'énumération de ses manies, qui étaient nombreuses. Mais la chose présenterait-elle beaucoup plus d'intérêt ? Je ne le crois pas, puisque moi-même, qui ai eu à subir pourtant le contre-coup de ces travers, je ne leur ai en somme jamais prêté qu'une attention médiocre. Et puis, un mari, qu'était-ce, de par le contrat qui nous liait, sinon une manière de tuteur respectable, qui me devait aide et protection en échange de mon obéissance ? « Et ce fut tout ? dira-t-on. Là s'est bornée votre vie sentimentale ? Curieuse petite ville de province ! Est-ce qu'il n'y avait pas des femmes qui avaient des aventures ? » Sans doute. Mais aussi de quelle façon parlait-on d'elles ! En baissant la voix, avec des réticences, des *vous savez* à faire croire qu'elles étaient atteintes de quelque mal honteux. Eussé-je été portée par ma chair à ne pas tenir compte sur ce point de l'opinion publique que j'aurais été maintenue dans la règle moins par respect de moi-même et par crainte du scandale que par la haine du mensonge ainsi que par un goût inné pour les situations nettes. Je crois que telle est la vérité, car, si j'avais voulu, évidemment, – il n'y a que peu de temps que je l'ai compris, – moi aussi, j'aurais pu faire, comme on dit, jaser de moi. Mais alors je n'y ai pas songé, et, vraiment, je n'y ai eu aucun mérite. Mes sens semblaient s'être définitivement rendormis après la conception de Camille, et aujourd'hui que j'ai appris enfin ce que parler veut dire, je peux bien avouer que, même à cet instant-là, ils n'avaient jamais été éveillés.

La mort de mon père suivit de très peu notre mariage. Presque tout de suite après, je me trouvai enceinte, c'est-à-dire que je retombai dans ma solitude. Il faut, en effet, lui rendre cette justice : dès qu'il connut mon état, mon mari obéit avec une docilité parfaite aux préceptes combinés de l'hygiène, de la morale et de la religion. Nous ne nous vîmes plus guère qu'aux heures des repas, et comme il n'avait pas tardé à reprendre sa vieille habitude de lire le journal à table, ces repas étaient la plupart du temps silencieux. Parfois, lorsqu'il était particulièrement communicatif et qu'un article l'avait frappé, il m'en faisait au dessert le commentaire. Je ne me suis jamais intéressée à la politique, et je ne me souviens plus au juste de ce que pouvaient être à cet égard les opinions de mon mari. Je me rappelle seulement le ton sur lequel il me donnait ses explications, et qui m'a laissé dans l'oreille l'impression d'une pluie égale, tiède et grise.

Au moins, du temps de mon père, la maison résonnait du bruit de ses éclats de voix et de ses colères. Après, il n'y eut plus rien, rien, même pas les cris d'un nouveau-né, car Camille enfant n'a jamais pleuré, et plus tard, quand elle fut devenue un petit animal nerveux et sauvage, susceptible de secouer la poussière de cette demeure, elle nous quitta pour profiter au lycée de la bourse de pensionnaire qu'elle avait obtenue. Il n'y eut plus, pour trouer cette brume d'un pâle rayon, que la semaine de congé de Pâques et le mois de vacances de mon mari. Nous les passions régulièrement à Maguelonne, la maison de campagne apportée en dot par ma mère. J'aurai assez par la suite d'occasions de reparler de cette campagne pour ne pas m'y attarder maintenant.

À la ville, nous dînions l'hiver à sept heures, l'été à six, afin de permettre dans cette saison à mon mari de profiter du jour pour faire sa partie de jacquet. Cette partie, il la faisait lui

aussi avec son fondé de pouvoirs, qu'il avait choisi à son image. La salle à manger avait deux fenêtres. Sitôt le repas terminé, j'allais m'asseoir devant la première, et ils commençaient à jouer devant l'autre. Chacun posait sur une chaise, à côté de lui, sa tasse de café. J'avais tout le loisir de les observer. Ils se ressemblaient de façon singulière, par la voix assourdie, par le dos voûté, par la myopie, par ce je ne sais quoi d'étriqué que donne le service peu rémunérateur de l'État. « Ah ! pensais-je, c'est vraiment un dogme. Tous les fondés de pouvoirs sont taillés sur le même modèle. » Eux, impassibles, ils continuaient à choquer à tour de rôle leurs rondelles de buis sur la boîte sonore. Le jour déclinait lentement. On entendait crier les enfants dans la rue et jacasser les comères sur le seuil des portes. De mon fauteuil, j'entrevois un coin de ciel bleu où vagabondaient des nuages qui passaient du blanc à l'écarlate, puis au violet noir. Sur mes genoux, le journal que j'avais commencé de lire gisait déplié. De temps en temps, j'y jetais un coup d'œil. Quand je ne distinguais plus qu'avec difficulté les caractères d'imprimerie, je savais immanquablement ce qui allait se passer. « Hum ! hum ! » toussait discrètement mon mari, ce qui signifiait qu'ils commençaient eux-mêmes à ne plus voir dans le fond de leur boîte. Je me levais alors sans mot dire. Je manoeuvrais la lourde boule de la suspension pour atteindre la lampe que j'allumais, de façon à leur permettre de terminer leur partie sur la table débarrassée. Tandis que je procédais à cette opération, ils demeuraient immobiles, le cornet de cuir à la main, n'échangeant pas une parole. Cette scène s'est répétée sans modifications jusqu'à la mort de mon mari. Comme il avait succédé à mon père, son fondé de pouvoirs lui succéda. Je crois qu'il occupe encore, à l'heure actuelle, le même poste. Mais lui, du moins, je n'ai pas eu à l'épouser.

Pendant les quatre premières années de notre mariage, nous avons fait chambre commune. Puis la maladie de Camille, à laquelle j'ai déjà fait allusion, ayant nécessité son isolement dans une pièce séparée, je demeurai auprès d'elle pendant sa convalescence. J'y restai après son rétablissement. Mon mari ne m'adressa à ce sujet aucune observation, et je fis de mon mieux, comme l'on pense, pour éviter d'en provoquer.

Les jours qui se succédèrent, au cours des quatorze années que dura notre union, furent tellement semblables les uns aux autres qu'il me paraît maintenant à peu près impossible de distinguer entre elles ces journées et même ces années. Nous n'avons pas, en tout et pour tout, dîné dix fois chez des étrangers. Une seule fois, j'assistai à un bal. C'était en mai 1904. J'avais déjà vingt-huit ans. Un nouveau sous-préfet avait été nommé l'hiver précédent dans notre ville, et sa femme, qui affichait des prétentions mondaines, avait donné deux soirées depuis son arrivée. Nous avons été invités et naturellement nous nous étions excusés. Sur ces entrefaites, une brigade de cavalerie changeant de garnison et traversant la localité fut amenée à y faire une halte de quelques jours. C'était une aubaine que la sous-préfète n'eut garde de laisser échapper. Elle lança aussitôt ses invitations pour un troisième bal. À celui-là, nous dûmes nous rendre, mon mari ayant rencontré le sous-préfet qui lui avait fait comprendre qu'une nouvelle abstention de notre part ne serait pas considérée d'un très bon œil. Lui, il avait un habit à peu près correct, quoique démodé. Mais moi, je n'avais pas de robe du soir. Assez adroite, j'eus tôt fait de m'en confectionner une. Au chef-lieu, où je me rendis, j'eus la chance de découvrir un coupon de soie rouge-feu de qualité fort belle. Sur cette soie, je jetai, la recouvrant toute, une pièce de dentelle noire rapportée un demi-siècle plus tôt par ma grand'mère d'un voyage en

Castille. Je travaillai de mon mieux, sans autre stimulant que la crainte de paraître ridicule. Au dernier moment, pressée par le temps et trompée par les dimensions du mannequin que j'avais emprunté pour faire moi-même les essayages, j'eus l'impression que j'avais un peu trop accentué la double échan-crure du col. Mais qu'y faire ? Il était trop tard. Ma crainte ne s'en changea pas moins en épouvante lorsque je pénétrai, suivie de mon mari, dans les salons de la sous-préfecture. J'étais de beaucoup la plus décolletée de toutes ces femmes, dont plusieurs, et en particulier la sous-préfète, n'avaient apparemment rien négligé pour s'assurer un pareil record.

J'étais follement intimidée. Je surpris quelques sourires qui signifiaient : « Eh bien, celle-là, pour une fois qu'on la voit, elle n'y va pas de main morte ! » Tremblante, confuse, les présentations indispensables une fois subies, je me réfugiai dans le coin le plus reculé, près de la porte du jardin. Les musiques des deux régiments avaient été installées sur la pelouse, et leurs cuivres luisaient doucement dans la nuit. Soudain, elles jouèrent *la Marseillaise*, et machinalement j'imitai le mouvement de tous ces gens qui se levaient. Le général entra. Il fit le tour du salon au bras de la sous-préfète, qui faisait les présentations et qui paraissait aux anges. Trop éloignée pour qu'il allât jusqu'à moi, je pus le regarder à mon aise. Il était suivi de son officier d'ordonnance, un grand lieutenant mince et brun, dont j'entendis mes voisines murmurer le nom, un des plus illustres de France.

C'était le temps où les danses américaines commençaient à pénétrer chez nous, et moi je ne connaissais que la valse. Devant moi, maintenant, les couples passaient et repassaient en tournant. Quelle belle chose vraiment que cet uniforme des dragons d'avant-guerre, col blanc, dolman noir, épaulettes d'argent ! Tout à coup, interdite, je m'arrêtai d'admirer... Le

grand lieutenant de tout à l'heure s'inclinait devant moi. Il m'invitait à danser. Les femmes assises aux environs, avec de faux airs d'indifférence, observaient et écoutaient.

— Mais si, Madame. Je vous assure que ça ira très bien.

Je me levai. Les chaises, sur notre passage, s'écartaient comme à regret. Il me prit dans ses bras, et soudain il me sembla que rien dans le salon n'était plus à la même place. J'osais à peine m'appuyer à lui. Mais, avec une autorité pressante et douce, il m'y forçait. Je cessai de me raidir. L'électricité se multipliait dans les glaces. En passant devant une d'elles, à plusieurs reprises, je remarquai, parmi la cohue des danseurs, entre les bras d'un grand officier brun, une jeune femme à la robe noire et rouge, à la chevelure sombre, que je croyais voir pour la première fois et que je trouvais belle. C'était moi.

Je n'ai plus eu de nouvelles de mon cavalier, et c'est tout à fait par hasard que j'ai appris, vers 1916, qu'il avait été tué en Alsace, dans les premières semaines de la guerre.

— Eh bien ! cher Monsieur, quand on a la chance d'avoir une femme qui fait une telle sensation, est-on pardonnable de ne pas la produire davantage ? disait, une heure plus tard, sur un ton aigrelet, la sous-préfète à mon mari, confondu et plié en deux.

Il se plaignait d'avoir eu trop chaud, puis froid. Nous rentrâmes, et je dus mettre de l'eau à bouillir pour lui faire une tisane. Quand je n'entendis plus de bruit dans sa chambre, je regagnai la mienne. J'y pénétrai sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Camille. M'étant alors dévêtue toute, je me souviens que, cette nuit-là, je regardai longuement mon corps.

Après, je cherche vainement au fond de ma mémoire un souvenir de mes années de mariage qui mérite d'être rapporté. Je n'en vois plus. Vraiment, il n'y a plus rien eu. Écrivant cette phrase, je ne peux m'empêcher de songer à ce qu'en diraient des femmes à qui il serait donné de la lire. Je le devine, les heureuses, les choyées, les grandes favorites du sort et de la fortune ne manqueraient pas de se récrier : « Une aussi écoeurante banalité, est-ce possible ? Oui ? Alors la femme qui s'est résignée à une telle abdication n'a pas à se plaindre. Une semblable veulerie n'a que ce qu'elle mérite. » Hélas ! Je vous entends bien, mes sœurs orgueilleuses. Mais les autres, mes humbles sœurs aux médiocres destinées, tout ce troupeau dans les mornes rangs duquel se pressent pourtant, à l'insu de tous et d'elles-mêmes, de beaux corps voluptueux et de grands cœurs inassouvis, celles-là, je sais qu'elles ne me jetteront pas la pierre, et qu'elles ne pourront que baisser la tête avec un soupir.

Au cours de l'hiver de 1908, mon mari contracta une congestion pulmonaire double qui l'emporta en quelques jours. J'avais un peu plus de trente-deux ans.

J'ai beau jeu maintenant pour parler de cet événement avec indifférence. Mais je me noircirais inutilement en laissant entendre que la disparition du père de mon enfant m'ait laissée froide. En effet, ce ne fut que plus tard, beaucoup plus tard, que je compris que je ne l'avais jamais aimé.

III

Rien ne me retenait à la ville. En moins de deux semaines, j'étais parvenue à sous-louer la maison où j'avais vécu jusque-là, et je partis pour m'installer à Maguelonne, que je comptais ne plus quitter désormais.

La propriété de Maguelonne est située à une quarantaine de kilomètres du chef-lieu d'arrondissement où mon père et mon mari avaient fait leur carrière. Mais ces dix lieues, qu'on franchit aujourd'hui en une heure d'automobile, avaient à cette époque pour conséquence un isolement quasi total. La petite ville voisine, distante d'une lieue, est elle-même éloignée de près de vingt kilomètres de la station de chemin de fer la plus rapprochée. Cette voie ferrée est une de celles qui, traversant les montagnes du Centre, viennent s'embrancher plus bas sur la grande ligne méridionale de Cette à Bordeaux. Du temps que nous allions y passer nos vacances, il fallait toute une journée, train et voitures, pour se rendre à Maguelonne.

Je ne laisse pas errer ma mémoire au hasard. Je m'efforce de ne rapporter ici que les faits nécessaires à la compréhension des événements qui vont suivre. Si je tente un tableau de cette région, j'espère ne pas y introduire un seul détail superflu. Les événements se chargeront de démontrer que chacun d'eux était indispensable. Loin de s'en trouver retardée, l'action, le moment venu, n'en poursuivra qu'avec plus de rapidité sa course. Les épisodes d'un drame intime sont dans la stricte dépendance des lieux environnants. Autant que l'analyse méticuleuse d'un cœur, la description d'une colline rocailleuse ou d'une chaussée à tournants trop brusques a sa

valeur révélatrice. Pour l'instant, je déblaie le sentier par lequel le bolide tout à l'heure, va se ruer.

La petite ville auprès de laquelle j'allais habiter s'étend dans une sorte de cuvette. Une rivière la baigne, dont les affluents descendent, par d'étroites et rapides vallées, des hauteurs du Plateau Central. Ils bondissent sous d'épaisses forêts de châtaigniers. Leurs cascades auréolent les sous-bois de minuscules arcs-en-ciel. L'été, c'est un enchantement d'ombre et de fraîcheur. L'oreille retentit indéfiniment du murmure des ruisseaux qui roulent sur leur lit de granit des myriades de truites et d'écrevisses. L'hiver, quand la bise du nord secoue âprement les arbres noirs et les dépouille de leurs dernières feuilles, cette plainte des eaux devient déchirante.

La demeure de Maguelonne, dont les communs furent taillés à même le roc des derniers gradins de la montagne, a sa terrasse exposée au Midi. Quand le temps est très clair, on peut apercevoir la ligne vaporeuse des Pyrénées. À ses pieds, les torrents tumultueux s'assagissent dans la plaine, rivières désormais lentes dont les flots brillent dans les interstices de leur gaine de peupliers. Plus au sud, de nouveau, le sol s'accidente, se dénude, se fait rocheux. C'est la région inhospitale du Causse, couverte d'arbustes rabougris, toute parsemée de cailloux bleuâtres.

Des troupeaux de moutons paissent aux flancs des ravines. De quelque côté que l'on se tourne, l'horizon apparaît borné par une ceinture de collines au faite desquelles des tours en ruines ébrèchent le ciel.

Est-il maintenant possible de se faire une idée exacte du pays qui allait être le théâtre de mon existence ? Ce pays est

situé à la limite de deux régions contradictoires, de deux climats opposés. D'un côté l'austérité nuageuse et nordique des cimes, de l'autre toute la couleur, toute la gaieté de la plaine et du Causse méridional. D'un côté le ciel gris, de l'autre le ciel bleu. D'un côté les hêtres, les bouleaux, les châtaigniers, de l'autre la vigne et déjà le cyprès ; d'un côté la cascade glacée, de l'autre la rivière attiédie... Sur un espace d'à peine quelques hectares, qui était l'enclos même de Maguelonne, on pouvait assister à la lutte quotidienne de ces contrastes. Dangereux avantages, redoutables ressources pour une âme violente, immodérée, susceptible de bondir sans cesse d'un extrême à l'autre, d'une détresse injustifiée à une allégresse irraisonnée, et qui peut, selon qu'elle fait appel à tel ou tel aspect du paysage, porter artificiellement au paroxysme son déséquilibre intérieur.

De la maison même de Maguelonne, je ne peux pas non plus ne pas dire quelques mots. Certaines de ses parties dataient du XVII^e siècle. Un soin assez judicieux avait présidé à leur réfection. Quoique n'ayant rien d'un château, c'était une demeure d'assez belle allure, et l'exposition au midi de sa façade principale la rendait agréable à habiter. Elle avait dans sa dépendance deux métairies, qui auraient permis à la rigueur de vivre uniquement des produits du sol. Ma famille maternelle avait toujours eu cette terre en sa possession, et peu de ses membres eurent l'occasion d'en sortir. Ma mère fut une de ces exceptions, mon grand-père ayant tenu à ce que sa fille épousât un fonctionnaire afin qu'elle pût faire figure à la ville. À l'inverse, mon père avait eu le projet sans cesse caressé de se retirer à Maguelonne. On sait comment il en avait été empêché par une mort prématurée. En venant maintenant y habiter, j'obéissais une fois encore à sa volonté. Mais qu'avais-je de mieux à faire ?

Durant sa vie, il avait eu le bon esprit de consacrer la majeure partie des économies familiales à l'entretien de ce domaine et à son embellissement. Les toitures avaient été réparées, les murailles les plus anciennes consolidées. C'était lui qui avait fait aménager, par l'élévation d'un mur de soutènement, la longue et belle terrasse qui domine la plaine. Maintenant, notre vieille maison pouvait, sous le rapport du confortable, lutter avec les habitations les plus modernes d'alentour, à dix lieues à la ronde, et elle les surpassait de beaucoup en pittoresque. On admirait de loin ses deux tourelles, son pigeonnier émergeant de la verdure, ses fenêtres à meneaux et à croisillons. L'intérieur eût été encore plus digne de retenir l'attention des visiteurs. L'escalier, avec son antique rampe de fer forgé, montait en tournant majestueusement et, dépassant le second étage, atteignait jusqu'aux chambres ménagées dans les combles. Le rez-de-chaussée se composait de deux pièces immenses. La première, dont on avait fait une sorte de salon, donnait accès sur la terrasse lumineuse, ombragée de tilleuls et de magnolias, dont le feuillage s'étoilait tous les deux ans de lourdes fleurs blanches. Au contraire, la salle à manger, qui ne servait d'ailleurs qu'en été, à cause de son obscurité et de sa fraîcheur, avait ses portes-fenêtres s'ouvrant par derrière sur le jardin, moussu et touffu comme une forêt, et tout hérissé des premières roches de la montagne naissante. L'ameublement ne venait pas déparer cet ensemble. Il se composait d'objets rassemblés par trois siècles de travail et d'économie. Le temps avait donné son harmonie et sa patine à ces cuivres, à ces étains, à ces bois sculptés qui ont toujours été l'industrie du pays la plus remarquable. Mon père, qui était collectionneur, leur avait joint quantité d'assiettes et de plats datant de la Révolution, enluminés de façon farouche. Il y avait un curieux contraste entre la paix de ces lieux et la violence des devises de ces vaisselles, toutes

pleines d'imprécations contre un régime dont la débonnairété et l'intelligence étaient attestées par tant de bien-être accumulé sous son égide.

J'avais écrit à la femme d'un des métayers, qui nous avait toujours été particulièrement dévouée, pour l'aviser de ma prochaine installation à Maguelonne. Je la priais de préparer la maison, de l'aérer, de lui ôter, en ouvrant les fenêtres closes depuis les dernières vacances, cette sinistre odeur de renfermé dont je craignais d'être prise à la gorge. J'arrivai un des premiers jours de février, vers trois heures de l'après-midi. La brave femme m'attendait devant la grille. Sans mot dire, nous nous embrassâmes. En silence, elle me suivant, je fis le tour des appartements, puis j'allai m'accouder à la balustrade de la terrasse. Les paysans connaissaient ma venue. Ceux qui passaient sur le chemin en contre-bas saluaient cette femme en deuil.

Je restai là, longtemps, jusqu'à ce que ce jour d'hiver commençât à décliner. Il faisait beau. Des pans de vapeur se promenaient sur les causses. Le cri d'un coq s'élevait de la campagne en sommeil. Et puis, soudain, un grand froid m'envahit. Le soleil avait chu brusquement derrière la montagne. L'ombre, à pas de géant, envahissait maintenant la plaine.

Je rentrai. Il y avait du feu dans la cheminée de la cuisine. Je m'assis sur une chaise basse, entre les chenets, et, la tête dans les mains, je me mis à sangloter. Debout derrière moi, la métayère me prodiguait en patois de maladroites paroles de consolation. L'idée ne lui serait certainement pas venue,

pauvre femme, que ce pouvait être autre chose que la mort de mon mari que je pleurais...

J'ai beaucoup connu et aimé ma grand'mère maternelle. Elle n'avait que trente-six ans quand je suis née. L'année suivante, elle fut veuve. Je l'ai toujours vue habillée de noir, comme une femme de soixante-dix ans. Elle avait pris le deuil à la mort de mon grand-père et ne l'avait plus quitté.

— Tu ne t'habilleras jamais autrement, grand'mère ? » lui demandais-je, lorsque, petite fille, devant la même cheminée, elle me faisait sauter sur ses genoux.

Elle hochait la tête en souriant.

— Ton arrière-grand'mère, me disait-elle, n'avait pas vingt ans quand mon père nous a quittées. Elle était donc moitié moins âgée que moi aujourd'hui, tu m'entends, fillette. Eh bien, ce jour-là elle a pris le noir et ne l'a plus quitté. Or, les vêtements de deuil d'alors, c'était une autre affaire que ceux de maintenant. Aujourd'hui, nous avons l'air d'évaporées. Nous ne mettons plus le grand châle noir que pour les enterrements. Alors, les veuves le portaient tout le temps, été comme hiver, aux baptêmes comme aux mariages. Ça ne prouvait, me diras-tu, peut-être pas grand'chose. Mais, tout de même, c'était plus convenable.

Cette conversation remontait à une vingtaine d'années, et je savais que, sous ce rapport, les habitudes de ce coin de province ne s'étaient guère modifiées. En venant m'y fixer pour toujours, je connaissais donc d'avance l'engagement sous lequel j'apposais ma signature ; mais, enfin, j'avais à peine trente-deux ans, et ce n'était pas sans un frémissement de tout mon être.

Il est vrai que, lorsque, ce premier soir, je me révoltais ainsi, je méconnaissais les forces de torpeur du doux paysage environnant, ainsi que celles d'une existence monotone et égale. Ce furent elles, bien plus que moi-même, qui se chargèrent de dompter ma passagère rébellion. La première année de ma rupture avec le monde fut pénible sans doute, moins pourtant que je ne l'avais redouté. Et puis, dans les débuts, j'eus tous les soins de l'installation. Il n'est rien comme la nécessité de faire face à mille détails quotidiens pour dissiper les pensées moroses. Les premiers temps, mal résignée encore à ma solitude, je prenais les moindres prétextes pour franchir les quatre kilomètres qui séparent la propriété de la petite ville voisine. En moins d'un an, je n'en éprouvais plus le besoin, et je finis par ne plus m'y rendre que de façon tout à fait exceptionnelle.

Ainsi huit années de ma vie, les plus belles, se sont écoulées à peu près interchangeable dans mon souvenir. Il n'était guère de journée qui ne ressemblât à l'autre. Levée de bon matin, je restais la plupart du temps dans ma chambre jusqu'à l'heure du déjeuner. Cette chambre, où tant d'orages devaient succéder un jour à tant de calme, était située au premier étage. Ses fenêtres dominaient d'une huitaine de mètres la terrasse. Pendant les nuits d'automne, j'étais obligée de les fermer pour me protéger contre le parfum des magnolias en fleurs. Le jour, m'arrêtant fréquemment dans l'occupation à laquelle je me livrais, je laissais mon regard traîner au hasard sur la campagne. Ces occupations consistaient le plus souvent en travaux à l'aiguille ou au crochet. Parfois aussi il m'arrivait de lire. Je ne retirais de ces lectures rien qui fût susceptible de troubler la sérénité que je sentais chaque jour croître en moi, et jamais la cloison que j'avais dressée entre le monde de la fiction et celui de la réalité n'avait été aussi étanche.

L'après-midi était pris par les soins du ménage, dont je me déchargeai peu à peu, à mesure qu'elle avançait en âge, sur une jeune domestique, fille de la paysanne qui m'avait accueillie le jour de mon arrivée. Je visitais les métayers et m'entretenais avec eux du bétail et des récoltes. Dans la journée, mon endroit favori était la terrasse. J'y passai de longues heures, l'œil fixé sur le premier tournant de la route, comme si j'avais attendu quelqu'un.

Mais qui donc aurais-je pu attendre ? Je savais bien que jamais ne retentirait plus à la grille un coup de sonnette capable de remuer mon cœur. Ah ! sans doute, je n'ai pas atteint du premier coup à ce degré d'indifférence. Je ne dis pas que je n'ai pas quelquefois pensé : « Quelle misère ! N'avoir passé qu'une fois dans le monde, et que ce soit de cette façon-là ! » Je ne me fais pas plus pure que je ne suis, et, pendant les nuits d'été, lorsqu'il sort comme une frénésie concentrée de la terre obscure et heureuse, peut-être ai-je, tout comme une autre, payé ma dette solitaire à l'invisible démon qui semblait m'aspirer le sang. Pauvres et précaires aberrations. Le lendemain, à la lumière revenue, je n'avais qu'à me regarder dans ma glace. J'y pouvais constater que mes cheveux, l'année précédente encore si sombres, étaient maintenant rayés de longs fils d'argent, et j'épiais sur ma chair de femme de trente-cinq ans les signes avant-coureurs des irrémédiables lassitudes.

En 1917, il y avait longtemps que mon abdication était consommée et que je n'en éprouvais plus de révolte d'aucune sorte. J'allais avoir quarante-deux ans. Ce fut sur ces entrefaites que se produisit l'événement d'où tant d'infortune devait sortir.

IV

Le moment est venu maintenant de parler de Camille.

Elle fit ses études au lycée où j'avais été élevée. Elle y entra très jeune, sur ses instances répétées, car j'eusse été, comme on le pense, bien heureuse de la garder plus longtemps auprès de moi, et son père n'y aurait certainement pas fait obstacle. Mais déjà elle manifestait ce caractère ombreux et entier qui devait se développer plus tard de façon presque malade. Je n'avais pas été une mauvaise élève. Elle, elle fut une élève hors ligne. Les premiers temps, elle avait suivi les cours en qualité d'externe. Un soir, – c'était au cours de sa troisième année scolaire, – comme le dîner finissait, un dîner pendant lequel, selon son habitude, elle était demeurée à peu près muette, elle posa cette question inattendue :

— Je voudrais savoir environ quelle fortune nous avons ?

Il n'est pas d'usage de donner à un enfant de dix ans des renseignements de cette sorte. Mais telle était l'autorité du ton de Camille que mon mari, après m'avoir consultée d'un coup d'œil légèrement surpris, se mit en devoir de la satisfaire.

Elle écoutait avec attention.

— Je ne m'attendais pas à autant, dit-elle enfin. C'est égal, je ne crois pas avoir mal fait.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai demandé à être inscrite pour le concours des bourses.

— Et tu crois que tu seras reçue ?

Elle haussa les épaules.

— On verra bien.

Le lendemain, sans la prévenir, car elle avait horreur de tout ce qui pouvait ressembler à de la surveillance, j'allai au lycée. La directrice actuelle était un de mes anciens professeurs. Jadis, elle avait insisté de son mieux pour me faire entrer dans l'enseignement.

Elle ne me laissa pas le temps de lui poser une question.

— Je sais pourquoi vous venez. C'est moi qui ai donné à Camille le conseil dont elle vous aura parlé. Cette enfant est un petit prodige. En vingt ans d'enseignement, je n'ai pas rencontré deux personnalités semblables. Vous pouvez être fière d'elle. C'est elle qui me dédommagera de la déception que vous m'avez causée autrefois en ne suivant pas mes conseils.

— Camille est encore si jeune, Mademoiselle, que vraiment...

— Camille est en avance de trois ou quatre ans sur les autres enfants de son âge, voilà la vérité. Ses devoirs témoignent d'une maturité !... Sans doute, de temps en temps, j'y discerne des choses qui ne peuvent être d'elle. Il est bien naturel que vous...

— Jamais Camille ne m'a demandé un conseil pour ses études.

— Non ? Alors, c'est extraordinaire. Il faudra même tempérer son ardeur au travail. En tout cas, vous avez bien fait de venir. J'allais vous écrire. Camille va passer son concours de bourse, et vous nous la laisserez comme pensionnaire. C'est

entendu avec elle. Ce sera plus commode à tous égards, notamment pour lui faire suivre les cours du lycée de garçons. J'en ai déjà parlé au proviseur.

— Le lycée de garçons ?

— Naturellement. Vous ne pensez pas que je vais la laisser s'engager dans ce pauvre enseignement féminin, qui est actuellement sans issue pour des sujets comme votre fille. Non, non. C'est le baccalauréat qu'elle doit d'abord passer, puis la licence, puis... Ne vous mettez pas en peine. Laissez-moi faire.

Je dis oui, et cet instant a été celui de la perte de Camille pour moi. L'internat commença cette besogne d'arrachement. De moins en moins, je devais revoir ma fille. Elle finit par s'arranger, de concert avec la directrice et en se présentant à force concours, pour obtenir, à l'époque des grandes vacances, des bourses de voyage. Elle se trouvait, quand la guerre éclata, avoir fait ainsi à peu près le tour de l'Europe.

Je n'insistai pas outre mesure pour la conserver. Moi dont la liberté n'avait jamais été respectée, je jugeai de mon devoir de ne pas contraindre celle de ma fille. Pour y parvenir, il eût d'ailleurs fallu des ressources d'énergie et de volonté qui étaient depuis longtemps taries en moi. En outre, devenue veuve, j'avais quitté la ville pour la campagne. Pouvais-je songer à faire partager ma claustration à une enfant assoiffée d'activité ? Le résultat fut qu'en huit ans Camille ne passa pas plus de deux mois à Maguelonne. Chaque fois qu'elle y venait, c'était pour travailler dans sa chambre. Elle n'en sortait que pour courir une heure ou deux à travers les fourrés et les escarpements, revenant de ces galopades l'œil et les joues en feu, les vêtements maculés, avec des halètements de petite bête sauvage.

Je crois qu'il est impossible d'imaginer une mère et une fille qui se soient moins ressemblé. Je ne parle pas de son père, avec qui elle n'avait véritablement aucun point commun, sauf peut-être la faculté de demeurer des jours entiers sans prononcer une parole. Mais, chez mon mari, ce mutisme était surtout fait d'apathie et de précoce sénilité. Chez ma fille, il était volontaire. J'ai rarement connu d'être aussi rancunier qu'elle, lorsqu'elle avait la sensation qu'on avait commis à son égard une injustice. Et parfois, brusquement, sans motif, à ces crises de bouderie succédaient de singuliers transports qui jetaient autour de mon cou les bras d'une Camille s'accusant avec des sanglots d'être une fille dénaturée.

L'ai-je jamais comprise ? Je l'ignore. Une chose est certaine, c'est que la directrice du lycée, qui s'était figuré avoir sur elle tant d'influence, s'est trompée sur son compte bien davantage encore. Elle avait rêvé de lui voir atteindre les sommets des honneurs universitaires. C'était mal connaître cet amalgame d'enthousiasme imaginatif et de raison pratique et froide. Camille n'avait pas encore subi les épreuves de la seconde partie du baccalauréat que déjà elle avait abandonné toute idée de briguer un poste dans l'enseignement. Séjournant par hasard à Maguelonne et se trouvant pour une fois en veine d'expansion, elle me fit à ce sujet des confidences péremptoires :

— Le professorat ! Ils me font rire. Tu te figures, maman : commenter à de petites sottises ou à des moutards les événements, alors que dans le temps prodigieux où nous vivons nous pouvons jouer un rôle dans l'élaboration de ces événements ! Mon plan est bien arrêté, va. On voulait me faire passer la licence ès lettres : je préparerai la licence ès sciences. Trois certificats, ce n'est pas le diable. En même temps, je m'inscrirai à la Faculté de droit. Tout cela, ce n'est d'ailleurs

que pour donner confiance aux gens avec des étiquettes. Mon véritable but...

— Laisse-moi te poser une question, Camille. Ces deux licences, où les prépareras-tu ?

— À Paris, tiens. Où veux-tu que ce soit ? Tu me donneras l'argent qu'il faudra. J'ai compté six mille francs par an. Si tu ne pouvais pas me les donner, j'irais tout de même à Paris. Mais je sais que tu peux, maman.

Pendant les deux premières années qu'elle passa à Paris, je n'essayai pas d'avoir des nouvelles de Camille autrement que par elle, tellement les premières tentatives que j'avais faites pour m'en procurer indirectement avaient été fertiles en résultats inattendus. C'était un tissu d'imaginations fantaisistes qui me revenaient chaque fois que j'étais assez naïve pour interroger des gens qui auraient pu, à un titre quelconque, être à même d'entendre parler de ma fille. Tantôt j'apprenais qu'elle travaillait à ses examens d'arrache-pied, au grand détriment de sa santé ; tantôt qu'elle fréquentait assidûment, dans des bars du quartier Montparnasse, une bizarre société d'artistes et d'étrangers ; tantôt qu'on la voyait dans les salles de rédaction, au Palais, à la Chambre des Députés... Ces informations m'arrivaient à Maguelonne amplifiées ou commentées de manière si ridicule que je pris le parti de ne plus les provoquer, ni même de les écouter. Le mieux était de m'en remettre à Camille elle-même, et ce parti était d'autant plus sage que je l'ai toujours connue incapable d'un mensonge.

En deux ans, accomplissant point par point ce qu'elle avait décidé, elle était licenciée ès sciences et avait passé son second examen de droit. On touchait à la fin d'octobre, et le pays se trouvait déjà en guerre depuis trois mois, lorsque, une

après-midi que j'étais installée à lire sur la terrasse, je vis ma fille descendre devant moi à l'improviste d'une gigantesque automobile conduite par un soldat.

— Camille ! Toi !

— Oui, maman. Eh bien, dis donc, il s'en est passé, des choses, depuis la dernière fois qu'on ne s'est vues !

— Tu vas rester quelques jours ici, n'est-ce pas ?

— Rester quelques jours ici, tu tombes bien. C'est déjà beau que j'aie pu venir t'embrasser. J'étais au chef-lieu, pour les statistiques du département concernant le matériel à réquisitionner. Le ministre m'a autorisée à faire un petit crochet, et me voilà.

— Le ministre ?

— C'est vrai. Tu n'es pas au courant. Le député dont j'étais secrétaire est devenu ministre des Travaux publics. Il m'a attachée à son cabinet. Ça se fait toujours, quand on n'est pas absolument mécontent des gens.

— Le ministre des Travaux publics ? qui est-ce ?

— Son nom ne te dirait rien ; un socialiste. Et toi, maman, tu vas bien ? Sais-tu que tu as une mine excellente. Mais pourquoi diable être toujours habillée en noir ? Avec cette chaleur, tu dois mourir.

— Camille, tu sais bien qu'ici...

— Oui, oui, je sais. Hep, Simon, faites donc tourner la voiture. Avez-vous soif ? Maman, fais donc donner quelque chose à boire à mon chauffeur. C'est un bon petit garçon. Ah ! et moi, je voudrais bien de quoi écrire... deux télégrammes à

déposer à la première poste. Tu lisais, je vois, au moment où je suis arrivée. Qu'est-ce que tu lisais ?

Elle s'était emparée du volume dont j'étais en train de couper les pages. Y ayant jeté un coup d'œil, elle me le rendit avec une petite moue souriante.

— Ça t'amuse, pauvre maman, ce genre de littérature ?

Je n'ai fait allusion jusqu'à présent qu'aux dissemblances morales qu'il y avait entre ma fille et moi. Les dissemblances physiques étaient plus frappantes encore. Si je n'en ai pas parlé plus tôt, c'est que j'ai cru que je pourrais arriver à m'en dispenser. Il est si ridicule, si pénible presque, d'avoir à s'occuper de soi sous ce rapport, de faire, même indirectement, son propre portrait. Et pourtant, ce sont là choses nécessaires à l'intelligence des événements que j'ai entrepris de raconter. Si je devais avoir peur en route, il valait mieux ne pas commencer. Maintenant, je n'ai plus qu'à aller jusqu'au bout.

Je suis restée de longs espaces de temps sans voir Camille. Aussi, chaque fois que nous nous retrouvions, les contrastes qui allaient en s'accroissant entre elle et moi m'étaient plus aisément perceptibles. J'ai eu une aïeule créole, et c'est d'elle probablement que j'ai hérité cette noirceur presque bleue de la chevelure, cette matité du teint, cette largeur des prunelles, et aussi, il faut le dire, un alanguissement, une passivité que ne suffit pas à expliquer la monotonie désertique de mon existence antérieure, Camille, au contraire, avait les yeux d'un gris d'acier, les lèvres minces, la bouche un peu grande, une chair colorée de jeune fille anglo-saxonne, une extraordinaire vivacité de physionomie et de mouvements. Ses cheveux, d'un blond très pâle quand elle était enfant,

avaient pris, vers la vingtième année, une teinte cuivrée et rousse, à peu près de la nuance dont sont devenus les miens lorsque, plus tard, je me suis résolue à les teindre. Nous étions sensiblement de la même taille, mais son port décidé la faisait paraître plus grande que moi. En outre, elle avait les attaches plus accentuées, et son corps, tant par la façon qu'elle avait de s'habiller que par sa conformation, avait quelque chose de l'allure d'un jeune garçon, très mince et très souple.

Du moment où elle put régler sa mise à son gré, elle fut toujours vêtue sobrement de blouses claires et de tailleurs de coupe presque masculine. Elle ne s'intéressait pas à la toilette et trouvait le moyen d'être naturellement élégante. Moi, par contre, qui m'y serais follement complue, je sentais trop le tort que m'avait causé à cet égard ma médiocre vie de petite bourgeoise. De la créole, mon aïeule, j'avais gardé le goût des belles étoffes et des couleurs chaudes, et, comprenant que je ne serais jamais admise à la réalisation de rêves de ce genre, j'avais accueilli ma vêtue de deuil comme une dispense d'avoir désormais à en concevoir des regrets.

En définitive, tout, on le voit, nous opposait. Nous n'avions entre nous qu'un seul point commun, c'est que, de façon différente, nous étions aussi ardentes et passionnées l'une que l'autre. Mais qu'il a fallu de larmes inexpiables pour que je parvienne à m'en rendre compte !

J'allais avoir, je le répète, quarante-deux ans, et Camille en avait vingt-trois, lorsque je reçus de ma fille une lettre m'annonçant sa prochaine arrivée. On pense si je fus heureusement surprise. À cette joie pourtant se mêlait un sentiment

d'un tout autre ordre, car Camille ne venait pas seule à Maguelonne.

V

Je ne pouvais me lasser de relire sa lettre.

« Ma chère maman, m'écrivait-elle, tu vas être bien étonnée. Je me marie. Oui, parfaitement. Cela prouve qu'il ne faut jamais dire : *Fontaine*... Mon fiancé est très beau, très bon, très intelligent, très tout ce que tu voudras. Si je ne le trouvais pas ainsi, tu penses qu'il ne serait pas mon fiancé. Je l'ai connu à la Commission interalliée du matériel de traction automobile, dont je ne sais si je t'ai dit que j'étais secrétaire, depuis environ six mois. Franz y est attaché à titre consultatif, car il n'est pas Français. Ne bondis pas : il est même Allemand, c'est-à-dire Polonais. Oui, en apparence, c'est compliqué, mais tu vas comprendre. Il appartient à une très vieille famille polonaise. Ingénieur d'une des plus importantes firmes allemandes d'automobiles, il a jugé parfaitement inutile, en août dernier, de rejoindre le corps prussien où il devait être mobilisé. Après diverses aventures dont je te passe l'énumération, dont une blessure reçue en Champagne dans le régiment de la Légion où il s'était engagé, il a été affecté à la Commission du matériel automobile. Il y rend d'énormes services, car il connaît comme pas un les ressources des Empires centraux sous ce rapport. C'est là que nous nous sommes liés. Tu devines le reste. Nous aurions pu nous marier tout de suite. Mais, d'une part, il attend certains papiers, qu'on est en train de lui procurer à la mission polonaise de la rue de Chanaïlles, et, d'autre part, chère maman, bien que je sois majeure, je sais que tu aurais été effrayée de manières aussi expéditives. En outre, Franz brûle du désir de connaître la mère de sa fiancée, et moi, je compte que le bon air de Maguelonne lui fera du bien, car il est fatigué, chose qui n'a rien d'extraordinaire, étant données les épreuves par lesquelles il a passé et

la somme de travail qu'il a fournie. Bref, nous quittons tous deux Paris la semaine prochaine, exactement dimanche, pour arriver le lendemain vers neuf heures. Je n'ai pas besoin de te dire de faire préparer ce qu'il faut. J'insiste, au contraire, te connaissant, pour que tu ne mettes pas la maison en révolution et que tu ne bouscules pas trop ta jeune collaboratrice. Tu sais mes goûts. Quant à Franz, c'est le garçon du monde le plus facile à contenter. J'ajoute, ce qui est pour toi la meilleure garantie, qu'il est catholique, et que vous vous entendrez très bien tous les deux pour me faire des sermons à ce sujet. »

Cette nouvelle inattendue n'était pas sans me causer un étonnement qui touchait vaguement à l'inquiétude. Camille m'avait tant de fois manifesté sa volonté de demeurer seule et indépendante ! En outre, un pareil choix, dans les circonstances que nous traversions, ne me mettait guère en confiance. Je reconnais d'ailleurs que, si telles étaient les causes les plus apparentes de mon mécontentement, elles ne suffisaient pas à expliquer le mélange de curiosité et de malaise qui croissait en moi. J'eus besoin, durant cette semaine d'attente, de faire sans cesse appel à tout mon sang-froid pour surmonter un trouble dont je ne saisissais pas l'origine. D'ailleurs, comme dans presque tous les cas, les sujets d'appréhension que je pouvais avoir étaient contrebalancés par autant de raisons pour moi d'être satisfaite. J'avais, en effet, entendu trop souvent Camille vanter les délices de l'union libre pour ne pas redouter de la voir un jour mettre ses théories en pratique. J'aurais eu mauvaise grâce, dans ces conditions, à ne pas me réjouir d'un projet dont l'accomplissement devait marquer la fin de toutes mes appréhensions.

Il n'était pas question, pour employer les mêmes termes que Camille, d'opérer une révolution à Maguelonne. Mais enfin cette maison n'avait jamais été habitée que par moi, et, à de rares intervalles, par ma fille. Petit à petit, je m'en apercevais à présent, je l'avais laissée s'imprégner d'une atmosphère de sommeil. Il me fallait aujourd'hui, ouvrant brusquement les fenêtres, y faire rentrer d'un seul coup la lumière et la vie. Allaient-elles, ces deux dédaignées, obéir à ma première injonction ?... Cinq jours durant, je m'évertuai, avec ma petite servante, à tout remettre en état, réveillant au fond des vieilles armoires de menues richesses dont j'avais perdu jusqu'au souvenir, retirant les housses des fauteuils du salon et des chambres, apportant une hâte prématurée à garnir les jardinières de fleurs, remontant des pendules qui marquaient les heures diverses auxquelles elles avaient un jour cessé de battre. Maguelonne reçut, au cours de ces fiévreuses journées, plusieurs visites surprenantes : un plombier qui obtura les fissures des gouttières, un vitrier qui remplaça un certain nombre de carreaux, une cardeuse de matelas, et même, – personnage qui combla la campagne et le bourg de stupéfaction, – un accordeur de pianos. Aujourd'hui, j'essaie de retrouver les sentiments qui purent être les miens, tandis que j'ordonnais ces préparatifs. Mon trouble était indiscutable. Mais d'où provenait-il ? D'une obscure prescience de l'avenir ? Du simple émoi d'une mère qui va se trouver en présence de l'inconnu chargé d'assurer le bonheur à son enfant ? Du souci plus banal encore d'une maîtresse de maison qui redoute d'être prise en défaut ? Je ne sais, je ne sais. Une seule chose est sûre, c'est qu'à certains moments cette anxiété a été si forte que j'ai presque souhaité recevoir une lettre de Camille m'annonçant que, pour un motif quelconque, – peu m'eût importé lequel, – elle avait changé d'idée et ne viendrait pas à Maguelonne.

Le dimanche après-midi, tout étant à peu près en place, je n'avais pas reçu de contre-ordre. Ils arrivaient donc. Toutefois, un détail me laissait perplexe. Dans sa lettre, Camille m'indiquait comme heure d'arrivée environ neuf heures du matin, ce qui lui faisait prendre un train quittant Paris la veille au soir. Or, c'était la première fois que je lui voyais utiliser un horaire de nuit pour venir me voir. Jusqu'ici, elle était toujours partie de Paris le matin, pour arriver chez nous à la tombée du jour. N'ayant pas d'indicateur des chemins de fer sous la main, je résolus de descendre à la ville pour en consulter un, besogne à laquelle je ne m'étais pas livrée depuis bien longtemps.

La ville en question est une agglomération de trois mille habitants, que ne dessert encore, à l'heure actuelle, je crois l'avoir mentionné, aucune voie ferrée. La station la plus rapprochée est distante d'environ vingt kilomètres. Les voyageurs qui descendent à cette station risqueraient fort de n'y trouver aucun moyen de transport si les gens des localités environnantes, parents ou amis, ne prenaient la précaution de venir les chercher à leur descente du train, en voiture ou en automobile. L'indicateur consulté me confirma ce dont je croyais bien me souvenir, à savoir qu'il n'y avait qu'un seul train pratique venant de Paris dans la matinée, et que ce train entrait en gare à huit heures quarante-sept. La lettre de Camille disait neuf heures. C'était bien le même ; il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je me rendis donc sans plus hésiter chez le garagiste et le priai de passer me prendre le lendemain matin entre sept heures et demie et huit heures moins le quart. Je lui recommandai également de choisir son automobile la plus forte, pour ramener avec nous autant de bagages que possible.

Devant me lever tôt, j'avais projeté de m'endormir de meilleure heure que de coutume. Je ne pus y parvenir. Le sommeil me fuyait. Je commençai par m'asseoir auprès de ma fenêtre. Cette nuit de juillet n'était pas particulièrement chaude, et pourtant il me semblait que j'allais suffoquer. Je descendis dans la salle à manger, éclairée par places de lumière lunaire. Je gagnai le coin d'ombre où se trouvait le buffet et bus coup sur coup deux verres d'eau. Puis je sortis sur la terrasse.

Elle était toute baignée de lune. Mille petits grains de mica, perdus parmi le gravier, étincelaient comme autant de vers luisants. La nuit était si claire qu'on distinguait toutes les maisons de la vallée, avec leurs étranges toits biscornus, recouverts de tuiles plates, et les poivrières de leurs colombiers. Les prairies étaient comme badigeonnées d'argent. Déchiquant le ciel, les deux tours carrées du château en ruines qui domine le bourg se profilaient avec une netteté surprenante. La brise, quand elle soufflait, déplaçait la lourde masse parfumée des fleurs de magnolia.

Aucun bruit. Désespérément, je prêtai l'oreille, comme si j'avais déjà pu entendre le roulement lointain de l'express qui amenait vers moi Camille et cet inconnu. Demain soir, à la même heure, ils seraient tous deux assis à cette place. Comment était-il ? Elle ne m'avait même pas dit son âge. Et elle, comment serait-elle avec lui ? Se tutoyaient-ils déjà ? Moi, je n'avais jamais pu arriver à tutoyer mon mari. Il est vrai que je ne l'avais pas choisi.

Maintenant, voilà que, ramenant sur mes épaules le mince fichu que j'avais jeté sur ma longue robe de nuit avant de descendre, il me semblait que j'avais froid. Mes mains croisées sur ma gorge touchaient mes bras nus. Étaient-ils glacés,

étaient-ils brûlants ? J'aurais été bien incapable de le dire. Qu'était-ce donc que cette langueur subite ? Je songeai à l'aïeule créole. Jamais je n'avais songé autant à elle que ces six derniers jours. Elle devait ressembler à la femme que je me sentais devenue ce soir...

Allons ! pauvre abandonnée, regagne ta couche solitaire !

— Madame ! Madame ! l'automobile est là !

— Mon Dieu, quelle heure est-il donc ?

— Bientôt huit heures, Madame.

— Et vous ne m'avez pas réveillée plus tôt !

— Madame ne m'avait rien dit. Je ne savais pas.

J'étais debout, bousculant la petite servante, m'habillant fébrilement. En moins d'un quart d'heure, je fus prête.

— Vous vous rappelez bien toutes mes recommandations pour le déjeuner, Marie ?

— Oui, Madame, oui.

— Le melon ? Les truites ?

— On vient de les apporter, Madame.

— Ne vous occupez pas du vin, j'irai moi-même à la cave. Voici la clef de la grande armoire pour le linge de table. Que le couvert soit mis quand nous serons de retour. Ah ! pour le foie gras et les champignons, pensez à me les faire goûter à l'avance. Avec la soudure des boîtes de conserves, on ne sait jamais.

Dans l'automobile qui m'emportait à travers la fraîcheur matinale, un vertige lumineux s'empara de moi. J'entendais

vaguement le chauffeur garagiste me poser, sans se retourner, des questions polies.

— Alors, Madame, est-ce que cette fois-ci elle va rester un peu plus longtemps parmi nous, M^{lle} Camille ?

— Je n'en sais rien, Henri.

Mes réponses finissant par devenir monosyllabiques, le brave homme changea de méthode et se mit à me donner des renseignements sur la situation agricole du canton.

— Le maïs vient bien. Pour la vigne, on ne peut pas dire non plus que ça aille mal. Au 12 juillet, ils en sont tout de même à leur troisième sulfatage. Vous verrez qu'ils seront obligés d'aller jusqu'à quatre, peut-être plus, Tenez, si vous voulez vous rendre compte...

Et la voiture faisait mine de ralentir.

— Pressez, Henri, pressez. Par ma faute, nous sommes en retard.

— On l'était, mais on a rattrapé... D'ailleurs, voici la gare. Qu'est-ce que je vous disais ! Il est à peine neuf heures moins le quart. Vous allez voir qu'il va vous falloir attendre.

Il ne se trompait pas. Le train avait quarante minutes de retard. Je commençai par m'asseoir sur une chaise offerte par la bonne du petit buffet. Mais je ne pouvais tenir en place. Neuf heures... Vingt-sept minutes encore !... Moi pour qui, une semaine plus tôt, les années n'existaient pas plus que les mois et les jours, je crus que je n'arriverais jamais au bout de ces minutes-là.

Je me levai et me mis à marcher aussi posément que possible, allant jusqu'au bout du trottoir et revenant, jetant un regard anxieux sur la pendule, chaque fois que je passais devant elle. Neuf heures douze. Neuf heures seize. Neuf heures vingt. De l'autre côté de la voie, un vol de chardonnerets, s'abattant brusquement, venait de mettre en fête les buissons.

— Le wagon des *premières* s'arrête à hauteur de la lampisterie, me dit obligeamment l'homme d'équipe.

Neuf heures vingt-cinq ! Soudain, mon cœur alourdi me parut devenir plus pesant encore. En même temps retentissait, métallique, saccadée, une sonnerie qui n'en finissait plus. Au-dessus des arbres, à trois cents mètres à peine, deux énormes volutes de fumée blanche surgirent et se mirent à courir.

— Attention ! Reculez-vous !

Déjà deux ou trois portières de gens pressés commençaient à s'ouvrir au flanc du train qui pénétrait en gare à toute allure. Il arrivait avec une telle vitesse que j'eus une seconde d'angoisse en me demandant s'il allait lui être possible de s'arrêter.

VI

Un à un, les rares voyageurs qui venaient de descendre sortirent de la gare. Il ne resta plus qu'une vieille paysanne se lamentant après son billet égaré. Reprenant sa course grondante, le train avait déjà disparu.

Finalement, je demeurai seule sur le quai, assez inquiète et désappointée.

— Mademoiselle aura manqué le chemin de fer, dit le chauffeur qui venait aux nouvelles.

— Cela m'étonne, Henri. Elle aurait télégraphié.

— Elle l'a peut-être fait, Madame. Mais hier soir, c'était trop tard, et le matin le bureau de poste ne s'ouvre qu'à huit heures. On est passé devant en venant. C'est dommage qu'on n'ait pas eu l'idée de s'arrêter.

— C'est ce que nous allons faire en revenant.

À la poste, on n'avait reçu aucune dépêche.

— Vous allez me ramener à Maguelonne, dis-je à Henri. Puis, au retour, vous irez de nouveau à la poste. Si un télégramme arrive dans la journée, vous me le porterez immédiatement vous-même.

— C'est entendu, Madame.

En dix minutes, nous fûmes de retour. De loin, j'aperçus Maria, sur le chemin, devant la grille ouverte.

— Madame ! Madame !

— Eh bien ?

— Ils sont arrivés.

— Qui ?

— Mademoiselle et Monsieur.

— Ils sont venus en automobile, dit Henri. Depuis le tournant de la route de Mende, j'ai remarqué des traces de pneus que je ne connais pas et qui n'y étaient pas tout à l'heure. J'aurais dû me douter de la chose et rassurer Madame.

Je gagnai rapidement la maison. La petite bonne galopait à mon côté dans l'allée.

— Ils sont arrivés vers huit heures et demie, tout de suite après le départ de Madame. Si Madame pouvait savoir comme ils ont l'air content ! Lui rit aux éclats, Mademoiselle chante. On dirait deux enfants.

Elle tirait à demi un billet de vingt francs de la poche de son tablier.

— Et Monsieur m'a déjà donné cela.

— Où sont-ils, Maria ? Où sont-ils donc ?

— Ah ! s'ils étaient restés là, Madame les entendrait, bien sûr. Je le lui ai déjà dit : ils ne cessent pas de chanter. La grille était demeurée ouverte. C'était Mademoiselle qui conduisait l'auto. J'ai entendu un grondement terrible. Tout de suite, j'ai deviné que c'était eux, parce que, dans tout le pays, il n'y a pas une voiture qui fasse un bruit pareil. À peine ai-je eu le temps de sortir sur le perron. Ils avaient déjà sauté hors de l'automobile. Mademoiselle vous réclamant à cor et à cri, Monsieur s'extasiant sur tout. Madame sait, il paraît très jeune, et comme il est joli garçon !...

— Mais, encore une fois, où sont-ils ?

Maria eut un geste pour désigner les bois alentour.

— Par là, déjà dans la montagne. Il n’y a pas dix minutes, on les entendait encore s’appeler. Ils ont commencé par faire le tour du jardin et de la maison au grand galop. Mademoiselle m’a arraché le foie gras que je venais de retirer de sa boîte. Ils en ont mangé la moitié, avec presque tout un pain, ici, sur le coin de la table de la cuisine ; puis Mademoiselle a voulu faire voir tout de suite la propriété à Monsieur. « Maman est allée nous chercher à la gare, a-t-elle dit. C’est ma faute. Elle ne sera pas de retour avant trois quarts d’heure. Nous avons plus de temps qu’il ne faut. Maria nous appellera quand elle sera là. » Je vais les appeler, Madame.

— Laisse-les ! laisse-les ! Ils ne vont pas tarder à être de retour.

En réalité, je n’étais pas fâchée des quelques instants de répit que m’accordait ainsi le hasard. J’en profitai pour monter dans ma chambre et retirer mon chapeau. J’avais chaud. Je me baignai le visage avec de l’eau fraîche. Si j’avais eu de la poudre pour tempérer un peu le feu de mes joues, j’en aurais mis.

Je redescendis. Dans le couloir d’entrée, il y avait, jetés à la diable sur le guéridon, deux paires de gants, le chapeau de Camille avec son écharpe de gaze, et une casquette de voyage à grands carreaux bleus et gris.

— Franz ! Franz !

C’était, dans les bois, tout près, la voix pleine d’allégresse de Camille.

— Madame entend ? Madame veut-elle ?...

— Laisse, laisse, Maria. Ils vont être là. Occupe-toi du déjeuner. Il est près de onze heures.

Je descendis les quelques marches du perron, au bas duquel se trouvait leur automobile. Dans leur hâte de tout voir, ils l'avaient laissée là, sans prendre la peine de la faire entrer dans la remise, dont Maria avait ouvert les portes toutes grandes.

La petite bonne avait raison. On ne devait jamais avoir vu dans le pays une voiture comparable à celle-là. Ce n'étaient pas ses dimensions qui la singularisaient. Elle était plutôt petite, et en tout cas très basse sur roues. À cette époque, j'étais sans doute bien incapable de saisir les raisons pour lesquelles elle n'était pas comme les autres automobiles. Il ne m'était possible de percevoir que les différences tout extérieures : la couleur de la carrosserie, un étrange lie-de-vin ; la dimension des garde-boue, gigantesques et bombés comme une carapace. Il y avait trois places, trois baquets, deux devant, un derrière. Quand on y était assis, le sommet de la tête ne devait pas être distant du sol de beaucoup plus d'un mètre.

Appuyant mon front au volant, je jetai sur la paroi intérieure un regard furtif, comme si je craignais d'être prise en faute. Cette paroi, semblable à la poitrine d'un hercule forain constellée de décorations, disparaissait sous une foule de petits cadrans bizarres. Jamais je n'en avais vu autant. Tout cela reluisait, joli, astiqué avec amour. Plus je m'abîmais dans la contemplation de ces boîtes de métal et de verre, plus je me sentais envahir par un sentiment particulier. J'aurais voulu voir se mettre en mouvement, tourner, s'affoler cette infinité d'aiguilles, connaître leur secret, enfin... Un secret ! J'étais certaine en cet instant qu'il y en avait un dans cette machine. Mais quoi ! Étais-je en train de devenir folle ? Allais-je me

passionner pour les automobiles maintenant, moi qui la veille regardais comme une corvée l'obligation d'en prendre une pour franchir plus vite quelques kilomètres ? Je tournai autour du capot, énorme, ventru, aussi vaste à lui seul que tout le reste de la voiture, et qui brillait comme un soleil. Sur le côté, en dehors, à gauche, il y avait une manivelle, pareille à celle d'un moulin à café. Avec une invraisemblable contraction du cœur, j'osai porter la main sur ce tourniquet. Un appel strident retentit, qui me glaça.

— Maman ! C'est moi ! C'est nous.

Je ne les avais pas entendus venir. Maintenant, j'avais les mains de Camille sur les paupières. Mollement, je luttais contre son agile étreinte.

— Franz, elle ne nous a pas vus. Embrasse-la. Je veux que tu l'embrasses avant qu'elle ne te voie. C'est trop drôle.

Ils se tutoyaient.

En même temps que les doigts de Camille se desserraient, je me sentis enlevée dans des bras robustes. Deux vigoureux baisers sonnèrent sur mes joues.

— Là, maintenant, repose-la à terre. Je vous autorise à vous regarder.

Franz était en face de moi. Nous nous sourîmes. Il y avait dans son attitude une espèce de confusion charmante qui me donna de la force.

C'était au tour de Camille de m'embrasser, comme elle ne l'avait jamais encore fait. Ainsi, il lui avait fallu l'amour pour qu'elle me témoignât de l'affection. Une seconde, j'eus de la haine contre cet étranger. Puis, je compris que j'étais en réalité sa débitrice, et, de nouveau, je lui souris.

— Maman ! Maman ! comme je suis heureuse ! Heureuse de tout, d'être ici, d'être avec toi, d'être avec Franz. Nous t'avons fait courir à la gare, pauvre maman ! Excuse-moi ! Je ne sais plus très bien ce que je fais, tellement je suis contente. Laisse que je t'embrasse encore. Il trouve tout admirable, ici, tu sais, le pays, la maison, tout. Et lui, comment te semble-t-il ? Dis-moi, dis-moi, n'est-ce pas qu'il est beau ?

— Camille, voyons !

J'étais adossée au capot de l'automobile, dans la recherche d'une attitude. Ma main heurta la manivelle de la sirène. La terrible clameur de tout à l'heure retentit. Je frissonnai. Camille éclata de rire.

— Dis donc, Franz, qu'est-ce que je te disais ? Tu me soutenais que cet instrument ne faisait pas plus de bruit qu'un autre. Regarde maman, qui n'est pas une nerveuse, comme tu prétends que je le suis. Tu sais, maman, c'est encore une invention à lui, ce machin-là. Tu en verras bien d'autres. Nous en avons épouvanté, ce matin, des gens et des bestiaux, entre Limoges et Mende. Je t'assure que ça a ronflé. C'est moi qui conduisais. Car je conduis. Il m'a appris. Et cette voiture-là, je ne sais pas si tu te rends compte, quand on est arrivé à se tirer d'affaire avec elle, les autres, ce n'est plus que des jouets d'enfant. Mais aussi, quel rendement ! Tiens, nous allons t'en donner la preuve. Quelle heure est-il ? À peine onze heures et demie. On déjeune à midi, n'est-ce pas ? Nous avons le temps d'aller jusqu'à Carennac.

— À Carennac, ma petite fille ? Mais il y a quinze kilomètres.

— Eh bien, je n'ai pas dit qu'on s'y arrêterait. Du soixante, la belle affaire. N'aie pas peur, le poulet que j'ai vu

tout à l'heure à la broche ne sera pas trop cuit. Nous pourrions aller deux fois plus vite, si nous voulions. Mais ce matin, ce n'est pas une question de vitesse. Je veux simplement te montrer ma façon de me débrouiller avec cet objet. Franz, monte par derrière. Maman, à côté de moi. Hop ! Et voilà.

L'automobile était partie dans un bruit de tonnerre. Maintenant, elle roulait avec un ronflement égal, puissant, semblable à s'y méprendre à une respiration humaine. Véritablement, cette machine vivait.

Nous étions sur la route que j'avais parcourue à deux reprises le matin. Je n'en appréciais que mieux la différence des allures. Les deux premiers kilomètres furent franchis d'un seul bond. Brusquement, la vitesse ralentit. Au même instant, j'entendis par derrière la voix de Franz.

— Attention !

Camille haussa les épaules, tout en imprimant au volant un mouvement de rotation rapide.

— Là ! voilà qui est fait. Avec cette voiture, il faudrait réellement le vouloir pour rater un virage. C'est vrai, tout de même, qu'il y a là un mauvais, un très mauvais tournant. Mais je l'avais bien remarqué tout à l'heure. Tu ne peux te figurer, maman, à quel point, quand on conduit, la mémoire des lieux se développe.

Maintenant, la route était droite. Le vent se faisait de plus en plus fort. Camille dirigeait sa course les deux bras tendus, la tête presque renversée. Penché vers elle, Franz lui murmurait des mots pour moi inintelligibles : carter d'embrayage, gicleur, différentiel.

Le temps de tourner devant l'église de Carennac, puis de reprendre notre course folle, et nous étions de retour à Maguelonne.

Camille avait déjà bondi de terre.

— Eh bien, maman ? Qu'en dis-tu ?

Je ne pus lui répondre tout de suite. Éblouie par tout cet air, tout cet azur, je chancelais à ce point que Franz dut m'aider à descendre de mon baquet.

— Ce que j'en dis, Camille ? Que je ne serai jamais très rassurée à te savoir conduisant ce petit monstre sans ton fiancé auprès de toi.

Franz sourit.

— Aussi ne lui en ai-je pas donné jusqu'à présent l'autorisation, madame, dit-il.

— L'autorisation ! Voyez, monsieur. Il parle comme s'il était déjà mon mari. Et puis, comment viens-tu d'appeler maman ? Madame, je crois. Dis donc, tu n'as rien trouvé par hasard de plus intime ? Après tout, c'est vrai, comment dois-tu l'appeler ? Parle donc, maman. Que t'en semble ?

— Mais, ma petite fille, je n'ai pas réfléchi... Je ne sais pas.

— Alors, c'est moi qui vais être obligée d'avoir des idées pour tous les trois ! C'est gai. Cherchons. *Mère*, comme ils font tous, généralement ? Mais c'est ridicule, mais c'est impossible. Voyons, Franz, regarde-la bien. On dirait ma sœur. Elle t'appellerait papa que ce ne serait pas plus déraisonnable. Comment, alors ? Bah ! nous verrons bien. Ce sont des

questions qui se règlent beaucoup mieux à la fin d'un bon déjeuner, et nous mourons tous de faim. À table, Maria, à table !

VII

Une maîtresse de maison peut faire servir n'importe quoi à des convives se trouvant dans l'état d'esprit de Franz et de Camille. Ils n'y prêteront pas attention. De fait, il serait difficile d'imaginer déjeuner plus complètement manqué que celui qui fut servi ce matin-là à Maguelonne. Une véritable fatalité avait pesé sur les moindres détails. Au début, Maria et moi nous échangeions des coups d'œil, elle pleins d'horreur, moi de reproches. Mais, à la fin, j'en avais pris mon parti et arrivais même à trouver drôle un tel concours de calamités culinaires. Le melon était aussi fade et spongieux qu'une pâte, les écrevisses immangeables à force de poivre. Le poulet était desséché, les truites molles. Je comptais en dernier ressort sur le foie gras, mais les deux voyageurs, qui peu d'heures auparavant en avaient dévoré un, se déclarèrent incapables de faire à son frère la moindre place. Un désastre, en un mot, c'eût été un désastre avec des convives tant soit peu soucieux de leur dignité. Mais, en ce jour, il était bien question de dignité ! Et d'ailleurs, seul soldat égal à lui-même, le vin, le beau vin brique et or de ma vieille cave avait fait son devoir. Camille et Franz en avaient bu sans demander de comptes à Maria, qui, comprenant que c'était son unique chance de salut, s'appliquait opiniâtrement à ne pas laisser un seul verre vide. Moi-même, j'avais fini par suivre leur exemple. Mes craintes troubles de la semaine s'étaient mises à fondre comme des buées pompées par le soleil. Bien éloignée désormais d'en garder à Franz de la rancune, j'assistais émerveillée à la métamorphose de ma fille.

Nous avons toujours eu, Camille et moi, un point de commun : une espèce de réserve innée, maladive. Mais, tandis que la mienne était faite d'indolence et de fatalisme, celle de Camille se révélait agressive, presque sauvage. Je l'observais enfant, assise à table entre son père et, moi, écoutant nos mornes propos avec un fugitif sourire de dédain qui m'épouvantait. Or, voici que ce mutisme méprisant se transformait soudain en délire joyeux. Phénomène plus inouï encore, je me sentais gagnée moi-même par cette flamme. J'étais comme une maison fermée depuis toujours et dont les fenêtres s'ouvrirent subitement de tous côtés sur des paysages inespérés. Je riais, oui, je riais au bavardage sans fin de Camille.

— Je te parais un phénomène, ma petite maman. Eh bien, ce n'est rien encore. Écoute-moi. Il faut que tu saches ce dont ta fille est capable. Franz, je te l'ai dit, est Polonais, ou plutôt il le sera quand on aura refabriqué une Pologne. Pour le moment, il est Prussien. Parfaitement, un horrible Prussien. Posen, Prusse : c'est là qu'il est né. Tu penses bien, d'autre part, qu'à la fin de juillet 1914, quand tout s'est mis à se chambarder, et qu'il s'est défilé en douceur par la Suisse pour venir chez nous, ce n'est pas avec ses véritables papiers qu'il a obtenu à la frontière le visa des bons gendarmes allemands déjà alertés. Pendant les trois années qui viennent de s'écouler, il n'a pas senti une minute le besoin de se les procurer. Oui, mais le jour où il s'est mis en tête de m'épouser, ça a été une autre chanson. Des difficultés de tous les diables, à cause de ces maudits papiers. On ne lui en a pas tant demandé lorsqu'il s'est présenté volontaire pour aller recevoir en Argonne une balle dans la poitrine. Ça devrait tenir lieu d'extrait de naissance, ces choses-là. Ah ! ouiche ! Enfin, c'est ainsi. On ne discute pas un règlement, si idiot soit-il. Remarque que personnellement ça m'eût été tout à fait égal. Tu connais mes idées là-dessus, maman. Du moment que Franz me plaisait, j'en

savais autant sur lui que le fonctionnaire de l'état-civil de Posen qui l'a inscrit sur ses registres quand il avait trois jours. Mais ce n'était pas l'idée de Franz. Il est comme toi, maman : il préfère en cette matière voir les choses se passer régulièrement. Bref, il fallait ces papiers. Ça regardait directement ces messieurs de la mission militaire polonaise. Ils sont très gentils, mais, comme dégourdis, il y a mieux. J'ai vite compris que nous n'aboutirions à rien si je ne m'occupais pas moi-même de la chose. « Vous voulez ces papiers, mes petits agneaux, eh bien ! vous les aurez. » Tu ne devines pas ce que j'ai fait alors, maman ? Mon Dieu, c'est simple. Je me suis dit qu'il y avait quelqu'un de tout à fait qualifié pour nous rendre ce petit service. Franz est catholique, moi aussi. Nous sommes en quelque sorte cotisants du même syndicat. Il n'y avait pas à hésiter, j'ai écrit au Pape.

— Au Pape !

— Tout bonnement. Le Pape, qu'est-ce que tu crois que c'est ? Comme Zola, tu t'imagines peut-être un vieillard blanc remuant une potion avec une grande cuillère de vermeil. Le Pape, c'est des bureaux, et les bureaux, ça me connaît. J'y suis donc allée de ma requête, que j'ai faite aussi pittoresque que possible, non avec l'idée saugrenue que le Pape verserait en la lisant de douces larmes de compassion, bien entendu, mais pour disposer favorablement en le faisant rire le petit monsignore sur qui elle tomberait. J'insistais en substance sur la déplorable extrémité à laquelle nous nous verrions acculés sous peu, mon fiancé et moi, à défaut de ces papiers : la vie en concubinage... Ça n'a pas traîné.

— Vous avez déjà obtenu satisfaction ?

— Pas si vite. Comme tu y vas ! Il y a à peine dix jours que j'ai eu mon idée. Il faut leur laisser le temps, à ces pauvres

gens. Mais, en moins d'une semaine, j'ai eu une réponse sous le cachet du Secrétariat privé, une réponse rédigée, ma parole, en termes analogues à ceux que j'aurais employés moi-même pour le compte d'un ministre radical : « *Mademoiselle, vous avez bien voulu, etc.... Je me suis empressé de signaler... etc. Croyez que je ne manquerai pas, le moment voulu, etc....* » Les mêmes formules, les mêmes. Le papier est seulement plus beau que celui auquel nous sommes réduits présentement. Tu as l'air tout éberluée, maman ?

— Non, ma petite fille, non. Je trouve au contraire que tu as très bien fait.

— Là-dessus, Franz et moi avons estimé qu'il était absolument inutile d'attendre à Paris les résultats de la démarche pontificale, surtout à l'époque des chaleurs. Moi, mes patrons me tarabustaient pour que j'accepte enfin de partir en congé. Je n'en ai pas pris depuis que je suis en fonctions. J'ai dit oui, ma commission ne se réunissant pas avant le 10 septembre. Jusque-là, je suis libre, ou à peu près ; les comptes rendus des dernières séances à mettre au net, des brouilles que j'expédierai ici en m'amusant. Franz se trouvait exactement dans le même cas que moi, avec, en plus, un réel besoin de repos. Les médecins ont fini par l'obliger à accepter un congé de trois mois. Le temps de mettre en marche l'auto que tu connais, et nous voilà. Dis donc, maman, je vois Maria qui nous fait signe que le café est servi sur la terrasse.

Sous les arbres, nous nous assîmes, Camille et moi, dans les grands fauteuils d'osier. Debout contre la balustrade, Franz admirait le panorama. Un à un, il se faisait nommer les châteaux, perchés sur les pics environnants comme des oiseaux de proie.

— Le plus rapproché, entre les arbres, c'est Montal. Ici les tours de Saint-Laurent. Tu ne peux pas voir Castelnau, il y a un pli de terrain qui nous le cache. Là-bas, tout au fond, celui qui ressemble à un ballon perdu dans la verdure, c'est Loubressac. N'aie pas peur, d'ici au 10 septembre, nous aurons le temps de te montrer tout cela en détail. Nous y ferons notre voyage de noces. Car nous allons, bien entendu, nous marier ici, maman ? Tu me diras ce qu'il y a à faire avec le curé, le maire, etc., toi qui as l'habitude. Le plus tôt sera le mieux.

— Quand comptez-vous ?...

— Mais dès que Franz aura reçu ses papiers, tiens. Dans quinze jours, trois semaines au plus.

— Tu oublies, Camille, qu'il y a aussi des formalités de ton côté.

— Comment, de mon côté, maman ?

— Ou du mien, si tu préfères. Nous ne nous sommes occupées de rien à la mort de ton père. Puis, à ta majorité, j'aurais dû te rendre mes comptes de tutelle. Tout a été laissé en l'état. Je t'ai écrit plusieurs fois à ce sujet, jamais tu ne m'as répondu. Maintenant que tu te maries, le moment est venu...

— Écoute-la donc, Franz. Qu'est-ce que tu vas chercher, ma pauvre maman ? Si tu avais l'intention de te remarier, passe encore. Je trouve que nous sommes très bien ainsi. Et toi, Franz ? Parbleu, il est de mon avis. Tu te figures peut-être que c'est pour mes quatre sous qu'il m'épouse. D'abord, je gagne ma vie, moi, grâce à Dieu. Quant à lui, il est en passe de devenir millionnaire. La petite auto de tout à l'heure, tu t'imagines que ça ne représente rien comme capital ? Il y a là une innovation de rien du tout qui est de taille à révolutionner

cette industrie. Le moment n'est pas venu de l'exploiter en grande série, mais attends la paix, et tu verras. Les Anglais le savent bien, et les Américains aussi, qui lui ont proposé pour son brevet je ne sais pas combien de livres et de dollars ? Mais Franz n'a rien voulu entendre. C'est avec la France qu'il traitera. C'est gentil, ça, hein ? Je te le dis, maman, pour le cas où tu ne t'en serais pas encore aperçu : Franz est un trésor. Et toi aussi. Si seulement tu voulais suivre mes conseils pour ta mise. J'espère que le jour de notre mariage tu nous feras le plaisir d'abandonner un peu ton deuil éternel.

— Mais, mon enfant, tu ne peux pourtant pas dire que ce que je porte aujourd'hui soit du deuil.

M'attendant à cette réflexion de la part de Camille, j'avais en effet, au cours de la semaine, employé mes heures de loisir à redonner quelque jeunesse à une robe et à un chapeau du temps de mon mariage. Le chapeau était une bergère de paille de riz à rubans de velours noir. J'y avais ajouté une rose blanche. La robe était de foulard noir à gros pois blancs. J'avais seulement complété le col trop échancré et les manches trop courtes d'une garniture de tulle noir.

C'était à ce tulle malencontreux que Camille, assise sur un des bras de mon fauteuil, était en train de s'en prendre.

— Pas de deuil ! Qu'est-ce qu'il lui faut ! Franz, sois témoin. Viens donc un peu t'asseoir de l'autre côté du fauteuil.

J'étais maintenant au milieu d'eux.

— Bon. À présent, regarde-la bien. N'est-ce pas qu'elle est belle ? Quand je te le disais, tu ne me prêtais pas attention. Alors, réponds-moi : est-ce que ce n'est pas malheureux de s'accoutumer de la sorte ? N'aie pas peur. Réponds. Je veux qu'elle t'écoute, que tu aies de l'influence sur elle.

Je regardai en souriant le jeune homme.

— Suis-je donc aussi ridicule que cela ?

C'était la première fois que je m'adressais directement à Franz. Il sourit aussi. Il me sembla que l'un et l'autre nous avions rougi.

— Eh bien, Franz, répondras-tu ? Il n'ose pas dire la vérité. Il pense ainsi te faire sa cour. Lâche, va. Pourtant, sois sûre qu'il est de mon avis. Voyons un peu. Le chapeau, ça va encore. Mais la robe ! Ah ! elle n'est que faufilée, cette affreuse petite guipure... Alors, tu vas voir comment je vais t'arranger ça. Crac, crac, et recrac.

En trois tours de main, elle venait d'arracher les morceaux de tulle.

— Là ! C'est déjà mieux. Tu viendras avec nous à Paris en septembre, maman, et tu seras alors épouvantée de cette manie qu'ont les femmes, en province, de tout compliquer. Elles ne comprennent rien à la beauté de la ligne simple. À quoi riment, je te le demande, tous ces attifets, ces petites ruches, ces petits bouillons ?... Et puis, tu sais, ce n'est pas fini. Viens que je t'apprenne à te coiffer.

Les mains sous mes bandeaux, elle faisait onduler mes cheveux, luttant victorieusement contre l'inexorable platitude à laquelle ils avaient été asservis jusqu'à ce jour.

— Franz, est-ce que ça n'a pas une autre allure ? Maintenant, donne-moi mon sac. Il est vrai qu'avec un teint comme le sien on peut se passer de poudre et de rouge. C'est égal, voyons un peu. Oh ! maman, comme tu es drôle. Regarde-toi, mais regarde-toi donc.

Elle me tendait sa petite glace. C'était une Alberte méconnaissable que je voyais. Je lui souris avec un peu d'angoisse.

— Tu sais, maman, poursuivait Camille en continuant à me maquiller, aujourd'hui, il ne faut pas craindre d'avoir un peu mauvais genre. Un soupçon de noir aux cils, aux paupières, et ce serait parfait. Admire donc ce changement, Franz. Pense à ce que ça serait si elle était habillée de façon à faire un peu valoir le corps qu'elle a. Moi, à côté d'elle, j'ai l'air d'une planche à peine équarrie. Ne protestez pas. Si tu pouvais faire la comparaison... Est-ce que le piano est toujours aussi faux, maman ?

— Le piano ? Pourquoi ? Non, on l'a réaccordé avant-hier.

— Le piano réaccordé ! Ça, c'est incroyable.

Bondissant en un clin d'œil dans le salon aux portes grandes ouvertes, Camille s'était mise à jouer.

— Fais-la danser. Fais danser maman, Franz. Je l'exige.

Il s'avançait vers moi. Je le repoussai en riant franchement.

— Mais, Camille, c'est de la folie. Tu sais bien que j'ignore tout de vos danses actuelles.

— Qu'à cela ne tienne ! Et celle-ci.

Changeant brusquement de mesure, elle jouait maintenant une valse.

— Je pense que tu es désormais sans excuse. Franz, ne l'écoute pas. Elle valse à merveille. Là, qu'est-ce que je te

disais ? N'est-ce pas qu'elle est souple, bien plus souple que moi ? Dieu veuille que je sois comme elle à son âge. Valsez encore, valsez.

Franz m'entraînait. Tantôt, je voyais toute la sombre épaisseur verte du parc, tantôt à l'horizon le causse grésillant de soleil. Camille accélérait l'allure. À travers le mince foulard qui collait peu à peu à mon corps, je sentais, de façon de plus en plus précise, l'étreinte du fiancé de ma fille.

Sur le seuil de la porte de la cuisine, la petite Maria, serrant contre son cœur l'assiette qu'elle était en train d'essuyer, nous contemplait avec un radieux ébahissement.

VIII

Puis-je attendre de mon âme l'équité sereine qu'il me faudrait pour tracer les lignes qui vont suivre ? Les arcanes m'épouvantent, où je m'engage à partir de ce moment. Comment espérer que c'est d'un poing affermi que je pourrai y promener ma torche ? J'essaierai, du moins. Qu'à défaut de réussite, il me soit tenu compte de l'effort.

Franz était d'une taille au-dessus de la moyenne. Le front chauve, le nez busqué donnaient à son masque une expression qui eût été très dure, si la douceur des yeux et la mollesse presque féminine de la bouche n'étaient pas venues la tempérer. Moi, qui, aux heures de crise, ai vu cette bouche contractée avec violence, et ces beaux yeux, si rieurs et clairs, plus chargés soudain d'obscurité qu'un ciel d'orage, je sais de quelle constante victoire sur soi-même était faite la tranquille placidité de ce visage. Mais qui eût pu s'en douter ? Franz avait cette façon sobre et confortable de s'habiller qu'ont les Anglo-Saxons. Il y joignait le ton net et précis de l'homme d'affaires qui se campe solidement devant un problème afin de l'examiner à fond. Voilà ce que les observateurs passagers ont pu connaître de lui. Il n'était guère plus déchiffrable pour ceux qui l'approchaient davantage. Des hommes, ses chefs, ses amis, ses rivaux ont pu le coudoyer, vivre avec lui dans les circonstances ordinaires de la vie sans apercevoir la complexité de son caractère. Neuf sur dix n'auront conservé de lui que le souvenir d'un garçon doué d'une espèce de génie quant aux choses de son métier, et pour le reste aimable, gai, quelque peu naïf. Les femmes, par contre, de si médiocre intelligence qu'elles fussent, auront eu bien mieux l'intuition du

véritable Franz. Il était tellement plus près d'elles. Elles sentaient ce qui bouillonnait sous ce vernis de pondération. Elles savaient qu'il était fait pour être leur maître et leur proie. Au fumoir, dans un coin de salon, si intéressé par une conversation d'affaires qu'il pût paraître, elles savaient que la seule présence d'une d'entre elles suffisait pour qu'il n'écoutât plus qu'en apparence ses interlocuteurs, et pour faire apparaître sur ses traits une détente voluptueuse qui décuplait les irrésistibles puissances de son sourire. C'était un vague désir de fuir que la plus forte éprouvait quand elle le voyait, ayant enfin réussi à se libérer, venir vers elle ! Si son allure alors, sinieuse et insinuante, avait pu éveiller l'idée d'un calcul à froid, comment ce soupçon n'eût-il pas été banni, sitôt formé, par tant de grâce souriante et timide. Je n'ai jamais su bien au juste si cette timidité était réelle ou feinte ; mais elle empêchait en tout cas Franz d'être classé dans la peu intéressante catégorie des séducteurs professionnels.

Il détestait parler de lui, à tel point que ce fut par Camille que je fus instruite des détails essentiels de son existence, et elle-même me confessa qu'elle ne les connaissait la plupart que par hasard, pour s'en être entretenue quelquefois avec des gens originaires de son pays. Quant à lui, s'il était contraint de répondre à quelque question sur sa vie passée, ses habitudes, ses goûts, ses travaux, on eût dit qu'il cherchait à ne se présenter que sous les couleurs les moins avantageuses. Il avait ainsi l'adresse d'obliger les personnes présentes à prendre contre lui-même son propre parti. Je m'aperçois que, parlant de Franz, je mets les verbes au passé, comme s'il n'était plus de ce monde...

Par application de cette tactique de modestie, il se défendait d'avoir une connaissance parfaite de la langue française, et d'abord on n'était pas éloigné de le croire, parce qu'il

s'exprimait avec une certaine lenteur, ayant sans cesse l'air de chercher ses mots. En réalité, il la possédait de façon approfondie, n'employant jamais que le terme exact, même dans le domaine de l'abstraction. Il avait horreur de s'entretenir avec des gens incapables de lui apprendre quelque chose. Lorsque de pauvres diables ignorant à qui ils avaient affaire soutenaient en sa présence une thèse qu'il eût pu ruiner d'un seul mot, il les écoutait avec un sourire que les autres prenaient pour de l'approbation. Au fond, sa douceur apparente était toujours à base d'une certaine cruauté. Je n'ai pas la sensation, parlant ainsi, d'être sévère pour lui. Sévère, je crois que je l'ai été jusqu'à présent, surtout pour moi. Mon dessein n'est pas de noircir Franz. Même si je le voulais, je sais bien que je ne le pourrais pas.

Issu d'une des plus honorables familles polonaises de Prusse orientale, il avait trouvé chez lui, dès son enfance, cette chose que la plupart des techniciens ont pour principe de mépriser, l'éducation. Très jeune, il commença par suivre les cours de l'École supérieure industrielle de Dantzig. Mais déjà la théorie pure ne parvenait pas à le satisfaire. Ses parents eurent un jour la surprise d'apprendre qu'il s'était engagé comme simple ouvrier à la maison Dentz, là où se fabriquent les fameux moteurs Diesel, réputés dans toute l'Europe. Son stage terminé, il eut la bonne fortune d'être pris presque immédiatement comme ingénieur attaché au Service des études par la *Daimler Motoren Gesellschaft*. Cette société, dont le centre est à Untertürkheim, près de Stuttgart, est connue dans le monde entier. C'était elle qui fabriquait les automobiles connues sous le nom de Mercedes. Franz fut chargé du service spécial des voitures de courses. Il n'avait pas trente ans. Lui si modeste, si peu communicatif, il aimait à rappeler

avec quelque fierté cette période de son existence. Ce fut là, de 1913 à 1914, entre Ludwisburg et Untertürkheim, qu'il procéda aux essais d'une nouvelle voiture qu'il avait fait construire dans le secret le plus rigoureux par une petite équipe d'ouvriers dévoués. Il eut toutes les peines du monde à obtenir de ses chefs que la voiture en question fût engagée dans l'épreuve du Circuit de Lyon, pour le Grand Prix de l'Automobile-Club de France. La voiture eut beaucoup moins de peine à se classer première, battant de loin toutes les autres marques rivales. Franz était désormais assuré de la carrière la plus brillante. Mais on était en 1914, et, quelques semaines plus tard, la guerre éclatait.

Affecté par ordre en temps de paix à un régiment d'artillerie lourde dont il devait diriger la traction automobile, il n'aurait jamais sans doute rejoint son poste, l'Allemagne n'ayant pas pour habitude d'exposer ses élites à se faire dé cim er inutilement. Sa ferveur pour le vieil irrédentisme polonais révéla alors un autre Franz. Ici se place l'époque la plus mouvementée de sa vie en même temps que la plus sympathique. Passé en Suisse, puis en France, engagé au 1^{er} régiment de la Légion étrangère, il prenait pour la première fois le 2 novembre 1914 les tranchées devant Craonne, avec une section où un sergent nègre commandait de bizarres soldats à barbes blondes et lunettes d'or. « Je n'avais certes pas l'intention d'achever avec eux le reste de la guerre, nous disait-il, à Camille et à moi, quand nous avons réussi à le mettre en veine d'évoquer ses souvenirs. Je savais trop bien que les services que je pouvais rendre dans mon véritable métier seraient autrement féconds. Mais enfin, je tenais à bien prouver au préalable que ce n'était pas pour ne pas me battre que j'avais, somme toute, déserté. Et puis, il est indispensable pour un homme d'avoir volontairement vu la mort d'un peu près. Je comptais sur le hasard pour me mettre à même, cette

expérience terminée, de recevoir une affectation plus en rapport avec mes aptitudes. » Ce hasard se manifesta vers le mois de février 1915, au Four de Paris. Franz commença par recevoir une balle qui lui perfora le poumon droit. Le lendemain, dans l'auto-camion qui le transportait au premier hôpital de triage, il fut reconnu par le chauffeur. Ce chauffeur se trouvait avoir été le conducteur d'une des automobiles françaises qui avaient lutté, au Circuit de Lyon, quelques mois plus tôt, contre la triomphale Mercédès de Franz. On essaya de lui démontrer qu'il se trompait. Mais le brave garçon tint bon. Il fut récompensé de son entêtement lorsque son blessé fut en état d'être interrogé. Ayant atteint le but qu'il s'était assigné, Franz ne fit aucune difficulté pour décliner son véritable nom.

On le soigna. À la fin du printemps, il était à peu près tiré d'affaire. C'était le moment où le Gouvernement français commençait à admettre que la guerre serait longue et qu'on ne la gagnerait qu'en l'industrialisant. On ramenait de la première ligne les ingénieurs et les savants qui n'y dormaient pas encore à trois pieds sous terre. L'aventure de Franz avait fait un certain bruit et lui avait valu quelques flatteuses marques de sympathie. Lorsque, abrégeant sa convalescence, il vint se remettre à la disposition du ministre de la Guerre, ce fut pour recevoir la Légion d'honneur et s'entendre affecter à Chalais-Meudon, à la section technique de l'Aéronautique, en raison de sa connaissance des moteurs d'aviation Mercédès, dérivés du moteur qu'il avait lui-même mis au point et grâce auquel sa voiture avait remporté la victoire du Circuit de Lyon. Quelques mois plus tard, il devait faire partie, à titre consultatif, de la Commission du matériel automobile siégeant au ministère des Travaux Publics. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Camille. Travaillant sans relâche, et ayant désormais la bonne fortune de pouvoir poursuivre ses études

personnelles en assumant concurremment son rôle de conseiller technique de cinq ou six commissions et services, il était arrivé, au début de l'été de 1917, à réaliser enfin ce type de voiture à moteur arrière dont le petit monstre qui venait de les amener, Camille et lui, à Maguelonne, était le premier modèle sorti de l'usine. Il se plaisait à répéter qu'il avait, dans l'établissement de ses calculs, fait appel à plusieurs reprises à la collaboration de ma fille. Elle s'en défendait, mais il était facile de voir que nul éloge ne lui serait allé plus au cœur.

Sur ces entrefaites, Franz fut obligé d'interrompre son travail. Il s'était remis trop rapidement à la besogne, après avoir été blessé. Le surmenage combiné avec certaines imprudences commises au cours des essais de sa nouvelle voiture venait de remettre sa guérison en question. Condamné par les médecins à un repos d'au moins trois mois, il en avait profité pour venir avec Camille à Maguelonne. Mais la malle pleine de livres et de papiers qu'un camion apporta le lendemain de leur arrivée signifiait assez qu'il n'entendait pas rester complètement inactif durant cette période.

Lorsqu'ils arrivèrent à Maguelonne, Camille avait-elle déjà été la maîtresse de Franz ? Combien de fois ne me suis-je pas posé cette question, avec une angoisse qui dépassait singulièrement, – au commencement, je me refusais à me l'avouer, – le légitime souci d'une mère. Mais rien dans leur attitude présente n'était susceptible de me donner la clef d'un problème que je m'efforçais de résoudre avec une singulière obstination. Leurs journées étaient celles de grands enfants en vacances : courses en automobile, parties de pêche à la truite ou aux écrevisses dans les torrents de la montagne. Toujours, ils m'invitaient à les accompagner. Les premiers temps, je me récusais, alléguant les soins de la maison. Puis, petit à petit, je me joignis à eux de plus en plus. Comme ces

promenades me paraissaient courtes ! Joyeuse à leur début, je sentais à mesure que le jour tombait une immense détresse m'étreindre à la gorge. On dînait, et c'était ensuite la causerie nocturne sur la terrasse. Peu à peu, je sentais avec effroi la conversation tomber. Il allait falloir remonter chez moi. Une pendule implacable sonnait dans le salon. Camille avait beau me dire : « Tu peux rester bien encore quelques minutes avec nous, maman, » je sentais qu'il y aurait un instant où je ne devrais plus le faire. Je me levais. Ils m'embrassaient. Je regagnais ma chambre. Je n'allumais pas la lampe, à cause des papillons de nuit. De mon balcon, je leur adressais un dernier bonsoir. Je me déshabillais, puis, nue dans mon peignoir de dentelles, je revenais sur la pointe des pieds m'asseoir dans un fauteuil, à un mètre environ de la fenêtre. De là, je les voyais encore, quand la nuit était claire. Quand elle était obscure, j'apercevais les points rouges de leurs cigarettes. J'entendais leurs voix, celle de Camille nette et fraîche, celle de Franz assourdie et chantante. Ils parlaient de leurs affaires, de leurs projets, et j'avoue que je ne pouvais m'empêcher de trouver bien positives, de la part de deux êtres qui s'aimaient, de semblables conversations... Mais sans doute les voulaient-ils telles par respect pour la vieille femme qu'ils savaient là-haut sur le point de s'endormir.

Il y a quatre chambres au premier étage de Maguelonne. Elles sont séparées, deux de chaque côté, par un couloir. Les unes donnent sur la terrasse et la vallée. Les autres s'ouvrent sur le jardin et la montagne. Celle de Camille était du même côté que la mienne. Celle de Franz lui faisait vis-à-vis. Vers dix heures, onze parfois, j'entendais Camille dire : « Et maintenant, si nous allions un peu travailler ? » J'écoutais le bruit de leurs pas sur le gravier. À présent, ils montaient l'escalier. Comme mon cœur se mettait à battre. Ce trouble, d'où venait-il ? Était-ce la peine, vraiment, d'avoir eu la vie que j'avais

menée jusque-là, de n'être plus qu'une femme aux cheveux blanchissants pour sentir soudain ma chair moite et mon corps brisé ? Ô mystère des maisons où nul bruit ne retentit plus et où personne n'est endormi ? À Maguelonne, les murs étaient si épais qu'il était à peu près impossible d'entendre un son d'une chambre à l'autre. J'en faisais l'expérience le matin, lorsque Maria était dans la pièce voisine en train de bousculer, avec sa maladresse paysanne, les objets de toilette. Je n'aurais donc pu savoir dans quelle chambre Camille et Franz se réunissaient, ni à quelle heure ils se quittaient... Mais il y avait les impostes, les vitres placées au-dessus des portes. Grâce à la lumière qui s'en déversait dans le couloir, je connaissais la chambre où une lampe était allumée. Je souhaitais et redoutais tout à la fois la brusque disparition de cette lueur, qui plongeait la maison dans un silence plus insupportable encore... Le lendemain, lorsque le premier déjeuner nous réunissait, moi pâle et défaite, eux aussi gais et naturels que de coutume, je les observais à la dérobée, je les écoutais reprendre comme si rien ne s'était passé leurs conversations de la veille. Ils vantaient les bienfaits de ces nuits de Maguelonne, la pureté de l'air du pays, le plus reposant, affirmaient-ils, qu'ils eussent connu. Je me réjouissais tout ensemble et leur en voulais de leur aveuglement. Pouvais-je soupçonner la persévérance avec laquelle l'un d'eux ne cessait d'épier les moindres symptômes du changement qui était en train de s'opérer en moi ?

IX

— Enfin, maman, te voici avec quelque chose de convenable. Montre-toi un peu. Tu vois, ce n'était pas plus difficile que cela.

Camille tournait autour de moi, s'approchant, se reculant tour à tour pour examiner ma robe, une petite robe très simple, tout d'une pièce, en jersey mauve et blanc. Il n'était pas question pour moi d'effaroucher le pays par des innovations en matière de toilettes. Mais enfin, puisque je consentais à accompagner Franz et Camille dans leurs courses en automobile, il me fallait du même coup accepter de revêtir une tenue adaptée à ce genre de sorties. La terrible petite auto nous entraînait à des distances de plus en plus grandes. C'est ainsi qu'une semaine plus tôt nous avions fait halte à l'improviste devant le casino d'une ville d'eau célèbre, à l'heure du thé que Camille avait voulu prendre. La terrasse était bondée de monde. L'orchestre jouait. Des couples dansaient sous les arbres, sur un immense plateau ciré. Camille avait bien trop de tact pour me faire sur l'instant même une réflexion, mais je n'eus pas de peine à comprendre que ma jaquette de serge noire n'était guère de mise dans un endroit pareil.

— Franz, Franz ! Je t'en conjure, cesse un peu de tripoter ton automobile, et viens admirer maman.

— Mais, Camille, c'est ridicule. Voyons !

— Ce n'est pas ridicule, au contraire. Tiens, Franz, regarde-la. Est-elle gentille, maintenant ? Et comme chapeau, qu'est-ce que tu vas mettre ?

— J'ai ma petite toque de velours gris.

— Du velours, avec du jersey ? Pourquoi pas de l'étoffe à chasubles ! Attends un peu, on va t'arranger ça. L'autre jour, quand nous sommes passés au Mont-Dore, j'ai vu à une devanture un charmant bibi de feutre mauve. J'ai pensé qu'il t'irait très bien. Nous retournerons au Mont-Dore cette semaine, et si le bibi est vendu, on découvrira bien son frère. C'est dit. Tais-toi ! sur cette question, tu n'as pas voix au chapitre. Enfin, un bon point pour ta robe. Elle n'est pas mal du tout. Où l'as-tu trouvée ?

— C'est moi qui l'ai faite.

— Eh bien, ça prouve que tu as le sens de la ligne, et que, lorsque tu te masques, c'est que tu le veux bien. Quand l'as-tu faite ?

— J'ai eu tout mon temps. Pendant que Franz et toi vous travaillez.

— Ça, Franz, mon enfant, c'est une pierre dans notre jardin. Nous te demandons pardon, ma pauvre maman. Mais Franz, tu le sais, ne peut pas rester inactif. Et tu penses bien qu'une auto comme la sienne ne se fait pas toute seule.

— Encore cette auto ! C'est vraiment la personne la plus choyée de Maguelonne. Mais qu'est-ce qui peut bien lui manquer encore, à votre voiture ? Elle dépasse toutes celles que nous rencontrons, le temps de les apercevoir.

— Ce qui lui manque ? Mais encore des foules de choses, maman. Tiens, je vais t'expliquer...

— Ma petite fille, tu sais bien que c'est inutile. Voilà vingt fois que tu as essayé. Je ne comprends pas.

— C'est parce que tu ne veux pas t'en donner la peine. Mais tu y arriveras, saperlipopette. Et puis, ne fais pas celle

que ça n'intéresse pas. Nous savons bien qu'elle t'intrigue, notre voiture. La première fois que tu l'as vue, le jour de notre arrivée, tu es tombée en arrêt devant. Tu ne nous as même pas entendus venir, tant on eût dit qu'elle t'hypnotisait. C'est seulement quand nous sommes là que tu fais semblant de la boudier.

— Camille, je t'assure que tu es parfaitement absurde.

— Vraiment ? Eh bien, nous allons voir. Viens ici, tout près. Si tu ne comprends pas, c'est que tu y mettras de la mauvaise volonté. Qu'est-ce que c'est que cela, d'abord ? Tu n'as pas besoin de rire.

— Ce n'est pas très difficile. Ce sont les roues.

— Merci du renseignement. Mais qu'est-ce qu'elles ont de particulier, ces roues ?

— Tu me l'as répété assez souvent. Ce sont les roues *avant*. Tandis que, dans les autres voitures, les roues motrices sont à l'arrière, les roues *avant* étant seulement directrices, dans cette voiture les roues avant sont en même temps directrices et motrices.

— Voilà qui est parfait. Et l'allumage ? Comment se fait-il ?

— Camille, je t'en prie, n'importune pas ta mère.

— Laisse-moi tranquille, toi. Tu vois bien qu'elle ne demande qu'à apprendre. C'est un allumage par étincelle à haute fréquence, système Lodge. On ne l'employait jusqu'ici que pour les moteurs à gaz extra-puissants. Franz a eu, le premier, l'idée de l'adapter à une voiture. Le moteur, je n'en parle pas. Il est à l'arrière. Tu sais que c'est la particularité essentielle. Huit cylindres, deux arbres à cames attaquant

directement l'un les soupapes d'admission, l'autre les soupapes d'échappement. Ça, je comprends que ce soit légèrement de l'hébreu pour toi. Mais les vitesses, je pense que tu peux me dire combien il y en a ?

— Quatre vitesses avant, une arrière.

— Comment change-t-on de vitesse ?

— Comment on change ?...

— Oui. Regarde. Ça n'est pas difficile. Voici une manette placée sur le volant de direction. Elle commande un servomoteur électrique. C'est lui qui manœuvre les trains baladeurs de la boîte de changement.

— Camille, je t'assure que ces détails-là me dépassent.

— Bon. Qu'il te suffise pour le moment de savoir que, le levier ordinaire de changement de vitesse étant ainsi supprimé, la conduite de la voiture devient extrêmement facile. Autre chose. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Les freins.

— Qu'ont-ils de remarquable ?

— Ils agissent sur les quatre roues et sont manœuvrés par une commande hydraulique.

— D'où leur puissance extraordinaire. À merveille. Tiens, penche-toi un peu. Voici la canalisation à huile qui sert pour la commande hydraulique. As-tu compris ?

— À peu près.

— Qu'est-ce que tu ne saisis pas bien ?

— Qu'est-ce qui se passerait si l'huile venait à manquer dans cette canalisation ?

— Les freins ne fonctionneraient pas, parbleu.

— Alors, si, au départ, on oubliait de vérifier ?...

— Tu l'entends, Franz ? Tu ne sais pas, ma chère maman, que tu viens de toucher à l'un des points les plus importants. Évidemment, il s'agit de parer à cet oubli. Aussi Franz est-il en train d'étudier la création d'un mécanisme spécial qui doit, au moment du démarrage, avertir automatiquement le conducteur du manque ou de l'insuffisance de l'huile dans la canalisation des freins. N'aie pas peur, tout est prévu, va. Veux-tu que Franz t'explique son projet ?

— Vraiment, Camille, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Puisque nous avons décidé d'aller demain en promenade, ta mère montera à mon côté, et, pour peu qu'elle y tienne, je lui donnerai, pièces en main, tous les éclaircissements qu'elle voudra.

— C'est cela, demain. Et pourquoi n'irions-nous pas justement au Mont-Dore, chercher le petit chapeau mauve ? Qu'en dis-tu, maman ?

— Je dis, mon enfant, que demain il n'est pas sûr que je vous accompagne, j'avais justement projeté d'aller voir le notaire. N'oublie pas que les jours passent, et que j'ai à régler avec lui un tas de questions pour ton mariage.

— Ah ! si ce n'est que cela, tu as tout le temps, maman. Les papiers de Franz ne sont pas encore arrivés. Quand je pense qu'on nous les avait promis pour le 25 juillet, et que nous sommes le 6 août ! C'est toujours la même chose lorsqu'on a affaire à une administration, quelle qu'elle soit. Je

vois que, sous le rapport de l'exactitude, la chancellerie pontificale est une boîte comme toutes les autres.

Ainsi, on le voit, c'était Camille elle-même, ou plutôt la force des événements qui m'imposait une transformation dont j'aurais ri avec bien du scepticisme si l'on était venu me l'annoncer deux mois auparavant. Quand je me reporte par le souvenir aux plus menus épisodes de ce mois d'août, je m'aperçois que c'est en ces quelques semaines que la Terre et la Destinée sont apparues sous un jour nouveau à mes yeux pleins d'émerveillement et de fièvre. Tout, depuis le spectacle le plus grandiose jusqu'au détail le plus infime, depuis la lune voyageant parmi les nuées frangées d'argent jusqu'à la houpette à poudre oubliée sur un banc du jardin par ma fille, tout concourait à me révéler l'existence d'un second univers inconnu. Le premier, celui où j'avais vécu jusqu'alors, était précis et terne. On pouvait accoler aux êtres et aux choses qui le peuplaient, comme dans les magasins à bon marché, une étiquette immuable. On pouvait, sans déceptions et sans joie, s'y approvisionner du médiocre attirail de la vie. Le second était un de ces merveilleux bazars orientaux où tapis et pierreries changent avec les couleurs dont ils s'irradient. Alors que les autres le découvrent vers la vingtième année, c'est seulement après quarante ans que, voyageuse bouleversée, j'ai abordé à ce nouveau monde. On y pénètre, je le sais maintenant, les deux mains jointes sur le cœur. Les innocents paradis enfantins, les ferveurs religieuses de l'adolescence avec leurs parfums d'encens et leurs bariolages de vitraux choient brusquement comme une grossière toile de fond derrière laquelle apparaît l'éden véritable peuplé de sources jaillissantes et de formes vaporeuses et nues. On s'arrête, interdite, les yeux en pleurs. On est comme le berger qui n'avait songé jusque-là

qu'au décompte de ses agneaux et qui soudain se trouve en face de l'étang mystérieux où se baignent les nymphes. Délicieuse et mortelle perturbation ! On est le jouet d'un tyran adoré qui vous fait, selon son bon plaisir, aimer les jours de pluie et haïr les jours de soleil. On est heureuse ; on est opprimée ; on est lasse. On voudrait revoir tous les endroits par où l'on est passé, relire tous les livres qu'on a lus, car on sait maintenant qu'on ne les avait jamais vus ni compris. J'erre au milieu d'un monde que je ne reconnais plus ou que je ne connais pas encore, un monde qui a cessé de demander sa vie à la fade lumière naturelle pour resplendir subitement dans la lumière sombre et radieuse de l'amour.

Les mêmes journées qui me paraissaient autrefois si longues, comme elles étaient devenues tout à coup désespérément courtes ! Je ne parvenais plus à m'acquitter de toutes les occupations que j'avais multipliées comme à plaisir, dans le vertige d'activité qui m'avait saisie. Les matins où nous ne partions, pas à travers le pays en automobile, Franz et Camille dormaient heureusement assez tard. Malgré mes insomnies prolongées, j'étais debout à l'aube. Je profitais de ces heures qui étaient les seules où je me trouvais en tête à tête avec Maria pour m'occuper de rendre la maison plus avenante et confortable. Maguelonne se transformait, elle aussi. Les fleurs qui jusqu'alors s'étaient fanées dans le jardin paraient maintenant ses chambres. Il avait fallu près de quinze jours pour l'installation d'une salle de bains et de cabinets de toilette moins rudimentaires. C'était une amélioration que j'avais été impardonnable de ne pas réaliser depuis de longues années, puisque la source qui alimentait la maison jaillissait tout près de là dans la montagne, à la hauteur des combles, et jouait ainsi naturellement le rôle de château d'eau.

À chacun de ces embellissements, Camille et Franz battaient des mains.

— Tu sais, Camille, que je ne m'en irai jamais plus d'ici, disait Franz en riant.

— Qui t'oblige à rentrer à Paris avant le 15 octobre, date à laquelle expire ta convalescence ?

— Et toi ?

— Moi, tu sais bien qu'il y a séance de ma Commission le 10 septembre. C'est l'affaire d'une semaine. Je ne vois pas pourquoi tu irais risquer de te fatiguer par un double voyage, et pour si peu de temps. Je comprends, tu fais des façons. Tu veux que ce soit de maman que te vienne l'invitation. Dis-le-lui, maman. N'est-ce pas qu'il peut rester ?

Je murmurais :

— Naturellement.

Cette conversation, je m'en souviendrai toujours, avait lieu une après-midi, alors que nous achevions de prendre le café sur la terrasse. J'avais une robe de mousseline blanche et le grand collier de corail de l'aïeule créole. Les bras levés, j'attirais à moi, pour cueillir ses fleurs, une branche d'églantier. Ce fut alors que j'éprouvai une impression bizarre, la gêne si particulière qu'on a à sentir, derrière soi, quelqu'un qui ne perd pas de l'œil un de nos gestes.

Je me retournai. C'était Camille qui me regardait de la sorte.

— Qu'as-tu ? fis-je avec un sourire qui résonna de façon étrange. On dirait que tu ne m'as jamais vue. Qu'as-tu donc ?

Elle continuait à ne pas bouger. Puis j'entendis sa voix, une voix basse, presque étranglée, où il y avait comme de l'angoisse :

— Franz, regarde maman. Regarde-la, comme elle est belle. Maman, comme tu es belle aujourd'hui, mon Dieu !

X

Août finissait, et l'été avec lui. Tout faisait présager un hiver rigoureux. Le matin, la campagne s'éveillait vêtue d'une buée grise. Les oiseaux de passage, qu'on ne voit d'ordinaire qu'au début d'octobre, commençaient à faire leur apparition, tandis que ceux de septembre avaient fui. Les vols de palombes étaient plus rares. Au fond de la vallée, un berger avait levé un couple de sarcelles. Les paysans faisaient brûler de l'herbe dans les champs noircis. La fumée se mêlait au brouillard et répandait déjà cette odeur d'humidité et de brûlé si caractéristique de l'hiver.

Camille disait :

— Maman, pendant que je serai à Paris, il faudra empêcher Franz de faire des imprudences.

Depuis les premiers jours de fraîcheur, Franz n'était pas en effet sans nous donner quelques inquiétudes. Il s'était mis à tousser, et nous constatons, par la façon qu'il avait alors de porter la main à son côté, que sa blessure le faisait souffrir. Dans la journée, le soleil toujours radieux dissipait nos craintes. Mais elles revenaient avec le crépuscule. Il y avait une semaine que les promenades en automobile étaient supprimées.

— La nuit dernière, continuait Camille qui parcourait un journal, il y a eu trois degrés à Beauvais, six seulement à Paris. Ce n'est pas normal pour la saison. Tu vois maintenant, si nous avons eu raison de décider que tu resterais ici pendant mon absence.

— Je n'ai pas encore dit oui, moi, faisait Franz.

— Nous l'avons dit pour toi. Tu n'as qu'à obéir. Je ne sais pas ce que tu irais faire là-bas. Si j'étais comme toi, tu sais bien que je ne m'imposerais pas ce dérangement. Mais j'ai à demander ma prolongation de congé jusqu'à la fin du mois, et il est plus convenable que je le fasse de vive voix. En écrivant, on a l'air de forcer la main aux gens. Quoi ? Qu'as-tu à dire ? Est-ce que tu te figures que je ne sais pas voyager seule ? Si quelqu'un venait avec moi, ce ne serait pas toi, ce serait maman, qui n'est allée à Paris qu'une fois, et du temps que Dagobert y régnait encore. Est-ce que ça ne te dirait rien, maman, de venir faire toi-même tes emplettes pour l'hiver ?

— Tu sais bien que tu peux les faire pour moi, Camille. Je t'en ai donné la liste, et en ce qui concerne les essayages, tu es de ma taille. Je m'en rapporte à toi.

— Les essayages, les essayages ! Tu ne sais pas le temps que ça prend. Je ne veux pas rester absente plus d'une semaine, et j'en ai au moins pour trois jours, rien qu'à courir pour toi entre le *Bon Marché* et le *Printemps*. En outre, il faut que je passe, pour le compte de Monsieur, à la Mission polonaise. Je ne serai pas fâchée de leur dire deux mots, à ceux-là. C'est inconcevable, ces papiers qui ne sont pas encore arrivés.

— Je te répète que tu n'as pas à prendre cette peine, disait Franz qui avait l'air de redouter quelque incartade de Camille. Il est bien plus simple que je leur écrive.

— Pour qu'ils ne te répondent pas ! Pas du tout. Je veux en avoir le cœur net. Je veux savoir de qui vient ce retard. Je te parie que Rome a fait le nécessaire et que tes papiers sont en train de traîner dans leurs bureaux. Pendant ce temps, de ton côté, maman, tu pourras commencer à t'occuper enfin de

tes histoires de partage avec le notaire. Ce ne sera pas trop tôt.

— Comment, ma petite fille ? Voilà plus de dix fois que je t'ai proposé de faire le nécessaire. Tu sais bien que tu m'as toujours dit que rien ne pressait.

— Je sais, je sais... Je sais surtout que, si les choses continuent à aller de ce train, nous ne serons jamais mariés. Enfin, ne nous emballons pas. Nous ne sommes que le 29, et je pars seulement le 8 septembre. D'ici là, nous aurons peut-être quelque chose de nouveau.

C'était de la petite ville située à une lieue de Maguelonne que nous dépendions pour le service du courrier. Cette ville est assurée de deux distributions par jour, une le matin, l'autre à sept heures du soir. Naturellement, le facteur ne passe à Maguelonne qu'une seule fois, vers midi. Tant que j'étais seule, n'attendant que de loin en loin une lettre de ma fille, je m'accommodais aisément de cet état de chose. Mais Camille et Franz ne l'entendaient pas de cette oreille, et chaque soir ils se rendaient à la ville pour prendre leurs lettres et leurs journaux au bureau de poste et lire le communiqué de trois heures affiché à la mairie. Avec leur auto, cette promenade leur prenait rarement plus d'un quart d'heure. Depuis que Franz était forcé de surveiller sa santé, Camille faisait seule cette course, et, conduisant à toute allure le petit monstre, elle demeurait absente moins de temps encore.

Ce soir-là, elle partit plus tôt que de coutume, ayant à faire plusieurs courses en ville, dont une chez le pharmacien, pour Franz.

Quand elle nous laissa, nous étions tous deux assis sur la terrasse.

— Ce n'est pas la peine de m'attendre dehors, dit-elle. Dès que la nuit commencera à tomber, maman, sois assez aimable pour me faire rentrer ce monsieur.

Franz fumait une cigarette. Ses yeux, par delà la balustrade, erraient sur la campagne déjà violette. Le soleil, atteignant le bord supérieur du causse, allait disparaître. On entendait dans une prairie gagnée par la brume commençante la lente sonnaille d'une vache qu'on ne voyait pas. Un troupeau de moutons, avec un bruit mou de laine froissée, passa sur la route.

Franz venait d'allumer une autre cigarette. Ni l'un ni l'autre, nous n'avions échangé un mot depuis le départ de Camille. Je compris la nécessité de rompre un silence dans lequel je sentais que je n'étais plus la maîtresse de mon cœur.

— Ce n'est pas raisonnable de fumer ainsi.

Il sourit d'un air soumis et jeta sa cigarette. Une minute s'écoula, immense. Je tendais une oreille désespérée, souhaitant, comme on souhaite le salut, entendre la sirène de l'automobile ramenant Camille.

— Vous êtes bonne pour moi, dit enfin Franz.

Je ne disais rien. Il continua :

— Si vous pouviez savoir quelle reconnaissance je vous garde pour m'avoir ainsi accueilli !

— Le fiancé de Camille n'était-il pas ici chez lui ? murmurai-je d'une voix faible, et ne me rendant compte que trop tard de l'imprudence que je venais de commettre.

— Le fiancé de Camille, répétait-il.

Quatre ou cinq mètres séparaient mon fauteuil du sien. Je plaçais mon ultime espoir dans cette distance, tandis que lui, il poursuivait :

— Vraiment, ce que vous avez fait, vous ne l'avez fait que pour le fiancé de Camille ?

— Sans elle, nous ne nous serions jamais connus, répondis-je sur un ton que je m'efforçai de rendre sec, et osant cette fois le regarder.

Il détourna les yeux avec une expression de douce amertume.

— Évidemment, murmura-t-il. Évidemment.

Au même instant, une légère quinte de toux le secoua. Dans le geste qu'il fit pour porter la main à son flanc, la couverture que Camille, en s'en allant, lui avait jetée sur les épaules, glissa à terre.

Je me précipitai pour la ramasser.

— Vous souffrez ! fis-je.

Il secoua la tête.

— Non. Très peu. Ce n'est rien. Que je m'excuse de vous alarmer de la sorte ! Laissez cette couverture, voulez-vous, je n'ai pas froid.

Je ne l'écoutais pas.

— J'exige au contraire que vous vous couvriez. Que dirait Camille ! D'ailleurs il commence à faire nuit. Rentrons, cela vaudra mieux.

— Une minute encore ! supplia-t-il. Je suis si bien ici !

— Oui, mais alors obéissez !

Je ramenai sur sa poitrine les deux pans de la couverture. Il profita de ce que j'étais penchée sur lui pour me saisir le poignet et l'embrasser.

En cet instant, je le jure, et c'est peut-être mon unique défense, le geste par lequel j'essayai de le repousser fut sincère, spontané. Mais lui, avec une tendre opiniâtreté, il gardait toujours mon bras contre ses lèvres.

— Franz !

Continuant à enserrer mon poignet, il cessa une seconde de l'embrasser.

— Que je suis heureux ! Vous en êtes-vous aperçu vous-même, vous venez de m'appeler par mon nom ? Vous ne l'aviez jamais fait avant.

— Laissez ma main.

— Votre main ? Depuis quand m'est-il donc interdit de baiser la main de la mère de Camille ? Est-ce que je ne l'embrasse pas, matin et soir, cette main, devant elle ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'avez-vous ?

Je venais de m'affaisser à genoux sur le gravier. Il avait bondi. Il essayait de me prendre dans ses bras, pour m'aider à me relever, peut-être.

— Je vous en prie. Qu'y a-t-il ? C'est à moi de...

Simultanément, le ronflement puissant de l'automobile qui doublait le tournant de la route se fit entendre. Avant trois minutes, Camille allait être là. Je le savais, j'en étais sûre,

mais j'étais incapable de faire un mouvement. Ce fut Franz qui, m'enlevant de terre, me porta jusqu'à mon fauteuil.

— Revenez à vous. Il le faut, vous le savez bien. Elle arrive.

Sa voix n'avait plus les douces inflexions de tout à l'heure. Très basse, tour à tour impérieuse et pleine d'inquiétude, elle ne cessait de répéter : « Il le faut ! Il le faut ! » Et soudain je l'entendis s'efforçant de redevenir naturelle et riieuse pour crier :

— Ah ! enfin ! Voilà Camille !

Sautant de l'automobile arrêtée comme toujours d'un brusque coup de frein juste devant le perron, Camille venait à nous. Je ne la regardais pas. J'attendais avec épouvante son premier mot pour savoir, au son de sa voix, si elle pouvait se douter de quelque chose.

— Comment, vous êtes encore là ? Il y a près d'une heure que je suis partie. Mais on gèle, sur cette terrasse.

Elle venait d'apercevoir la couverture aux pieds de Franz.

— C'était bien la peine... commença-t-elle.

— Elle a glissé seulement quand je me suis levé pour aller à ta rencontre. Voyons, Camille, ne gronde pas. Ne sois pas méchante.

— C'est bon, c'est bon. Tiens, voilà tes lettres et tes journaux, mauvais sujet ! Rien naturellement, ni des Polonais, ni du Pape. En revanche, je suis passée chez le notaire. Il t'attend après-demain, maman. Il s'engage à tout arranger de façon à ce que, dans quinze jours, dès mon retour de Paris, nous

n'ayons plus l'une et l'autre qu'à signer... Tiens, qu'est-ce que tu as donc ?

— Ce n'est rien. Je crois que je me suis laissée surprendre par la fraîcheur, Camille.

— De mieux en mieux ! Je te charge de veiller sur Franz, et c'est toi qui trouves le moyen...

Elle s'était approchée. J'avais presque contre le mien, dans l'ombre devenue à peu près totale, son visage, si net, si franc. Au prix d'un effort inouï, je parvins à sourire. Camille continuait à me regarder.

— Ma pauvre maman, dit-elle enfin, tu ne vas pas, toi aussi, tomber malade, j'espère. Allons, assez d'imprudences pour ce soir. Rentrons.

La semaine se passa sans événements notables. Le temps s'était remis au beau, et Franz allait mieux. Il avait recommencé à travailler comme de coutume avec Camille.

Celle-ci, on s'en souvient, avait fixé son départ pour Paris au 8 septembre. Le 6, pendant le dîner, elle s'entretenait avec son fiancé des progrès qu'il venait de faire réaliser encore à sa voiture.

— Je suis très content, disait Franz. Tu te rends compte des avantages de ce système de refroidissement par radiateur posé à plat sur le toit de l'auto. Pour la suralimentation, je crois que je m'arrêterai à un perfectionnement du compresseur type Roots. Ah ! une chose très importante : tu sais que nous fabriquons nos pistons et nos bielles en alliage *Electron*, à cause de la légèreté. Il s'agit de savoir, étant données les énormes commandes qu'elle a à exécuter pour le compte de

la guerre, si la société peut nous fournir les quantités dont nous serons appelés, le cas échéant, à avoir besoin. Le siège de la société est 132, rue La Fayette. Sois assez aimable pour y passer de ma part, et...

Camille jouait avec son couteau.

— Si tu n’y vois pas d’inconvénient, dit-elle, nous écrivons à la société.

— Écrire ! Je t’assure qu’il vaudrait mieux...

— Je vais t’expliquer. Quand je vous ai parlé de mon départ pour Paris, vous n’avez cessé, maman et toi, de me répéter que je pouvais fort bien me dispenser de ce voyage ; qu’on arrive, en écrivant aux gens, aux mêmes résultats qu’en allant les voir. Bref, j’ai réfléchi. Je me suis rendue à vos raisons. Je ne pars plus.

XI

Plus beaux que les derniers jours de l'été furent les premiers de l'automne. La toux de Franz s'en était allée, mais en faisant place à une sorte de langueur, de dégoût du travail. Son caractère oriental reparaissait. L'après-midi, il faisait la sieste et ne se levait que pour venir fumer d'innombrables cigarettes sur la terrasse. Il laissait Camille travailler seule à l'expédition du monceau de paperasses arrivées de Paris en même temps que la prolongation de congé qu'elle avait sollicitée « pour convenances personnelles ». Je ne sais pas ce qu'ils se disaient quand ils étaient seuls, mais, devant moi, ils n'avaient plus fait allusion à leur départ de Maguelonne, ni au retard que les lenteurs des formalités imposaient à leur mariage. « Quand nous serons mariés, nous ferons ceci, ou cela... » se bornait à dire parfois Camille, de l'air le plus détaché du monde.

De temps à autre, elle soumettait à Franz quelque affaire, principalement celles qui avaient trait à la correspondance à échanger avec les sociétés financières ou industrielles dont il cherchait à s'assurer le concours pour le lancement d'un nouveau modèle de voiture automobile. Elle paraissait ne pas s'apercevoir de l'indifférence avec laquelle il l'écoutait, tandis que, de sa voix nette et précise, elle lui présentait un exposé auquel il donnait toujours son approbation. Si elle en éprouvait une surprise, un ressentiment quelconque, avec quelle maîtrise elle le cachait ! Elle était redevenue la Camille pondérée, la Camille garçonnière que j'avais connue jusqu'à ses fiançailles. Mes appréhensions consécutives à la scène de la terrasse s'en étaient trouvées peu à peu dissipées. Il n'en subsistait plus qu'une sorte de lourdeur trouble, analogue à celle qui pèse sur les eaux des étangs au début d'une journée

orageuse. Loin de se mettre entre Franz et moi, on eût dit que Camille, inconsciemment, nous favorisait des tête-à-tête.

— Maman, me dit-elle un jour, Franz est en train de traverser une crise dont nous n'avons pas à nous inquiéter. Son activité est remarquable, mais pas à la façon de celle des Américains, qui fonctionne avec la régularité d'une machine bien montée. La sienne est sujette à des à-coups. J'ai connu des périodes pendant lesquelles il était incapable d'assembler deux idées, d'écrire une lettre. Ensuite, il regagne d'un trait le temps perdu. L'essentiel est de le distraire. Je sais qu'il adore la chasse. Ne le vois-tu pas sursauter au seul bruit d'un coup de fusil dans la campagne ? Il doit bien y avoir aux environs quelque bon vieux braconnier susceptible de lui procurer ce qu'il faut et au début de le piloter.

Je n'avais pas eu de peine à trouver le braconnier en question. Camille avait raison. En quelques jours, Franz était transformé. Le gibier abondait dans la région, la chasse ayant été interdite depuis le début de la guerre et restant ouverte pour les sangliers et autres animaux considérés comme nuisibles. Très vite, Franz n'eut plus besoin de guide. Maintenant, il passait à battre les bois la plupart de ses journées.

— C'est très joli, me dit Camille, un soir que, vers sept heures, il n'était pas encore de retour. Mais je crains maintenant l'excès contraire. Nous allons être en octobre, et il ne faut pas qu'il reste aussi tard dehors. Si je pouvais aller avec lui, je le ferais, mais, tu vois, j'ai du travail par-dessus la tête. Ne consentirais-tu pas, de temps en temps, à l'accompagner, de façon à l'obliger à rentrer à des heures convenables ?

— Moi, Camille ? tu n'y penses pas. D'abord, je le gênerais. Je ne suis pas bonne marcheuse. Je ne sais pas si je pourrais...

— Justement, il sera forcé de se ménager, pour ne pas t'imposer une fatigue trop rude. Ce ne sera peut-être pas très amusant pour toi, mais c'est un service que je te demande. Me permets-tu de lui en parler ?

— Oui, j'aime autant que ce soit toi.

Franz manifesta juste ce qu'il fallait d'étonnement à cette proposition. Le lendemain, je partais avec lui. Camille m'avait prêté une jupe courte, et lui-même avait tenu à rouler autour de mes jambes des bandes molletières.

— Je tâcherai de vous entraîner le moins possible dans des endroits fourrés, dit-il en riant, mais enfin il faut vous attendre à ne pas vous promener constamment dans un jardin. Les bois d'ici sont plus sauvages que je ne l'aurais cru, presque autant que nos vieilles forêts de Lithuanie, où j'ai abattu, quand j'avais douze ans, ma première grosse bête.

Si elles n'avaient pas dû, par la suite, être génératrices de tant d'horreur, quel souvenir je garderais de ces journées merveilleuses passées seule avec Franz dans les bois de la montagne. Je m'y sentais devenir une autre femme, en même temps que j'apprenais à connaître des sites près desquels j'avais vécu dix années entières sans en même soupçonner l'existence. Nous déjeunions de bonne heure, puis nous partions en automobile, le braque bleu qu'on avait prêté à Franz à mon côté. La route s'élevait par lacets. La vallée, la plaine, le causse disparaissaient derrière nous, et bientôt nous faisions notre entrée dans le pays noir. De tous côtés, les forêts. Un torrent grondait au fond du précipice où tout à l'heure, sautant de pierre en pierre, nous irions le traverser. L'air était pur et glacé. Franz laissait l'automobile sur le chemin, auprès d'une maisonnette de paysans qui la prenaient en garde, et alors commençaient les escalades et les descentes. Nul être

humain dans ce silencieux domaine végétal. De rares oiseaux s'envolaient. Franz me les nommait : une bécasse, un râle noir. Il ajustait en riant l'animal éperdu, me montrant ainsi que, s'il le voulait, il pouvait l'abattre. Mais il abaissait tout de suite le canon de son fusil, dont il réservait les chevrotines pour une cible plus digne de lui.

Nous arrivions enfin au fond d'une gorge ténébreuse. Là règne une saison qui n'est pas l'automne, puisque le soleil n'y pénètre pas, et qui n'est pas l'hiver, puisque les arbres y ont leurs feuilles. Celles que la bise a fait tomber forment sur le sol un humus bronzé dans lequel mon pied entraît jusqu'à la cheville. L'eau coule entre les ronciers, s'insinue sans bruit sous les mousses spongieuses, ruisselle silencieusement sur d'énormes rochers verdis pareils à des crânes gigantesques. Il faut marcher les mains en avant, pour obtenir des lianes et des fougères qu'elles vous livrent passage, et quelquefois, lorsqu'une pomme de pin, grignotée de façon bizarre, vient tomber à votre côté, on a le temps, si on lève l'œil assez vite, d'apercevoir, tout en haut de l'arbre, le panache roux du petit écureuil craintif qui vient de laisser choir son trésor.

Franz allait devant. Parvenu à un endroit où la gorge, se divisant, forme une espèce de patte d'oie, il faisait halte.

— Si nous devons les voir aujourd'hui, disait-il, ce sera d'ici.

Il m'aidait, avec quelles précautions ! à gagner un balcon rocheux surplombant le ravin de deux ou trois mètres. Il m'y faisait asseoir sur une couche de fougères jaunes. Lui-même s'installait près de moi, le fusil entre les jambes, le braque bleu blotti à ses pieds, et l'attente, une attente que je n'ai jamais trouvée assez longue, commençait.

De même que l'œil s'habitue à l'obscurité, de même nos oreilles se mettaient peu à peu à distinguer des bruits dans ce silence : un murmure léger qui était celui de l'eau ; un autre, plus léger encore, qui était celui du vent ; un son mat qui était le choc d'un gland tombant à terre.

Franz hochait la tête.

— Nous ne les verrons encore pas aujourd'hui, disait-il.

Il n'y avait aucun désappointement dans ses paroles. Comme je lui en étais reconnaissante ! Il le sentait. Il me souriait. Peu à peu, le silence de l'affût se rompait. Nous nous parlions. De quoi nous parlions-nous ? Ah ! qu'on ne s'attende pas à ce que je redise tout. Je ne suis pas assez endurcie dans le crime. Je ne peux pas oublier que, pendant ce temps, Camille était encore là-bas. Mais tout de même, parmi ces propos, il en est que je peux rapporter sans honte. C'étaient mes questions de curiosité passionnée sur sa jeunesse, son enfance. C'étaient ses réponses à lui. J'écoutais cette voix nuancée, harmonieuse, pleine de toute la nostalgie de l'exil. Elle évoquait les forêts natales, ces immenses forêts polonaises à cheval sur les frontières russe et allemande.

— D'un côté comme de l'autre, nous avons des parents. Tout petit, parcourant ces solitudes sans fin de pins et de mélèzes et m'y égarant, il m'arrivait en moins d'une heure de demander mon chemin tantôt à une patrouille de uhlans, tantôt à une sotnia de cosaques. Il y a des loups, des ours. Il y avait des aurochs, mais ces derniers ont dû disparaître depuis la guerre. Un jour, j'avais neuf ans, je me suis trouvé en face d'un de ces monstrueux taureaux sauvages. J'étais en train de pêcher l'anguille dans un petit étang, bien tranquille, installé à l'avant d'une barque amarrée à un tronc d'arbre. En me retournant pour prendre un ver dans ma boîte, j'ai vu l'auroch.

Je ne l'avais pas entendu venir. Il était là, à moins de 6 mètres. Il me regardait de ses yeux troubles, prêt à bondir. J'ai eu juste le temps de détacher l'amarre. S'il y avait eu un nœud plus compliqué, j'étais perdu. Me voilà prenant du large, enfonçant de toutes mes forces l'unique rame dans la vase, jusqu'à ce que j'aie eu gagné le milieu de l'étang. Lui, alors, soudain en furie, il s'est mis à tourner autour au galop de charge, en poussant des beuglements épouvantables. Je n'avais qu'une peur, c'était qu'il me poursuivît à la nage. Mais voilà, ce monsieur aurait voulu m'avoir sans se mouiller.

— Et alors ?... faisais-je, palpitante.

Doucement, il me caressait le front.

— Et alors ? Eh bien l'aventure ne s'est pas mal terminée, puisque je suis là. Mais cela m'avance-t-il à grand'chose ? Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que l'auroch...

Je l'interrompais précipitamment :

— N'importe ! Comme ce pays doit être beau !

— Beau, non, disait-il avec un regard sombre, il n'est pas beau. Attachant, oui, et aussi un peu lugubre. Je ne connais rien de plus poignant que les dernières lueurs du soir se reflétant, violettes et vertes, dans les grandes flaques de pluie des clairières sablonneuses. Vous verrez, un jour, vous verrez...

Je verrais, il me promettait que je verrais ! Sans doute, au lieu de le laisser ainsi me rendre insensiblement sa complice, je sais bien ce que j'aurais dû lui répondre :

— C'est cela, je vous accompagnerai là-bas tous les deux, quand la guerre sera finie.

Évidemment, j'aurais dû. J'aurais dû faire tant de choses ! C'est bien parce que je ne les ai pas faites que je suis aujourd'hui ici.

Souvent, tandis qu'il parlait ainsi, il s'exaltait, et je pouvais l'observer sans qu'il y prêtât attention. Comme il était changé depuis le jour où je l'avais vu pour la première fois ! Comme on sentait qu'il était redevenu lui-même. Il n'avait plus rien de son air d'ingénieur anglais, sec et courtois. Son teint s'était bronzé. Il avait laissé pousser sa barbe, une courte barbe brune, annelée, qui le faisait ressembler à un jeune césar tzigane. On devinait des muscles de fer sous le velours vert-bouteille de sa veste à grosses côtes et sous le cuir fauve de ses guêtres. Son regard, son regard surtout m'angoissait. Je savais que je ne le connaissais pas encore.

Sortant de son rêve, il avait le geste qu'on a pour chasser une pensée obsédante. De nouveau il me souriait.

— Je crois que nous ne les verrons pas non plus aujourd'hui ? Les verrons-nous jamais ?

Je n'oublierai pas le jour où, pour la première fois, nous les vîmes.

Ils avançaient sans se presser, au fond du ravin. Il y avait une laie et quatre marcassins. Elle poussait devant elle, en éventail, sa progéniture. Les petits s'arrêtaient, à tort et à travers, repartaient. Ils venaient vers nous. Le chien les avait d'abord sentis et avait poussé une plainte sourde. Brusquement, au milieu d'une phrase, Franz s'était tu. À mesure que les sangliers avançaient, je voyais la crosse de son fusil, peu à peu, implacablement, se rapprocher de son épaule. À

présent, je connaissais le véritable regard de Franz et j'en restais épouvantée.

La crosse demeurait stationnaire. Les animaux, encore hors de portée, venaient de s'arrêter. Les marcassins entouraient la mère. Celle-ci, de son groin puissant, fouillait le sol, en quête de la nourriture de ses enfants. Ils allaient reprendre leur marche dans notre direction.

Ce ne fut pas de la pitié qui me saisit, mais de l'angoisse. J'eus l'impression que le coup de feu destiné à ces pauvres bêtes allait m'atteindre.

— Franz ! murmurai-je. Franz !

Sans préméditation aucune, j'avais atteint mon but. Si bas que j'eusse parlé, cela avait suffi. Les sangliers, à toute allure, disparaissaient dans la gorge. Lâchant un juron, Franz avait épaulé son arme. Mais, comprenant la parfaite inutilité du geste, il l'avait aussitôt reposée à terre.

Incapable d'affronter son regard, je demeurai confuse et tremblante, jusqu'au moment où retentit un franc éclat de rire.

— Allons, allons, si nous voulons un jour chasser l'auroch, nous avons encore des progrès à faire.

Nous fûmes de retour à Maguelonne vers six heures.

— Où est Mademoiselle ? demandai-je à Maria.

— Elle vient de partir à la ville, chercher le courrier.

— À pied ? Pourquoi ne nous a-t-elle pas attendus, pour avoir l'automobile ?

— Elle a travaillé toute la journée. Elle a dit que ça lui ferait prendre l'air.

— Bien. Vous servirez le dîner dès qu'elle sera là.

À sept heures et demie, Camille rentrait. Nous l'attendions dans la salle à manger.

— Bonsoir, vous deux. Eh bien, bonne chasse ?

— Tu te feras raconter par ta mère pourquoi elle eût pu être meilleure, dit Franz. Il y a des lettres ?

— Oui, quelques-unes. Voici d'abord les journaux.

Elle ne se pressait pas de faire la distribution. Franz la regardait avec un air d'inquiétude qui ne m'échappa pas.

— Tiens, et voici encore, pour toi.

Elle venait de jeter une enveloppe sur la table. Il s'en saisit.

— Mes papiers !

— Oui, tes papiers, tes fameux papiers, enfin !

— Tu as donc écrit ?

— À la mission polonaise, parfaitement. Et ils m'ont répondu presque aussitôt. Tu n'avais pas écrit, toi ?

— Moi ? Si.

— Eh bien, ma lettre a eu plus de chance que la tienne, voilà tout ce que ça prouve. Tout est bien qui finit bien. À présent, ma petite maman, on n'attend plus que nos papiers, à nous. Espérons qu'ils ne tarderont pas trop. C'est égal, vous

aviez raison tous les deux : j'ai aussi bien fait de ne pas aller à Paris.

XII

Je ne devais jamais avoir le fin mot de cette histoire de papiers. Mais je reste persuadée que Franz les avait reçus, et que Camille, dans la lettre par laquelle on lui en expédiait les duplicata, avait eu notification de ce premier envoi. Il n'est pas dès lors difficile d'imaginer ce que dut être, à partir de ce jour, la vie à Maguelonne. Vit-on jamais une situation plus trouble, plus périlleuse ? Ai-je eu alors une idée nette de cette équivoque, de ce danger ? Plus j'essaie de m'en rendre compte, plus je m'en sens incapable. Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai pas voulu y songer. Là fut ma faute, là mon crime. Il a duré environ quinze jours, les quinze premiers jours de cet automne tragique. Un vertige m'avait saisie. Je côtoyais avec délices un précipice. Mon excuse fut de penser que je serais seule à y tomber.

Autant les premiers jours de septembre avaient été maussades et rigoureux, autant ceux d'octobre furent beaux. Les papillons, qui avaient disparu un moment, voletaient de tous côtés sur la terrasse, s'égarèrent jusque dans la salle à manger. Je les connaissais tous. J'apprenais leurs noms à Franz. Minuscules papillons bleus du causse, qu'on nomme des argus ; vanesses brunes, dont les ailes extérieures sont marbrées de petits losanges de nacre et d'argent ; machaons jaunes et bleus ; morios noirs et saphir ; vulcains noirs et rubis, et ce splendide sphinx des vignes, vert et rose, comme les grappes parmi lesquelles il sommeille. Dans ma chambre, entre vitre et rideaux, je découvrais parfois un étrange papillon de nuit. Ses ailes sont grises et pourpre. Les gens du pays l'appellent une mariée. Je lui rendais la liberté en me demandant pourquoi on donne ce nom radieux à un insecte qui semble vêtu de sang et de cendres.

D'un commun accord, sans nous être consultés, nous avons abandonné l'affût aux sangliers, comprenant qu'il était prudent de ne plus laisser Camille aussi longtemps seule. Sans qu'elle me le demandât, j'avais invoqué pour raison le danger que pouvait faire courir à la santé de Franz une station trop prolongée dans l'humidité des sous-bois. Camille avait accueilli cette explication avec un hochement de tête indifférent. « À votre guise », semblait-elle dire maintenant pour tout. Malgré cette liberté qu'elle nous laissait en apparence, pour voir peut-être jusqu'à quel point nous en abuserions, nous ne nous éloignons plus guère de la maison, de la terrasse où les oursins dorés des châtaigniers s'entr'ouvraient pour laisser pleuvoir sur la pelouse une grêle de petits hémisphères d'acajou, merveilleusement polis et lisses. Parfois, seulement, lorsque le soleil brillait de façon trop tentante, après le déjeuner, tandis que Camille remontait chez elle pour travailler, Franz mettait subrepticement en marche l'automobile, le petit monstre lie-de-vin qu'il convient de ne pas oublier. Nous nous évadions une heure vers un des châteaux qui couronnent les pics d'alentour : vers les tours de Saint-Laurent, l'une foudroyée chaque hiver par l'orage, l'autre trapue et massive, avec son faîte où l'on dansait jadis aux soirs de frairie, et sur lequel a poussé aujourd'hui une forêt vierge en miniature ; vers le morose Montal, gris et bleu parmi la verdure ; vers Revery, dont le nom unit de façon charmante la nostalgie et le retour ; vers Castelnau le rouge, dont la cour intérieure, pleine de palmiers, évoque à la fois le Höhkönigsburg et le Generalife ; vers Loubressac, enfin. Celui-là était notre préféré. De son piton boisé, nous apercevions dans son ensemble la molle plaine quercinoise bornée au nord par le cercle sombre des monts d'Auvergne. Nos cœurs traqués venaient y puiser un peu de cette paix dont ils avaient tant besoin. Nous nous donnions, dans cette silencieuse solitude, la

sensation que nous étions libres. Nos pensées jumelées s'unissaient à loisir dans le ciel sensuel et chaste. Rien n'existait que nous deux, qui n'existions plus qu'à peine, submergés, confondus au milieu de tant d'azur, et notre félicité eût été complète, si nos yeux, avec une obsession que nous essayions de nous cacher l'un à l'autre, n'avaient pas été sans cesse rappelés vers le même coin de l'horizon, vers cette demeure de Maguelonne où il nous était impossible de ne pas revenir, dans un instant, retrouver la muette Camille.

La plupart du temps, lorsque nous rentrions, elle était encore dans sa chambre. Quelquefois, elle nous attendait sur la terrasse, se balançant dans un rocking en fumant une cigarette. Elle nous accueillait par une phrase enjouée.

— Maman, il est arrivé un colis postal pour toi, pendant votre absence. J'ai payé, comme les deux autres fois. Cela doit faire un peu plus de quatre mille sept cents francs... Non, non, ce n'est pas la peine de me donner l'argent à présent. Tu régleras tout ensemble, puisque nous sommes en comptes. À propos, je pense qu'on ne va plus trop tarder maintenant à les établir ?

— Je suis passée tout à l'heure chez le notaire. Il n'était pas là. Mais j'y repasserai demain sans faute, tu peux en être sûre. Où est le paquet ?

— Dans ta chambre. Je l'y ai fait monter.

On eût dit, cette année, que l'arrière-saison, prolongeant à l'extrême ses derniers feux, redoutait l'instant de sombrer dans la nuit hivernale, ou s'efforçait tout au moins de n'y entrer que parée d'attraits susceptibles de faire regretter davantage un aussi glorieux déclin. Je semblais avoir pris à cœur de l'imiter. Les conseils de Camille n'avaient pas été perdus sous

ce rapport. Elle n'était plus en humeur de les compléter par d'autres, mais je n'en avais certes plus aucun besoin. On devine ce que contenaient les colis postaux de Paris, Ayant renoncé à son voyage, Camille avait décliné du même coup la responsabilité des divers achats dont je l'avais chargée. Je n'avais eu aucun embarras à me substituer à elle, et voilà que ce qui m'apparaissait jadis comme une corvée m'était devenu subitement le plus délicieux des soucis. Je vivais désormais dans l'intimité des catalogues et des journaux de modes. Lorsque Maria entrait le matin dans ma chambre, si je n'étais pas devant ma table de toilette, en train d'essayer une nouvelle façon de me coiffer, elle me trouvait assise auprès de mon lit, jonché de patrons de robes et d'échantillons d'étoffes de tous genres et de toutes couleurs.

J'ai dit l'étonnement joyeux avec lequel Camille avait accueilli les premières tentatives par lesquelles j'avais commencé à m'évader de ma chrysalide sombre. Maintenant, mes progrès dans cette voie suscitaient beaucoup moins d'enthousiasme, et je savais que ce n'était plus un regard d'encouragement qui m'attendait, chaque fois que je venais à paraître avec une robe nouvelle. Elles étaient pourtant encore bien simples, bien anodines ; mais il ne faut pas oublier que, trois mois plus tôt, j'en étais à affirmer l'intention de ne jamais quitter le deuil. Par une évolution opposée, à mesure que je prenais davantage souci de moi-même, Camille semblait affecter une indifférence de plus en plus marquée pour tout ce qui était luxe féminin. Et, je me souviens, la première fois que je parus sur la terrasse avec un peu de rouge et de poudre, je ne compris qu'elle s'en était aperçu que parce que, à partir de cette date, elle n'en a plus jamais mis.

Jamais, d'ailleurs, elle ne devait me faire de remarque à ce sujet. Si, pourtant, une fois, une seule. J'avais ce jour-là

une robe d'organdi bleu-nattier, aux volants d'un orange très pâle, et un de ces légers fichus qui dégagent très bas les épaules, à peu près comme dans les portraits de Winterhalter. Elle sourit et se borna à dire :

— Mais quelle élégance, maman. De nous deux, vraiment, on dirait que c'est toi qui va te marier !

Une telle réflexion ne pouvait manquer de me faire frémir. Mais ce trouble ne fut que passager. Eh ! que m'importait, après tout ! Pourquoi aurais-je redouté d'être élégante, et que Camille le remarquât ! L'essentiel n'était-il pas qu'il s'en aperçût, lui ? Désormais, je n'avais plus qu'une chose à cœur : m'ingénier à lui rendre grâce de m'avoir métamorphosée, lui faire comprendre que c'était lui, lui seul qui était l'auteur de ce miracle, et le remercier de m'avoir révélée à moi-même en m'offrant chaque fois plus belle à ses regards.

Un jour, Maria me dit timidement :

— Madame a-t-elle fait attention ?

— À quoi ?

— À la mine qu'a Mademoiselle depuis quelques jours.

— Eh bien ?

— On dirait que l'air du pays ne lui est pas bon, cette année.

Je haussai les épaules.

— Mademoiselle a beaucoup travaillé ces temps-ci, répondis-je d'un ton sec. Elle n'a qu'à prendre un peu de repos.

Ainsi, délibérément, en ces heures insensées, j'ai fui, je ne peux pas ne pas l'avouer, tout ce qui était de nature à me ramener à mon devoir. Je n'ai rien fait, quand j'en avais encore la possibilité, pour prévenir l'orage qui était en train de s'accumuler sur nos têtes. Cent fois, mille fois, je le sais bien, j'aurais dû crier à Camille : « Que restes-tu ici, imprudente petite fille ? Fuis, fuis bien loin. Ne sens-tu pas, comme dit Maria, que l'air est mauvais pour toi ? Ne demeure pas une minute dans une maison dont tu ne comprends pas la traîtrise. » Ou plutôt, non : mon devoir était autre. Ce n'était pas à Camille à s'en aller. Moi partie, Maguelonne cessait d'être une embuscade pour redevenir le vieil asile accueillant et moussu dans ce merveilleux automne jaune et rose. Oui, c'était à moi de céder la place. Les endroits de retraite ne manquaient pas. N'y avait-il pas, à une lieue de là, un couvent de Visitandines où j'avais eu souvent la pensée de solliciter mon admission comme dame pensionnaire, en ces instants où l'on ne sent plus la nécessité de s'imposer pour soi seule les tracasseries d'un train de maison ? J'en avais été dissuadée par la crainte de paraître égoïste à Camille, que je n'aurais plus pu recevoir aux périodes de vacances. Aujourd'hui, sans doute, ma fille ne me manifesterait qu'un regret poli d'une semblable décision. Là, ou plus loin encore, bien plus loin, si je craignais de défailir à sentir si près de moi mon redoutable antagoniste, à respirer le même air que lui. Beaucoup plus loin ; à l'autre bout de la terre ; n'importe où. Mais partir, partir ! Ce qui s'est passé n'aurait pas eu lieu, et mes nuits ne seraient pas devenues ce qu'elles sont, une alternance effroyable de cauchemars et de remords.

C'est ainsi que je raisonne aujourd'hui. Mais, à cette époque, pouvais-je prévoir ce qui devait se passer ? Étais-je

même encore capable de prendre un tel parti ? Misérable puissance de l'amour ! À l'examen du brevet supérieur, je me souviens d'avoir eu une bonne note en histoire. On m'avait interrogée sur le procès d'une reine infortunée, et j'avais pu citer à l'examineur l'apostrophe fameuse : « J'en appelle à toutes les mères ! » Ce cri, c'est le dernier que j'ai le droit de pousser. Mais si, étalant devant elles mon cœur et ses plaies, je criais : « J'en appelle à toutes les femmes », en est-il une seule qui aurait l'hypocrisie de me jeter la pierre ? Misérable puissance de l'amour ! Celle-là mentirait qui nierait qu'au moins une fois dans son existence elle n'a pas été son esclave, prête à tout, y compris le crime et la honte. Non, non, j'en suis sûre, je le jure, Alberte n'est pas une atroce exception. Je ne suis qu'une malheureuse que les circonstances ont mise à même d'aller jusqu'au bout de sa folie. Il s'en est fallu de bien peu que je ne termine ma vie veuve et mère sans reproche. Est-ce ma faute, s'il en a été autrement ? Sous ce rapport, je n'ai aucune crainte. S'il n'y a rien après la mort, mon âme s'évanouira comme les autres dans l'ombre commune. S'il y a quelque chose, et bien, il serait étrange qu'on m'imputât alors les embûches dont j'ai été la victime ici-bas. Est-ce moi qui ai sollicité la révélation tardive de ma beauté ? N'étais-je pas arrivée jusqu'à ma quarante-troisième année sans même soupçonner la plupart des fins charnelles de mon corps ? Je n'aurais pas demandé à pénétrer dans ce paradis que j'ignorais, si un archange insidieux ne m'avait conduite jusqu'à sa porte. Est-ce ma faute si je suis restée éblouie d'un tel spectacle ? Est-ce ma faute si les choses, à partir de cet instant, n'ont plus soudain existé pour moi que dans la mesure où elles se rattachent à la volupté et à l'amour ? Ah ! les passions des hommes les plus tourmentés ne pèsent guère à côté de celles d'une femme désespérée de sentir que bientôt le jour va finir. Celle-là avoue qu'elle sacrifiera tout, et elle ment si

elle prétend le contraire. « Tout, même Camille ? » me dit-on. J'entends bien, Camille ! Il ne faut pas croire qu'en cet exécrationnable déchaînement je n'ai pas songé à Camille. Mais quoi ! Elle avait vingt-deux ans à peine. Elle ne manquerait pas de trouver d'autres Franz. Aimait-elle même celui-là ?... Mais oui, je le savais, qu'elle l'aimait, la pauvre enfant !

Alors ?...

On était déjà au 8 octobre. Le soir de ce jour, à l'heure du dîner, Camille descendit à la salle à manger, souriante comme de coutume.

— Et ce partage, maman ? As-tu vu le notaire pour l'établissement de mon contrat ?

— Tu sais bien que j'ai été occupée toute la journée. Les métayers sont venus. Mais j'irai sans faute à la ville demain.

— Parfait, parce que j'aime autant te prévenir : mariés ou pas mariés, nous devons être de retour à Paris le 1^{er} novembre... moi tout au moins.

Quel calme dans ses paroles ! Était-il naturel ? Était-il feint ? Nous ne devions plus tarder à le savoir.

XIII

Le lendemain, dans l'après-midi, sans mettre Franz au courant de mon projet pour le cas où il aurait voulu s'y opposer, je descendis à pied à la ville. Je commençai par errer le long de la petite rivière qui la fait ressembler à une humble Venise. Dans le jardin public, sur le quai des Récollets, des gens me saluaient, m'arrêtaient pour me demander de mes nouvelles, s'enquérir de la date du mariage de Camille. Je leur répondais machinalement. À plusieurs reprises, je faillis manquer de courage et m'engager sur la route de Maguelonne.

— Allons, murmurai-je, il le faut.

Parvenue devant la demeure du notaire, je tirai, le cœur battant, le cordon de sonnette. On ne me répondait pas. Il n'y avait aucun bruit dans la maison. Une telle chance était-elle possible ! J'allais m'éloigner sans avoir insisté davantage lorsque j'entendis des pas dans le corridor. La porte s'ouvrit, entre-bâillée par une vieille domestique.

— Madame n'a pas de chance. Elle serait venue seulement hier... Mais aujourd'hui le pauvre monsieur est au coin du feu, avec une bonne grippe. Je passe mon temps à lui faire des grogs. Le médecin lui a défendu de travailler, mais je suis certaine qu'il recevra Madame, si elle le désire et si elle n'a pas peur qu'il lui passe son rhume.

— Non, non, ce n'est pas la peine. Dites-lui seulement que je suis venue, et que je reviendrai quand il sera mieux.

Je repartis d'un pied allègre. N'avais-je pas fait ce que j'avais promis ? On voit à quel degré de ruse enfantine avec ma conscience j'avais pu en arriver.

Franz m'attendait sur la terrasse, comme de coutume. Nous échangeâmes ce long regard qui nous dispensait de nous parler.

À huit heures, Camille étant encore dans sa chambre, Maria monta la prévenir que le dîner était servi. Elle arriva presque immédiatement.

— Bonsoir. Est-ce qu'il y a du courrier ?

— Trois ou quatre lettres pour toi, dit Franz, qui venait de s'absenter une demi-heure pour se rendre à la poste en automobile.

Tantôt c'était lui qui y allait, tantôt elle. Mais il y avait près d'un mois qu'ils n'avaient plus fait cette course ensemble.

— Tu permets, maman ? dit Camille.

Elle décachetait les enveloppes.

— Rien de palpitant. Si, une lettre du patron. Il me recommande de bien me reposer. « Il y aura un fameux coup de collier à donner en novembre », ajoute-t-il. Bon, bon, on le donnera. Et pour toi, il n'y avait rien ?

— Rien d'important non plus. Une réponse de la Société française de carrosserie. Nous sommes d'accord.

— D'accord sur quoi ?

— Mais sur mon projet. Tu es au courant...

— Je ne suis au courant de rien du tout. Mais ça n'a aucune importance. Dis toujours.

— Eh bien, voici, fit Franz d'une voix que je sentais un peu nerveuse. Pour mon modèle de voitures fermées, j'ai eu l'idée de supprimer les portes d'accès. Pour permettre d'entrer, le toit et une partie de la superstructure avant pivotent autour d'une charnière horizontale. Une fois les voyageurs assis, le tout se rabat au moyen d'un bouton qui actionne un servo-moteur électrique assurant la montée et la descente de l'ensemble. J'obtiens ainsi ce que je veux, c'est-à-dire une voiture exceptionnellement basse, analogue à un *bobsleigh* à toit. Qu'en dis-tu ?

— Que cela me paraît fort ingénieux.

— Oui, mais il est certain que ce n'est pas d'un travail courant. Il y a aussi, rappelle-toi, le garde-boue avant, qui doit pivoter avec les roues, pour diminuer la résistance de l'air. C'est toute une correspondance que j'ai dû échanger avec les ingénieurs de la Société française. Ils ont naturellement commencé par crier à la loufoquerie. Puis ils sont entrés dans mes vues. La lettre dont je te parle est pour me dire que nous sommes d'accord sur les devis.

— Bien. Et le communiqué de trois heures, as-tu pensé à aller le lire à la mairie ? Est-ce qu'il est bon ?

— Quelconque. Les troupes françaises, en liaison avec les britanniques, ont attaqué en Belgique, région de la forêt d'Houthulst. Il y aura des détails dans le communiqué de demain matin. Activité d'artillerie dans l'Aisne, région du Panthéon. Ce doit être entre Craonne et le poteau d'Ailles. Je connais l'endroit. Activité d'artillerie également sur la rive droite de la Meuse.

— Et c'est tout ?

— Rien à signaler sur le reste du front.

— Naturellement. Je n'aime pas beaucoup, pour ma part, ces périodes de calme apparent.

Camille s'était tue. Ni Franz ni moi n'osions rompre le silence. Ces repas où il s'était dépensé au début tant de gaîté étaient devenus pour nous de véritables supplices. Le son de ma voix avait quelque chose qui me faisait peur, qui ressemblait à un aveu, et Franz devait avoir la même impression en ce qui le concernait. Nous en étions arrivés à ne plus guère ouvrir la bouche que pour répondre aux questions, de plus en plus rares et brèves, de Camille. Heureusement, il y avait Maria. Elle n'était pas très bien stylée. Elle aimait à faire la chronique de la journée. Loin de lui enjoindre de se taire, j'attendais, pleine d'anxiété, l'instant où elle se mettait à dissiper par ses remarques et ses histoires un peu de ce pesant malaise.

Ce soir, justement, il était visible qu'elle avait quelque chose à dire. Mais elle n'osait pas commencer.

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons, Maria ? dit Camille qui s'amusait depuis un moment de son manège. Tu as sûrement une histoire à raconter.

— Comment Mademoiselle peut-elle le savoir ?...

— Ce n'est pas très difficile. Tes lèvres s'agitent. Tu te répètes à toi-même ce que tu veux que nous te supplions de nous dire.

— Ah ! Mademoiselle ! Je prie Mademoiselle de croire qu'il n'y a pas de quoi rire. Quand il arrive quelque chose de pas bien à un brave homme, estimé dans tout le pays...

— À qui est-il arrivé quelque chose de pas bien ?

— Madame connaît Clément ? demanda la petite bonne, qui désirait de façon certaine me faire entrer dans la conversation.

— Quel Clément ? Le métayer de la Meynardie ?

— Celui-là même.

— Je le connais un peu. Je sais que c'est, comme tu dis, un très brave homme. Et sa femme aussi est gentille. Elle s'appelle Alphonsine, je crois. Elle est même jolie.

— Ah ! sa femme !

Maria leva les yeux au ciel.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Camille.

— Tout le pays disait comme Madame. Mais maintenant... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a bien caché son jeu.

— Qu'y a-t-il donc eu ?

— Elle vient de le quitter, Mademoiselle, de le quitter pour aller retrouver à Toulouse un cousin qui tient un commerce de bicyclettes. Il a été libéré ces jours-ci du service. Il paraît qu'ils ont arrangé ça tous les deux, lorsqu'il venait en permission ici, tandis qu'il était au régiment. Elle a laissé une lettre à Clément pour lui dire qu'il pourrait bien faire tout ce qu'il voudrait, qu'elle aimait l'autre et qu'elle ne reviendrait jamais. Une femme qui a deux petits enfants ! Si ce n'est pas malheureux ! N'est-ce pas, Madame, que Clément aurait le droit de la faire ramener par les gendarmes ?

Surprise du silence qui accueillait son histoire, Maria répéta :

— N'est-ce pas, Madame ?

— Je ne sais pas, murmurai-je.

Camille éclata de rire. Maria la regarda avec stupeur.

— Alors, ce pauvre Clément a été indignement trompé ! Il ne se doutait donc de rien ?

— Comment Mademoiselle veut-elle ?...

— Et dis-moi, que fait-il, maintenant, toute la journée ?

— Il pleure, Mademoiselle, il pleure en s'occupant des enfants. C'est une pitié. Irma, la couturière, y est allée cette après-midi. Il avait sur les genoux le petit dernier, qui n'a pas deux ans. Il lui faisait manger sa bouillie, et par moments il était obligé de le remettre dans son berceau, pour essuyer de grosses larmes.

— Médée avait tout de même plus d'allure, dit Camille. N'est-ce pas, maman ? n'est-ce pas Franz ? Et dis-moi, Maria, qu'est-ce qu'il va faire, maintenant, ce pauvre diable ?

— Ce qu'il va faire, mais rien. Qu'est-ce que Mademoiselle veut qu'il fasse ?

Camille haussa les épaules avec dédain.

— Tiens, ton Clément est décidément un imbécile. Il ne vaut pas la peine que nous nous occupions de lui.

— Qu'est-ce que Mademoiselle ferait, à sa place ?

Ni Franz, ni moi, n'avions bougé. Maria n'en eut pas moins l'intuition qu'il eût mieux valu ne pas adresser cette question à Camille, ni même raconter l'histoire de Clément.

Mais Camille riait franchement.

— Ce que je ferais ? Tu l'entends, maman, elle est drôle. Ce que je ferais, moi ? Ah ! voilà !

Elle marqua une pause.

— Je le sais bien, ce que je ferais.

Elle nous regardait l'un après l'autre.

— Comment, ni toi, Maria, ni toi, maman, ni toi, Franz, vous n'avez la curiosité de me demander ce que je ferais ? Personne n'ouvre la bouche.

J'entendis la voix sèche de Franz murmurer :

— Quelle drôle de conversation.

Camille ne parut pas remarquer cette réflexion. Elle avait l'air de s'amuser énormément.

— Eh bien, maman ?

— Que ferais-tu ? pus-je enfin arriver à dire.

— Ah ! enfin. Eh bien, je me suis peut-être un peu trop avancée tout à l'heure en disant que je le savais. Je ne sais pas, vraiment. Cela dépendrait. En tout cas, il y a une chose dont je suis certaine, c'est que les journaux du lendemain en parleraient, je vous le jure, et en bonne place, une place au moins aussi bonne que celle du communiqué.

À voix basse et sourde, elle ajouta, s'adressant cette fois à elle-même :

— Je n'aurais d'égards pour rien ! Pour rien !

Il y eut une minute pendant laquelle on n'entendit plus que le bruit de l'horloge.

— Franz avait raison, dit Camille avec la plus parfaite désinvolture. Cette conversation n'a ni queue ni tête. Parlons d'autre chose. À propos, maman, tu avais manifesté l'intention d'aller aujourd'hui voir le notaire ?

— J'y suis allée, fis-je faiblement.

— Je parie qu'il n'y était pas.

— Si, il y était.

— Alors, tu l'as vu.

— Je n'ai pas pu. Il était malade. Une forte grippe.

Les lèvres de Camille se pincèrent.

— J'en étais sûre.

— Comment, tu en étais sûre ? Ce n'est pas moi qui lui ai envoyé sa grippe, je suppose.

— Là, ne te fâche pas, maman. Comme ton caractère a changé ! Comme tu changes ! Ce n'est pas toi que j'accuse, voyons, c'est le hasard, le hasard qui accomplit vraiment ces temps-ci de drôles de choses.

Elle réfléchissait.

— Sais-tu à peu près combien de temps il doit rester malade, ce notaire ?

J'esquissai un geste d'ignorance.

— Nous n'avons qu'à en changer.

— Il est mon notaire depuis dix ans. Ce serait mal vu dans le pays.

— Dans le pays, il est des choses plus mal vues encore. Crois-tu qu'on ne chuchote pas à notre sujet ?

Je devins livide.

— Oui, à mon sujet et au sujet de Franz, bien entendu. L'autre jour, en ville, une bonne femme a murmuré sur mon passage : « *Ces gens-là ont tort de tellement retarder leur mariage. Mariage retardé, mariage manqué.* » Tout cela n'a d'autre but que de te rappeler une chose : nous devons avoir quitté Maguelonne le 1^{er} novembre. Il serait assez désobligeant, ayant annoncé, toi la première, que nous y venions pour nous marier, d'en repartir sans avoir accompli une formalité que, dans ma candeur, je croyais beaucoup moins compliquée. Voyons, veux-tu que je me charge de cette question du notaire ? Pour les papiers de Franz, ça ne m'a pas trop mal réussi. D'ailleurs, encore une fois, je suis disposée à passer outre et à me marier sans contrat. Nous avons confiance les uns dans les autres, n'est-ce pas ? Je suis, maman, ton héritière naturelle. Dans ces conditions, pourquoi toutes ces formalités ! Évidemment, dans le cas où tu aurais l'intention de te remarier...

— Veux-tu encore me donner la journée de demain, Camille ?

Elle me regarda, interdite, inclinant la tête en signe d'acquiescement.

« Allons, pensai-je, cette fois, c'est fini. Tout est bien fini. »

XIV

Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Je pus à loisir régler l'emploi du temps de la journée du lendemain.

L'attitude de Camille, ses allusions à peine voilées, venaient de me confirmer, clair comme jour, ce dont j'essayais de douter encore la veille : nous nous acheminions vers une catastrophe, vers un scandale tout au moins. Il était temps de sortir du rêve auquel je m'étais peu à peu abandonnée.

Je me levai de très bon matin. Ni Franz, ni Camille n'étaient encore sortis de leur chambre quand je partis à pied pour la ville. J'y arrivai vers neuf heures. Je commençai par me rendre à la mairie. Il y avait longtemps que le secrétaire s'attendait à ma visite. Je connaissais les formalités requises : un affichage sous les arcades de la maison municipale, pendant un laps de temps qui devait comprendre au minimum deux dimanches francs.

— Nous sommes aujourd'hui le mercredi 10 octobre. Voulez-vous, madame, que le mariage ait lieu le 25, de jeudi en quinze ?

— J'aimerais autant de samedi en quinze, murmurai-je faiblement, heureuse, malgré ma résolution, de gagner ainsi deux jours.

— Soit. Je prends date. Vous êtes d'accord avec M. le curé ?

— Je vais le voir en sortant d'ici.

— C'est entendu, madame. Alors, j'attends les actes de naissance pour procéder aux publications.

— Je vous les apporterai moi-même demain. L'essentiel, c'est que la date nous soit réservée.

— Vous pouvez y compter.

Régulièrement, l'autorité ecclésiastique requiert trois annonces de promesse de mariage, à raison d'une par dimanche. Mais on peut être dispensé de deux annonces. Le curé ne fit aucune difficulté pour m'accorder la solution la plus prompte.

— Le fiancé de M^{lle} Camille est catholique, n'est-ce pas, Madame ?

— Oui, monsieur le curé.

— J'oubliais que je l'ai aperçu, une ou deux fois, à la messe avec elle. Est-ce qu'ils se confesseront ?

— Je l'espère.

— Alors, tâchez de me les envoyer la veille. Leur jour sera le mien, mais il vaut mieux que le sacrement de la pénitence précède celui du mariage d'aussi peu de temps que possible.

Le notaire me reçut au coin de sa cheminée. Si j'avais espéré un retard de son fait, j'aurais été vite détrompée. Tous, ils semblaient rivaliser de zèle.

— Quelles difficultés voulez-vous qu'il y ait, chère madame, quand tout le monde est d'accord ? La reddition des comptes de tutelle, l'inventaire, simples formalités. Vous me dites que c'est sous le régime de la communauté légale que vos enfants désirent être mariés ?

— Oui.

— Eh bien, dès lundi, vous recevrez le projet de contrat. Je suis à votre entière disposition pour la signature, soit ici, soit à Maguelonne.

J'avais la gorge serrée pour remercier. Je pensais aux gens qui prétendent que les hommes d'affaires ne vont pas vite en besogne.

Il était à peine onze heures et demie. Elles étaient déjà terminées, ces démarches que je n'avais pas accomplies en deux mois.

Et maintenant, il me fallait remonter là-haut, affronter Camille, affronter Franz. Je ne le pouvais pas, j'avais besoin d'être seule encore. Camille, c'était bien ; elle ne pouvait plus se plaindre. Mais lui ! Il fallait lui parler d'abord, lui expliquer... Et devant ce tête-à-tête, je me sentais sans courage. Celui que je venais d'avoir me semblait une monstruosité.

Un paysan dont la métairie était voisine de Maguelonne passait dans sa carriole. Je le priai de prévenir que, retenue à la ville, j'y déjeunerais et ne rentrerais que tard dans l'après-midi.

Je rencontrai plusieurs personnes qui m'arrêtèrent. Je trouvai une joie amère à consommer l'irréparable en leur apprenant le mariage de Camille. On me félicitait. Je répondais en souriant. Puis les forces me manquèrent.

La ville où se sont déroulés ces événements est dominée, je l'ai déjà dit, par une colline conique d'environ deux cents mètres. Du château qui couronnait cette colline, il ne reste plus que deux tours, les tours de Saint-Laurent. Les pentes, les sentiers qui y conduisent ne sont guère fréquentés que par les chèvres. Je me mis en devoir de les gravir.

Mes pieds glissaient sur les pierres roulantes. Mes tempes se baignaient de sueur. Pourquoi imposais-je à mon corps une épreuve qui ne pouvait que le diminuer, alors que j'allais avoir besoin de toutes mes forces ? J'aurais été bien incapable de le dire. Comme une somnambule, j'avançais. Quand je fus parvenue au bas de la muraille en ruine, je m'assis sur une grosse pierre, et, les mains croisées sur les genoux, je regardai devant moi, avec une sorte d'hébétement.

La ville s'étendait à mes pieds, pareille à un jouet d'enfant. Une rivière barrée de minces ponts ; une place minuscule, avec, au centre, la statue d'un maréchal grand comme un soldat de plomb ; des hannetons lents et maladroits qui étaient des automobiles ; d'infimes bonshommes noirs se quittant, se rejoignant avec des airs de fourmis ridiculement affairées. Je me demandais même pourquoi ils se donnaient tant d'agitation, moi qui, du même coup d'œil, apercevais au fond, à droite, à la lisière de la campagne et des dernières maisons, le cimetière.

Il y avait de petits cyprès, de petits murs, de petites allées correctes, de petites tombes blanches et noires. On aurait dit un jeu de dominos. L'avant-dernière dalle, dans le coin de droite, était celle du caveau de ma famille. Là, la grand'mère créole ; là, ma mère ; là, mon père et mon mari, pauvres joueurs de jacquet ; là, dans un an, dans dix, qu'importait, moi. Et pourquoi pas tout de suite ? Tout serait réglé, au moins... Détournant la tête, je me mis à regarder, à quelques mètres à peine, la gigantesque masse trapue d'une des deux tours. J'en avais fait une fois l'ascension, il y avait longtemps, bien longtemps, avant la naissance de Camille. Une porte basse, un interminable escalier qui monte en tournevis dans l'énorme muraille ténébreuse, et soudain, à deux cents pieds du sol, l'éblouissement du jour, du vent frais, des nuages

bleuâtres... Il n'y aurait plus alors qu'à fermer les yeux, qu'à faire quatre ou cinq pas, six peut-être, et tout serait fini pour ce corps misérable, et sans doute aussi pour cette âme plus misérable encore... Fini ! Je frissonnai longuement. Dans les livres, dans la vie, des gens racontent avec dignité comment ils furent détournés du suicide par le souvenir de leur famille, le respect d'eux-mêmes, que sais-je encore ? Hélas ! je l'avoue humblement, quant à moi, c'est la peur, l'atroce peur physique qui seule, en cette minute, m'a retenue.

À intervalles irréguliers, le son grêle d'une horloge s'élevait, m'apportant les heures. Tantôt elles me semblaient passer très vite. Tantôt le tintement se faisait attendre indéfiniment, me donnant l'impression qu'une saute de vent avait dû m'empêcher de l'entendre...

Trois heures ! Quatre heures ! Cinq heures !... Allons, il faut rentrer.

Il était près de six heures et demie quand je regagnai la villa, l'heure à laquelle Franz ou Camille allaient descendre chercher le courrier. De loin, sur la terrasse, j'aperçus Franz. Il était accoudé à la balustrade. Je compris qu'il guettait mon retour. Au même instant, j'entendis le ronflement de l'automobile. Camille était en train de la faire sortir de la remise pour se rendre à la poste.

— Bonjour, maman.

— Bonjour.

Je gagnai précipitamment ma chambre. La nuit y tombait déjà. Le bruit de tempête de l'automobile venait de s'éteindre sur la route.

Je me raidis. Le moment capital de ma vie était arrivé. Du moins, cette scène ne durerait qu'un quart d'heure, le temps pour Camille d'aller et de revenir...

La porte de la chambre s'ouvrit. La haute silhouette de Franz se détacha dans l'obscurité.

— Qu'y a-t-il ?

Sa voix était changée, rauque et basse. Je ne répondis pas.

— Qu'y a-t-il ?

Il m'avait saisie dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ? Je ne comprends pas. C'est de la folie. M'avoir laissé seul avec elle, toute la journée, après ce qui s'est passé hier au soir, au risque de... C'est de la folie. Mais qu'y a-t-il ? Il faut répondre. Il faut...

Je poussai un cri.

— Franz, tout est fini.

Il avait reculé. Je retombai dans le fauteuil et, cachant ma tête contre le dossier, je me mis à sangloter.

— Fini ! Comment ? Je ne comprends pas.

— J'arrive de la ville. J'ai fait tout ce qu'il y avait à faire. La date est retenue. Demain les bans seront publiés, le mariage a lieu le 27 octobre, Franz, dans quinze jours.

— Le mariage, mon mariage, avec Camille ?

— Oui.

Le cri qu'il eut alors ne sortira pas de sitôt de mes oreilles. C'était une plainte aussi bien qu'un rugissement. Saisie, soulevée à mon tour par un sentiment d'une violence surhumaine, je me redressai. Jusqu'à cet instant, j'avais cru que j'étais seule à tout donner. Maintenant, je venais, ivre à la fois d'épouvante et d'allégresse, de me rendre compte que Franz m'aimait.

Lui, il allait et il venait dans la chambre, y tournant comme dans une cage, sans s'inquiéter de savoir si les exclamations qu'il ne cessait de pousser pouvaient être entendues au dehors. Puis, finalement, il s'abattit à mes genoux. Il m'étreignit. Je sentais, comme jamais encore je ne l'avais éprouvée, sa force, et aussi sa faiblesse.

— Non, non, c'est impossible. Jamais ! Jamais !

Je ne me dérobaï pas, loin de là, à cette étreinte, la dernière. Je venais de verser au cours de la journée assez de larmes de sang, j'avais assez la certitude d'être allée jusqu'au bout de mon devoir, pour qu'il me fût permis maintenant de goûter, sans l'ombre d'un remords, une douceur, une brûlure aussi vertigineuse.

— Jamais.

Ma tête s'était renversée. Je sentais ses mains sur ma chair de façon aussi directe que si elle avait été nue. Nous nous parlions, bouche contre bouche, échangeant autant de baisers que de paroles. Le temps des fausses pudeurs est passé. L'instant est venu de tout dire. Je dis tout. Je ne diminue, je ne dissimule rien.

— Impossible ! C'est impossible !

— Ce n'est pas impossible, c'est certain. Le 27 octobre, Franz, ce sera le 27 octobre. Ce jour-là, tout sera fini.

— Mais c'est monstrueux, mais c'est criminel ! Oui, criminel ! Il faut bien me comprendre, comprendre que je ne peux plus l'aimer, jamais ; que je ne l'ai plus aimée du jour...

— Chut, Franz, chut.

Et je caressais et baisais éperdument ce front adoré. C'était lui à présent qui se dégageait pour crier encore.

— Non, encore une fois, ce serait trop horrible ! Il doit bien y avoir quelque chose, un moyen...

— Il n'y en a pas, Franz.

Et je collais mes lèvres aux siennes en lui répétant :

— Il n'y en a pas, il n'y en a pas ! Même si Camille nous rendait notre liberté !... Et d'ailleurs, je la connais, nous la connaissons. Elle ne le fera pas.

— Alors, alors, que faudra-t-il ?

Sa voix était encore plus basse, basse et égarée.

— Ce qu'il faudrait, Franz ? Eh ! le sais-je ? Il faudrait... Non, non, il ne faudrait rien.

Juste à ce moment, il y eut un appel de sirène, puis le ronflement grandissant de l'automobile. Camille revenait.

— Il ne faut rien, Franz, c'est fini. Adieu.

Maintenant, nous entendions Camille qui parlait avec Maria sur la terrasse. Dans quel état allait-elle nous retrouver ! La lampe n'était même pas allumée dans ma chambre. Eh ! que pouvaient me faire maintenant soupçons, allusions,

menaces ! Qu'étais-on en droit d'exiger de plus de moi ? Ah ! que je les baise une dernière fois, ces yeux où bientôt mon image ne sera plus.

Pendant le repas, il n'y eut point une seule parole d'échangée. Je devinai plus que de l'inquiétude dans la froideur ironique de Camille. J'étais incapable de regarder Franz. La petite Maria, consternée et muette, nous servait sur la pointe des pieds.

Elle venait à peine de déposer le dessert sur la table que Camille se leva et sortit. Je l'imitai.

Je restai environ une demi-heure dans ma chambre. Puis je me rendis dans celle de Camille. J'y pénétrais sans frapper.

Elle était en train de travailler. Ses cheveux blonds dénoués inondaient ses épaules. Quand j'entrai, elle tressaillit. Ah ! ma pauvre petite fille, ma petite fille bien-aimée, elle n'eut pas le temps de se faire une contenance. Il y avait sur la table, parmi les papiers, un mouchoir humide de pleurs. Depuis, je n'ai plus cessé de songer à ce spectacle. Mais, en cet instant, j'ai l'inexpiable honte d'avouer que je n'en éprouvai pas la moindre commisération.

— Tu devines, j'espère, ce que j'ai pu faire aujourd'hui à la ville, dis-je. Tout est prêt. Vous vous marierez le 27.

Elle me regarda. Je vis ses lèvres trembler. Des larmes parurent à ses paupières.

— Pardon ! dit-elle tout bas.

En même temps, elle eut un geste pour me prendre la main. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir. Quand je

pense que j'eusse pu tomber dans ses bras, et que cette seconde d'attendrissement aurait peut-être tout sauvé.

— Bonsoir, dis-je.

Elle était debout, au milieu de la chambre, les mains tendues vers moi, comme pour implorer. Je la vis, si petite, si menue, si pitoyable, une enfant, oui, une enfant ! et je l'entendis qui murmurait :

— Maman, maman, pourquoi sommes-nous si malheureuses !

XV

Comment ai-je eu, au cours des derniers jours, la cruauté de ne répondre à aucune des humbles avances de Camille ? C'est ce que je pourrais me demander, si je ne conservais par ailleurs, avec une affreuse fidélité, le souvenir de ce que furent mes affres pendant cette semaine. J'étais vaincue, mais non encore résignée. Ma chair et mon sang se révoltaient contre tant d'injustice. Je n'allais pas jusqu'à haïr ma fille, mais je ne pouvais m'empêcher de la considérer comme l'instrument d'un destin inique. J'avais tout donné. Devais-je, par surcroît, accepter ma ruine avec une face souriante, pour qu'elle n'en eût même pas le remords ? Sans doute, je l'aurais dû. Je n'ai pu m'y plier. Mon châtement aura consisté à ne plus jamais pouvoir me débarrasser du fantôme d'une Camille dont je me suis refusé à entendre les muettes supplications, à essuyer les ultimes larmes. Lorsqu'on a décidé de se sacrifier, il ne faut pas faire les choses à moitié.

Quant à Franz, son attitude était devenue pour moi une énigme. Après une scène de la violence de celle que je viens de décrire, après des protestations de fidélité et d'amour aussi forcenées, il était retombé dans une apathie, une indifférence qui n'était même pas morne. Pas plus qu'il ne cherchait à être seul avec moi, il ne fuyait les occasions de demeurer avec Camille. Il ne les provoquait pas. Mais, lorsqu'elles venaient à se présenter, il retrouvait, semblait-il, pour lui parler, la même aisance qu'autrefois. À maintes reprises, devant moi, devant Maria, il s'entretint avec elle de la façon dont il entendait organiser à Paris certains détails de leur existence. Ce fut Camille, m'observant avec des yeux remplis d'angoisse, qui

détourna la conversation. Pauvre petite, comme il devait lui tarder d'être partie !

À quels moyens n'eut-elle pas recours pour tâcher de se faire pardonner son misérable bonheur ! Ce fut elle qui, plusieurs fois, essayant de s'éclipser, chercha visiblement à nous ménager un tête-à-tête. Mais lui, toujours, la prévenait, trouvait un prétexte pour se retirer le premier. L'oubli, déjà ! Était-ce possible ?

Il ne fit aucune difficulté pour accomplir, dès le lendemain, les dernières démarches. Camille et lui se rendirent à la mairie, et je reçus le jour même, de la part de gens qui les avaient rencontrés en ville, des compliments sur leur air de parfaite félicité. « C'eût été vraiment dommage, chère madame, de différer plus longtemps l'union de deux jeunes gens si bien assortis. Et vous aussi, comme vous devez être heureuse ! »

Franz trouva toute naturelle l'idée de se confesser. Le lundi suivant, comme il avait été convenu, je les accompagnai chez le notaire, pour la signature du contrat, cérémonie baroque et sinistre, où deux êtres qui vont vivre se réunissent pour ne s'entendre parler que du décès de l'un d'entre eux. Ignorant des différences qui existent entre le régime de la communauté légale, sous lequel ils se mariaient, et celui de la communauté réduite aux acquêts, il tint à bien faire spécifier que les bénéfices résultant de l'invention de sa voiture automobile devraient, en cas de mort, et bien que le brevet fût antérieur à la signature du contrat, revenir sans contestation possible à Camille.

J'avais prié le plus ancien de nos métayers d'être avec moi témoin de ma fille. Le notaire et son clerc acceptèrent d'être ceux de Franz.

Le mariage restant fixé au 27 octobre, tout se trouvait donc réglé une dizaine de jours à l'avance, lorsque, le lundi 22, comme nous achevions de déjeuner, Maria vint m'annoncer que le secrétaire de la mairie était là, et qu'il désirait me parler.

— Fais-le entrer.

Le brave homme s'excusait. Il venait de parcourir sous une pluie battante la lieue qui sépare Maguelonne de la ville.

Camille avait pâli en le voyant entrer. Franz, impassible, était en train de fendre une noix avec son couteau.

J'assurai ma voix de mon mieux.

— Qu'y a-t-il, cher monsieur ?

— Un petit contre-temps, madame. M. le maire m'a envoyé bien vite vous prévenir. Il est tout à fait navré. Le mariage de Monsieur et de Mademoiselle ne pourra pas avoir lieu samedi prochain.

— Ah ! Et pourquoi donc ?

— Parce que nous venons d'être avisés, ce matin même, par la Préfecture, que les opérations du Conseil de révision de la classe 1919 doivent avoir lieu précisément ce jour-là pour notre commune. Le maire est obligé d'y assister. Il y a bien les adjoints, mais la salle ne sera pas libre. M. le maire me charge, dans ces conditions, de vous demander...

— De remettre la date ?

— Ou de l'avancer, madame, à votre choix. Tous les jours de cette semaine, sauf samedi, sont disponibles. Nous sommes en règle pour les publications. On pourrait prendre mercredi, par exemple.

— Mercredi prochain ? Mais c'est après-demain !...

— Ou un autre jour, madame.

— Moi, n'est-ce pas, je ne demande pas mieux. Mais vous comprenez, je ne suis pas seule à décider, et alors...

Mes yeux éperdus allaient de Franz à Camille. Celle-ci avait baissé la tête. Quant à lui, imperturbable, il venait d'avoir raison de sa noix.

— Pour ma part, dit-il délibérément, la date d'après-demain me convient à merveille. Tout est prêt. N'est-ce pas, Camille ? Réponds donc.

— Je veux bien, murmura-t-elle, inclinant la tête encore plus bas.

— M. le curé n'est peut-être pas libre...

— Si, madame. Je l'ai justement rencontré en venant. Il est à votre entière disposition pour ce jour-là.

— Nous avons invité les témoins à déjeuner et il faut bien que je...

— Oh ! fit Franz, vous les avez prévenus :

« Un petit déjeuner très simple. »

Il m'était impossible de m'obstiner davantage.

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, à après-demain, dis-je faiblement.

Qu'on ne s'attende pas à une analyse lucide des heures qui suivirent. Elles sont encore, quand je m'efforce d'y repenser, les plus confuses de ma vie. J'employai le reste de la journée, et toute celle du lendemain, aux besognes les plus rudes, voire les plus rebutantes. Maria, bousculée comme elle ne l'avait jamais été et passant d'ailleurs son temps à courir à la ville et à en revenir, ne me fut que d'une maigre assistance. Camille m'aurait bien aidée, mais elle n'osa même pas, la pauvre enfant, me proposer son concours. Je ne parle pas de Franz, qu'on ne vit qu'à peine, et seulement aux heures des repas. Il ne quitta pas sa chambre. Le lendemain du second jour, Maria me montra avec effroi le vase de cuivre qui lui servait de cendrier aux trois quart plein. Il avait dû ne pas cesser de fumer.

Ils devaient se marier lui en jaquette, et Camille en costume tailleur. La guerre autorisait cette dérogation à la coutume d'un pays où habit et parure d'oranger sont de rigueur. Je n'avais pas de ce chef à m'inquiéter de ces détails de toilette nuptiale, dont une mère consent difficilement d'habitude à ne pas s'occuper en personne. Le déjeuner du lendemain, auquel se trouvaient seulement conviés le curé et les témoins, ne me donnait guère non plus de prétexte à dépenser mon activité. Il me fallut donc recourir à un bouleversement général de la maison, qui avait d'ailleurs un réel besoin qu'on la passât un peu en revue. Depuis deux mois, je l'avais délaissée, à mesure que je m'étais mise à songer surtout à moi-même. Si dévouée que fût la petite Maria, elle ne pouvait suffire à tout. Au cours de ces deux journées, luttant contre la fatigue, contre la fièvre, j'eus toutes les occasions désirables de couvrir de poussière mes mains et mes vêtements.

Vers la fin de l'après-midi du second jour, je me trouvais avoir à peu près terminé ma tâche. La lumière commençait à baisser. La pluie, qui était tombée sans arrêt depuis le matin, ajoutait sa plainte larmoyante à la détresse de l'ombre et du silence. Qui eût pu reconnaître cette demeure de Maguelonne rayonnant, un mois plus tôt, dans un automne de miel et d'or ! Si je ne voulais pas perdre en une seconde le bénéfice de vingt-quatre heures de mouvement et de lutte, il me fallait trouver sur-le-champ une occupation, secouer les cendres de ce crépuscule... J'avisai donc les grands rideaux de reps de la salle à manger. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient dû être battus...

Aussitôt, je me mis en devoir de démonter ceux de la première fenêtre. Mais, pour atteindre la tringle sur laquelle ils étaient montés, même en grimpant sur une chaise posée sur la table, je n'étais pas assez haute. Il me fallait avoir recours à une échelle. La seule qu'il y eût à Maguelonne se trouvait dans la remise, avec les outils de jardinage.

On se souvient que, depuis l'arrivée de Camille et de Franz, cette remise était utilisée comme garage pour leur automobile. Construite en bois, elle ne faisait pas, à proprement parler, corps avec le reste des bâtiments de la maison, dont elle était pourtant dépendante, parce qu'elle s'adossait à la muraille de droite. Une de ses quatre cloisons se trouvait donc ainsi être en pierres. On accédait à cette remise par deux portes : l'une, à deux battants, s'ouvrait sur le parc. C'était la porte normale, celle par laquelle l'automobile entrait et sortait. L'autre, vitrée et à un battant, était pratiquée dans le mur de la maison. Elle fermait un corridor d'environ cinq mètres, qui se terminait, à son autre extrémité, dans la buanderie attenante à la cuisine.

Étant donnée la pluie qui tombait à torrent, ce fut naturellement ce couloir que je pris pour aller chercher mon échelle. Comme j'étais sur le point de mettre la main sur la poignée de la porte, j'eus tout juste le temps de m'arrêter. Je venais, à travers le carreau, d'apercevoir Franz dans la remise.

Agenouillé devant le capot de sa voiture, à la lueur tremblante d'une lampe à essence, il travaillait à un réglage quelconque d'une des pièces du mécanisme. Il me tournait le dos. Il se trouvait dans l'impossibilité de me voir. Remettant à plus tard l'instant de me procurer l'échelle, je fis demi-tour et revins sur la pointe des pieds dans la buanderie. Je ne tenais en effet ni à le déranger dans son occupation, ni surtout à avoir l'air de provoquer en un tel endroit un entretien qu'il fuyait visiblement depuis plusieurs jours.

Vers six heures, comme j'étais en train de retirer du buffet les longues boîtes contenant l'argenterie, j'entendis les pas de Franz dans l'escalier. Il descendait de sa chambre. J'eus la surprise de le voir entrer dans la salle à manger.

Depuis que le mauvais temps interdisait la terrasse, c'était là que nous prenions le thé. Mais il y avait plus de quinze jours, en raison d'incidents qu'on connaît, que nous n'avions profité de cette occasion de nous réunir.

— Brr, fit Franz, se frottant les mains, je me suis laissé gagner par le froid, là-haut. Je prendrais bien une tasse de thé. Quel temps !

L'averse fouettait les vitres noires. Les gouttières nous entouraient d'un obscur réseau de lamentations.

Je fis signe à Maria. Bientôt tasses et bouilloires furent sur la table.

— Et Camille ? dit Franz. Est-ce qu'on ne la prévient pas ?

Tandis que je disposais sur le buffet les couverts destinés au déjeuner du lendemain, Camille, qu'il était allé chercher, fit son entrée. Elle avait un sourire craintif, comme pour mendier un regard, une parole. J'eus l'air de ne pas m'en apercevoir.

Ils causèrent entre eux, tout en buvant leur thé. Je ne me souviens plus de quoi. De choses sans importance.

Six heures et demie venaient de sonner lorsqu'elle se leva.

— Où vas-tu ? demanda Franz.

— Mettre mon imperméable.

— Comment, tu comptes aller à la poste, par ce temps-là ?

— J'y tiens d'autant plus que demain soir je n'irai peut-être pas, et je veux prier le receveur de m'envoyer le courrier par son petit-neveu, qui a une bicyclette.

— Veux-tu que j'y aille à ta place ?

Il y avait longtemps qu'il ne lui avait fait cette offre. Je sentis combien son attention rendait heureuse la pauvre enfant. Elle répondit avec gaîté :

— Pas du tout. Je t'interdis même de m'accompagner. On verra, quand tu seras complètement remis, et que vous fumerez moins, monsieur. À tout à l'heure, maman.

Elle était encore là, debout, sur le pas de la porte, prête à disparaître dans la nuit.

— Camille, murmurai-je alors, Camille !

— Tu as une commission à me faire, maman ?

— Non... rien.

Je m'étais retournée vers mon argenterie. Je ne la vis même pas sortir.

Dehors, ce fut le déchaînement du moteur qu'elle mettait en marche. Puis, quand ce bruit eut cessé de se faire entendre sur la route, celui de la pluie, implacable et monotone, recommença.

Franz était allé s'asseoir devant la cheminée. Je hasardai un coup d'œil dans sa direction. Coudes sur les genoux, menton dans les mains, il demeurait immobile. Il paraissait rêver.

Sur ces entrefaites, une bûche enflammée dégringola et couvrit la plaque du foyer d'une foule de charbons incandescents qui roulèrent jusque sur le plancher.

Maria s'était précipitée pour réparer le désastre. Je l'entendis pousser une exclamation.

— Oh ! Que Madame vienne voir !

— Eh bien ?

— Les bottines de Monsieur. Dans quel état il les a mises !

— C'est ma foi vrai, dit Franz.

En même temps, il étendait une jambe. Sa bottine de toile grise apparut, toute maculée de taches, huileuses et jaunâtres.

— Qu'est-ce que diable cela peut être ?

— Monsieur veut-il que j'essaie de les lui nettoyer ?

— Ce n'est pas la peine. Elles ne valaient plus grand'chose.

La petite bonne se retira. Une demi-heure après, elle vint mettre le couvert et nous laissa de nouveau. Il me sembla à ce moment que Franz étouffait un soupir.

Comme la pendule sonnait un coup, Maria reparut dans la salle à manger.

— Madame, dit-elle, il est déjà huit heures et demie. Et Mademoiselle qui n'est pas encore rentrée !... Faut-il tout de même servir le potage ?

XVI

La tête toujours baissée vers le manteau de la cheminée, Franz n'avait pas bougé.

— Attends encore pour servir, ordonnai-je à Maria.

La petite paysanne sentait-elle venir le vent de la catastrophe ? Au lieu de rentrer dans sa cuisine, elle demeura appuyée au montant de la porte, ne cessant de me regarder avec des yeux pleins d'angoisse.

J'allais à une fenêtre que j'ouvris. Je dus la refermer aussitôt. La tempête s'était engouffrée dans la pièce. Le lourd abat-jour vert de la suspension, heurtant sa couronne de candélabres, rendit un son plaintif.

Nous restâmes tous trois immobiles, Franz assis, Maria et moi debout, jusqu'au moment où le cartel sonna le dernier quart avant neuf heures.

Alors, je marchai vers Franz. Dans un mouvement dont je ne fis rien pour atténuer la violence, je lui saisis l'épaule :

— Allons !

Il ne se retournait pas. Je l'y contraignis. Son visage s'échappa de ses mains. Il était blême.

— Allons !

— Quoi ? balbutia-t-il.

— Ne m'entendez-vous pas ? Allons.

Maria, elle, avait entendu. Elle était déjà à mon côté, ayant, en un clin d'œil, décroché dans le vestibule la pèlerine

caoutchoutée de Franz et le manteau de pluie que je revêtais pour mes courses à travers le jardin.

Franz s'était levé.

— Je comprends : aller à la rencontre de Camille. Vous êtes inquiète ? Il ne faut pas être inquiète. La semaine dernière, il était bien huit heures et demie quand elle est rentrée, n'est-ce pas, Maria ?

— Monsieur, dit la petite nonne, il va être neuf heures.

— Neuf heures ! Oh ! alors, c'est différent. Il faut y aller. Il est certain que, par un temps pareil, nous aurions dû insister davantage pour l'empêcher... J'ai fait ce que j'ai pu, n'est-ce pas ? Mais vous, ne craignez-vous pas de prendre froid ? Il vaut peut-être mieux que ce soit moi seul qui...

J'avais déjà mis mon manteau. Je lui tendais le sien.

Maria supplia :

— Madame me permet-elle d'aller avec elle ?

— Non, reste. Ou plutôt prends la lanterne ; tu nous accompagneras jusqu'à la grille.

Les ténèbres étaient si denses que nous butions sur les bordures de gazon. La lueur de la lanterne dansait à la surface d'énormes flaques d'eau noirâtre.

Dès que nous fûmes sur la route, j'allongeai le pas. Je courus presque.

Derrière, j'entendais la voix rauque de Franz.

— Attention ! On n'y voit rien. Tu es folle !

Il me rejoignit, me prit par le bras. Je le repoussai, courus plus vite encore. Et soudain je m'arrêtai, étendant la main, avec un grand cri :

— Là-bas ! Regarde ! Là-bas !

Il convient de rappeler les particularités de la route qui unit Maguelonne à la ville. Cette route, constamment en corniche, surplombe la plaine d'une hauteur variant entre quatre et vingt mètres, Contrairement à ce qui a lieu pour la plupart des routes de cette sorte, celle-ci ne présente pas de sinuosités. Une seule fois, en son milieu, elle tourne brusquement, à angle droit. C'est d'ailleurs là que son escarpement se trouve être le plus élevé. Le champ de maïs qu'elle domine est plus bas d'au moins vingt mètres. On se souvient, que lors de ma première sortie avec l'automobile de Franz, Camille, qui était au volant avait été frappée par la dureté de ce virage. Depuis, elle était passée là, de nuit comme de jour, plus de cent fois. Mais j'avais entendu Franz lui reprocher à plusieurs reprises de trop se fier à sa connaissance de l'obstacle et de ne pas ralentir suffisamment l'allure en cet endroit. Il est vrai que lui-même ne prêchait pas d'exemple et que sa désinvolture égalait, si elle ne la surpassait, celle de Camille.

Éloignés de plus de cinq cents mètres du tournant, nous ne pouvions encore distinguer dans l'ombre aucun détail du sol. Mais comment douter qu'il ne fût l'endroit précis que continuait à désigner mon bras raidi ?

— Là-bas !

Devant nous, vacillant dans l'obscurité, il y avait une agglomération de points jaunes, sept à huit. Des lanternes d'automobiles ou de voitures arrêtées. De temps en temps, une des lueurs disparaissait, pour resurgir dès que s'était

écartée la silhouette qui venait de passer devant elle. À gauche, très en contre-bas, détail sinistre que je saisis du premier coup, deux autres points lumineux se mouvaient. L'un avait l'éclat à la fois plus vif et plus ténu d'une lampe électrique de poche.

— Allons, fit Franz, allons !

Maintenant, c'était lui qui courait. Il m'avait saisi le bras et m'entraînait. Nous trébuchions sur les cailloux, dans les ornières. Les lumières devenaient plus distinctes. Il ne nous restait plus que quelques cents mètres à franchir lorsque nous en vîmes une se détacher des autres, en même temps que nous arrivait le bruit de la mise en marche d'un moteur. Une automobile s'avavançait sur la route à notre rencontre... Quelqu'un qui allait prévenir à Maguelonne.

— Halte ! cria Franz.

Le chauffeur obéit.

— Ah ! madame, c'est vous !

Je reconnus Henri le garagiste, celui-là même qui m'avait conduite à la gare trois mois plus tôt, le jour de l'arrivée de Camille. Trois mois !...

Il était descendu de sa voiture. Je m'emparai de sa main.

— Henri, mon Dieu ! Je vous en prie, Henri ! Qu'y a-t-il ? C'est elle, n'est-ce pas ?

Il ne me répondait pas. Il regardait Franz, n'osant pas même lui faire un signe. C'était à lui qu'il aurait voulu parler. Mais je ne lâchai pas son bras.

— Henri, je vous en supplie ! Vous ne voyez donc pas...

Il n'y tint plus.

— Ah ! madame, fit-il, m'embrassant la main, j'espérais bien que ce ne serait pas vous que je rencontrerais la première. Pauvre, pauvre petite demoiselle !

Sans mot dire, Franz avait fait virer l'automobile. Henri m'aida à y monter, et presque aussitôt nous fûmes au milieu d'un groupe d'ombres qui s'entretenaient à voix basse. C'étaient des paysans des environs, des gens de la ville. Tous se turent en me reconnaissant.

La route, du côté du ravin, est bordée par une mince rangée de pierres. Un trou de deux mètres dans ce parapet rudimentaire décelait l'endroit par où l'automobile de Camille s'était précipitée.

Bondissant hors de celle du garagiste, Franz était déjà en train de descendre dans le ravin. Je voulais l'imiter. Des bras me retinrent.

— Laissez-moi. Moi aussi, je veux voir.

Au même instant, une nouvelle automobile survenait. C'était le médecin qu'on était aller chercher. Il était âgé, peu ingambe. On dut lui faire faire un détour pour le conduire vers le sinistre amas, qui, à trente pas en contre-bas, se distinguait vaguement dans l'ombre.

Autant qu'on me le permît, je me penchai. La lanterne et la lampe électrique, que nous apercevions tout à l'heure de la route, allant et venant, étaient maintenant immobiles, concentrant sur ces informes débris leur tremblante lueur. Aucun bruit, aucune parole ne sortait de ce trou ténébreux, ni aucun gémissement. Plus il me sembla entendre quelque chose, une plainte, un sanglot mal réprimé. C'était Franz.

— Franz, Franz, criai-je, elle vit, n'est-ce pas ? Elle vit ?

Je n'eus pas de réponse. Seulement, à mon côté, un homme dont je ne distinguais pas les traits murmura en patois :

— Pauvre dame ! À quoi bon la laisser ici. Il faut la ramener à Maguelonne.

Une fois de plus, j'essayai de leur échapper. Leur cercle autour de moi se rétrécit. Des mains robustes et respectueuses me maîtrisaient. Vaincue, je m'affaissai dans la boue en pleurant.

Une heure plus tard, je me retrouvai étendue sur ma chaise longue, devant la cheminée de la cuisine de Maguelonne. Un grand feu y brûlait. Les bûches étant mouillées, il avait été impossible jusqu'à présent d'allumer celui de ma chambre. On m'avait donc, en attendant, installée là.

Au fond de la pièce, dans l'ombre, il y avait plusieurs personnes. Je reconnus mes métayers, mes métayères. J'aperçus aussi Henri et les deux paysans qui avaient aidé à remonter sur la route le corps de ma petite fille. J'entrevis leurs vêtements trempés d'eau, maculés de terre...

— Approchez du feu, mes amis, approchez-vous.

Mais eux, les braves gens, ils n'osaient pas. Ils restaient à l'écart, assis de l'autre côté de la table, vidant en silence les bouteilles de vin qu'on avait apportées pour qu'ils pussent se réchauffer.

À ce moment, Maria entra. Elle se jeta à mes pieds et couvrit mes mains de larmes. Je fis un effort pour me soulever.

— Maria, je veux la voir.

— Non, madame, non !

— Pourquoi m’empêche-t-on de la voir ? C’est donc si horrible ? Je veux la voir tout de même.

— Pas à présent, madame. Plus tard.

— Elle est morte, n’est-ce pas ? Il ne faut pas tout de même qu’elle reste seule. Pourquoi l’as-tu laissée ?

— Il y a auprès d’elle M. Franz, madame. Le pauvre monsieur, il est bien à plaindre lui aussi. On est allé chercher deux religieuses de Mauriac. Elles vont venir, ainsi que M. le curé. Où Madame a-t-elle mis ses clés ?

— Mes clés ? Pourquoi faire ? Quelles clés ?

— Celles de la grande armoire à linge.

— Les clés de la grande armoire à linge ? Ah ! je comprends. La pauvre petite !... Je ne sais pas, Maria. Chercheles. Tu finiras bien par les trouver. Comment veux-tu que je sache !

Elle sortit. Épuisée, je fermis les yeux. Les paysans, croyant que je ne les entendais pas, causaient entre eux à voix basse. Ils écoutaient le garagiste leur expliquer à sa manière l’accident.

— Elle allait trop vite, la pauvre, c’est certain. Mais ça ne suffit pas. Elle a dû croire le tournant plus loin. Elle le connaissait bien, c’est entendu, mais avec l’obscurité qu’il faisait, et avec cette sacrée pluie dans la figure ! Je vous dis qu’elle ne s’est pas rendu compte qu’elle était sur le virage. Et la preuve, c’est qu’elle n’a même pas freiné. Ça, j’en suis sûr. Je l’ai vu aux empreintes des pneus. Il n’y a pas à s’y tromper, quand la route est mouillée. Elle s’en est allée donner tout

droit dans le parapet. Et de là, hé, la voiture s'est envolée dans le vide comme une hirondelle. Elle est allée s'écraser à plusieurs mètres du pied de la falaise. S'il y avait eu le moindre essai pour prendre le virage, elle aurait dégringolé tout contre.

— Tu es descendu dans le champ pour voir ?

— Bien sûr. J'étais là un des premiers. C'est Adrien, le métayer de la Vialenègre, qui s'est aperçu de l'accident. Il a vu des pierres qui manquaient au parapet. Or, elles y étaient, quand il est passé par là, deux heures plus tôt. Alors, n'est-ce pas, il s'est méfié. Il a attendu le premier passant. Moi et Lucien, on est arrivés presque ensemble. Nous sommes descendus. Pauvre petite demoiselle, il n'y avait déjà plus rien à faire. L'auto, elle, n'était guère abîmée. Pour du solide, c'est du solide, pensez donc, après une chute pareille ! La direction et le volant brisés, naturellement. Mais la carrosserie était à peu près, intacte. Il y a une chose qui m'a étonné, par exemple.

— Quoi ?

— Le levier commandant le frein. Il était tiré à fond. C'est sans doute le choc qui l'aura mis dans cette position, parce que, n'est-ce pas, si la demoiselle l'avait manœuvré, l'auto aurait ralenti, et elle aurait pu prendre le virage. Alors...

— Chut ! fit un des métayers.

Je venais, par un mouvement involontaire, de leur donner l'alarme. Ils se turent.

Un peu plus tard, les sœurs de Mauriac étant arrivées pour la veillée funèbre, Maria put s'occuper de faire du feu dans ma chambre. Les métayers l'aidèrent à remonter ma chaise longue. On voulait m'obliger à me coucher. Je refusai,

continuant à supplier qu'on me permît de voir Camille. Ce fut en vain. La surveillance exercée sur moi pour m'en empêcher ne se relâcha pas un seul instant.

Entre quatre et cinq heures, je dus m'assoupir. Je laisse à imaginer que purent être ces minutes d'affreux sommeil, coupé de cauchemars et de sanglots. Il me semblait que Franz était auprès de moi. J'essayais de le repousser. Je n'en avais pas la force. Ouvrant les yeux, je vis que je ne m'étais pas trompée.

Il était là. C'était bien lui. Sa haute silhouette sombre se penchait vers moi. Il avait passé un de ses bras autour de mon cou. Il couvrait mes cheveux de baisers. Je sentais couler ses larmes brûlantes. D'une voix entrecoupée, il ne cessait de me répéter : « Toute ma vie, aurai-je assez de toute ma vie pour essayer de te consoler, pour parvenir à ce qu'un jour !... »

Inerte, je me laissais faire. Insensiblement, sa bouche, de mon front, de mes joues, glissa sur ma bouche, s'y colla, et je sentis, saisie d'horreur, que je lui rendais son baiser.

XVII

Camille avait eu la poitrine broyée par le volant de direction. Le médecin affirmait qu'elle n'avait pas dû souffrir.

Je dormis un peu. Aussi ce fut seulement dans la matinée que j'obtins enfin l'autorisation de pénétrer dans sa chambre. Je ne sais pas comment on s'y était pris pour rendre obscure cette pièce si claire. Le lit était au milieu. La plupart des meubles avaient été enlevés. Tout était transformé. Cela valait mieux ainsi.

À droite et à gauche, leur front poli incliné sur les accoudoirs des prie-Dieu, les deux petites sœurs de Mauriac étaient immobiles. Seuls, les chapelets accomplissaient entre leurs doigts leur silencieuse rotation.

Je m'agenouillai au pied du lit, sur le tabouret qui m'attendait, et je me mis à regarder Camille. C'est une chose bizarre, pour une mère, que de voir son enfant mort.

Dès l'aube, la plus jeune des deux religieuses était allée à la ville. Henri l'y avait conduite. Elle était revenue du couvent avec la voiture remplie de fleurs. On avait parsemé de roses blanches et de camélias le lit de Camille. Entre ses mains, liées par le chapelet blanc de sa première communion, on avait mis la croix d'ivoire de son berceau, une croix qui avait, à son centre, une tête d'ange, avec deux petites ailes, une croix retrouvée par Maria je ne sais où.

Non, Camille n'avait pas dû souffrir. Il paraît que ses yeux étaient clos quand on l'avait relevée. On n'avait pas eu à les lui fermer. La face était calme, souriante même, le nez à peine pincé. Mais comme ses lèvres, débarrassées de ce fard qu'elle

aimait tant, et dont elle m'avait appris à me servir, me paraissaient pâles !

À portée des miennes, ses pieds en équerre soulevaient le drap. Je les embrassai.

Puis je dus me relever. Il y avait déjà, en bas, dans le salon, des gens qui demandaient à me voir. Franz, toujours à l'affût du moindre de mes gestes, m'aida à descendre l'escalier. En passant devant la glace du corridor, je m'aperçus que j'étais habillée de noir. C'était Maria qui avait songé à disposer sur ma chaise longue ma robe de deuil, une de ces robes que Camille m'avait fait quitter. Je l'avais revêtue machinalement à mon réveil.

Machinalement aussi, j'entendais les porteurs habituels de condoléances me parler de Camille. Le notaire était là, avec son clerc. Pour venir, ils n'avaient pas eu à perdre leur matinée, ni à mettre un autre costume que celui qu'ils avaient préparé la veille, puisque l'heure où ils se trouvaient là était exactement celle à laquelle ils auraient dû, à la mairie, être les témoins de Franz.

C'était à ce dernier surtout qu'allait la compassion des visiteurs.

— Ah ! ma pauvre amie, c'est horrible pour vous, je n'en disconviens pas. Mais songeons un peu aussi à sa douleur, à lui. Pauvres enfants ! Dire que pas plus tard qu'avant-hier nous les avons rencontrés en ville tous les deux. Ils paraissaient si joyeux, si confiants dans l'avenir. Les parents, voyez-vous, n'ont jamais fini de faire leur devoir. C'est à lui qu'il faut penser, maintenant. C'est sûrement la volonté de votre chère Camille, qui nous voit tous de là-haut. Observez-le ! Ne le laissez pas à lui-même, à son désespoir.

Je regardai Franz. Ils avaient raison. Ses traits étaient ravagés de façon tragique. Mais, en même temps, je remarquai un de ces détails qui n'échappent jamais en de telles minutes : il n'avait pas oublié de se raser.

Les obsèques ayant été fixées au lendemain matin, je passai le reste de la journée au chevet de Camille. Vers le soir, on essaya de me renvoyer dans mon appartement. Je refusai avec une telle force que les religieuses n'insistèrent pas. Ah ! si elles avaient pu savoir quelle faiblesse terrifiée se cachait sous cette obstination ! J'étais certaine que, si je cédaï, si je consentais à regagner ma chambre, je n'y serais pas depuis un quart d'heure que Franz m'y aurait déjà rejointe. Là, sur cette chaise-longue, à deux pas de ce lit obscur, captive, soumise, je serais de nouveau sa chose, son jouet, sa proie. Ni l'image de Camille morte avec ses mains jointes sur sa chère poitrine fracassée, ni le spectre du sacrilège présidant à nos horribles transports ne me donneraient la force de me défendre. J'admets que je suis un monstre. J'admets tout ce qu'on voudra. Mais ce fut ainsi. Qu'y puis-je ? Rien ne me forçait à parler. Qu'on m'accorde du moins le bénéfice de l'aveu, du repentir. De cela, on n'a pas le droit de douter, à moins que, – et ce serait le pire des châtements, – on n'en vienne à soupçonner que je goûte à l'évocation de telles minutes je ne sais quelle atroce volupté.

Il faut que je dise tout. Je m'y suis condamnée. Après, on ne doutera plus, je pense, de l'horreur que je m'inspire à moi-même. Sait-on quelles étaient mes pensées, dans cette chambre où l'odeur de la mort allait bientôt évincer celle des roses, près du lit sur lequel il ne resterait plus le lendemain que ces camélias dont les pétales commençaient déjà à

jaunir ? Ah ! notre cœur véritable est caché par un voile pudiquement tiré sur lui par les romanciers et les moralistes. Celui qu'ils présentent à la foule, ils savent bien, et elle aussi, que ce n'est pas le vrai. Ils savent bien, et elle aussi, que les noirceurs dont nous consentons à nous accuser en public ne sont qu'enfantines peccadilles, à côté de ce que le plus paisible, le plus honnête d'entre nous a pu songer à réaliser à certains instants de sa vie. Que de trahisons, de vols et de viols, de meurtres d'intention ! Quelle lâcheté et quelle sanie, quelle cruauté et quelle luxure ! Si j'osais parler ainsi devant mes juges, je m'aliénerais d'un seul coup, je le sais, la sympathie qu'un plaidoyer plus hypocrite, plus respectueux des règles du jeu, ne manquerait pas de me concilier. Mais qu'importe que les lèvres s'entr'ouvrent pour prononcer la condamnation d'Alberte, puisque, dans la même minute, quelqu'un n'a pas eu peur de confesser la vérité.

Oui, tandis que je me débattais auprès de ces deux religieuses oscillant entre le sommeil et la prière, j'ai senti petit à petit s'abolir en moi la douleur d'une mère pleurant la perte de son enfant. Il n'y a plus eu qu'une femme interrogeant la face muette de sa rivale. Camille partait en emportant son secret. Ô souvenir des nuits entières que j'avais passées à épier les bruits furtifs qui retentissaient dans la maison silencieuse ! Ce visage de cire impassible, était-il celui d'une vierge, était-il celui d'une femme ? Voilà désormais ce que je ne saurais jamais. Ainsi, dans ces instants infâmes, moi, sa mère, moi, cause plus certaine de sa mort que l'orage ne l'est de la foudre, j'ai encore trouvé le moyen d'être jalouse de ma fille assassinée.

L'usage est chez nous que les femmes suivent à pied les convois funèbres. Malgré la distance, je décidai de m'y conformer, de même que je décidai de remettre pour la circonstance le châle de mes grand'mères, le châle plié en triangle sur les épaules, d'essayer en un mot de redevenir, ne fût-ce que quelques minutes, l'Alberte que ma malheureuse Camille avait eu la témérité de transformer.

Il faisait doux. Une brume imperceptible couvrait la campagne. La belle saison finissante multipliait ses adieux. Dans les prairies, aussi nettes qu'un tapis soigneusement déroulé et tiré, les colchiques étaient nés pendant la nuit. Leurs calices mauves, ce gazon vert, ce ciel bleu pâle composaient un paysage d'une candeur de paradis.

Bientôt nous atteignîmes le virage. Sous leurs voiles, les femmes du cortège me regardèrent. On n'avait pas eu encore le temps de réparer le petit parapet. Par contre, dans le champ en contre-bas, c'était à peine si quelques tiges de maïs plus foulées que les autres décelaient l'endroit où l'automobile s'était écrasée. De la voiture elle-même, il ne restait plus de traces. Franz avait veillé lui-même au déblaiement.

À quelques centaines de mètres de la ville, le curé nous attendait avec son clergé, ses enfants de chœur et ses chantres. Tandis que les cloches se mettaient à tinter, le cortège s'ordonna, devint plus lent. Je ne me sentais nullement fatiguée. Il me semblait que j'aurais pu, tant mes mouvements étaient réguliers, marcher des lieues et des jours, derrière ce cercueil.

Il devrait y avoir un office des morts particulier pour les jeunes filles et les adolescents. Les pauvres corps enfantins qu'on vient d'enfouir sous ces draperies blanches doivent se sentir écrasés par la hautaine gravité des psaumes. Pourquoi

pas une lueur qui les accueillerait au seuil de la nuit dans laquelle ils entrent, et qui réchaufferait peut-être un peu le cœur épouvanté de ceux qui les voient disparaître pour toujours ?

Dans l'église, c'était déjà l'hiver. Je me mis à grelotter sous mon châle et mes voiles. Mais ces épaisses vêtements dérobent aux regards d'autrui toutes nos défaillances, les larmes comme les fièvres. Elles nous permettent aussi de voir ce que nous voulons, sans qu'on s'en aperçoive. Depuis le matin, il m'avait été impossible de regarder Franz. Je pus enfin l'observer, bien que je fusse un peu gênée par le cercueil.

La place d'honneur, celle de droite, est dans mon pays réservée aux femmes. Mon prie-Dieu, tout naturellement, se trouvait être le plus rapproché de la bière, de même que celui de Franz l'était du côté gauche. Aux moments de la présentation rituelle de l'eau bénite et de l'encens, nous nous faisons vis-à-vis. Je l'apercevais parmi les cierges, au-dessus des gerbes de fleurs. Malgré la disparate de sa tenue de deuil improvisée, il dominait de façon étrange cette assistance écrasée sous une douleur avec laquelle elle n'avait pourtant rien à voir. Il n'avait pas eu le temps ni la possibilité de se procurer des vêtements noirs. On avait tout juste pu lui teindre le gros pardessus de ratine bleue dont il se servait par les matinées froides pour courir dans la montagne. La teinture, de qualité médiocre, avait, sous la lueur des cierges, des reflets rougeâtres. Son cou était engoncé dans une écharpe de soie blanche, d'où sa tête émergeait, dure et dominatrice. Au moment de l'élévation, il oublia de l'incliner. Il avait l'air d'un oiseau de proie solitaire planant au-dessus d'un étang glacé. La pensée que, dans une heure, j'allais me retrouver seule avec lui, quand tous ces gens seraient rentrés chez eux, cette pensée m'emplissait d'une émotion et d'une terreur qu'il serait vain de me demander d'analyser.

Le cimetière n'est pas loin de l'église. Pour s'y rendre, on longe un des bras de la rivière qui baigne la ville. Le bruit faible des eaux nous accompagnait. Très haut, dans le ciel, j'apercevais en levant la tête les tours de Saint-Laurent. Il n'y avait pas une semaine que j'avais fait l'ascension de leur colline. De là-haut, j'avais vu le cimetière. J'avais eu la pensée de gravir l'une de ces tours et de me jeter dans le vide. Si j'avais eu alors ce courage, aujourd'hui Camille ne serait pas morte.

Je passe les derniers détails de la cérémonie. Notre caveau, je l'ai dit, se trouve dans la partie gauche du cimetière. Il a pour voisine la sépulture toute blanche des religieuses de Nevers. Il est abrité par une énorme touffe de laurier-tin, toute fleurie ce jour-là de belles petites grappes d'argent. Les gens qui nous attendaient, massés autour de la fosse, s'écartaient pour me laisser approcher. Je vins vers le trou. C'était donc là qu'il allait se dissoudre, le corps de mon enfant, ce corps que j'avais créé. D'un geste machinal, je touchai mon flanc, ce flanc qui l'avait porté. Je me souvins de la première fois que j'avais vu Camille : un grand lit où reposait une jeune femme dolente et exsangue ; à côté de ce lit, un mystérieux berceau fermé. Ma fille est morte. Le cône de terre brunâtre est là, qui bientôt aura fait disparaître son cercueil... Oui, mais le fantôme de Camille, on ne s'en débarrasse pas ainsi ; on ne l'enferme pas à son gré, comme une chose gênante, entre les quatre murs d'un petit cimetière campagnard.

Quelques personnes nous accompagnèrent, puis, discrètement, prirent congé devant la grille de Maguelonne. Maria, fidèle à la coutume, avait à tout hasard préparé à déjeuner

pour une douzaine d'invités. Franz et moi nous nous retrouvâmes seuls, assis aux deux bouts d'une table immense, avec, entre nous, des chaises et des couverts qui avaient l'air d'une ultime tentative pour retarder notre tête-à-tête.

Comme je venais de m'asseoir, je vis Maria se troubler et retirer précipitamment la serviette posée sur mon assiette. Par inadvertance, elle m'avait donné celle de Camille. Nous fondîmes toutes deux en larmes à l'aspect du petit rouleau de métal blanc que je lui avais acheté dix ans plus tôt, quand elle était entrée au lycée comme pensionnaire, et dont elle s'était depuis toujours servi.

XVIII

Je m'efforce, dans cette relation, de dire toujours exactement ce qui s'est passé, de présenter un tableau fidèle des événements, de veiller à ne pas les laisser déformer par les idées que, plus tard, j'ai été amenée à m'en faire. Que le sentiment que j'éprouve aujourd'hui pour Franz, sentiment complexe s'il en fut, où entrent à doses d'une égale violence la répulsion, la haine, l'amour, que ce sentiment s'efface, s'abolisse, et ne laisse subsister que le souvenir d'années pendant lesquelles Franz n'a rien négligé pour me rendre heureuse. Il n'a pas dépendu de lui d'y parvenir. Tout ce qu'on peut faire dans ce but, il l'a fait. Il m'a aimée comme je sais que nulle femme au monde ne peut l'être davantage. Il a mis dans cet amour une ardeur, une frénésie, une sincérité non pareilles. Ma faute fut de n'avoir pas compris que l'intensité même de cette passion la condamnait à ne pas être éternelle. Elle fut d'avoir pensé que n'avoir aimé qu'un être nous donne le droit d'espérer qu'il n'aimera que nous. J'ai cru, j'ai cru surtout, et ce fut mon erreur inexpiable, qu'un grand amour est au-dessus de la loi des années. L'horrible réveil que prépare une telle illusion ! Y a-t-il sur terre rien de plus à plaindre : une femme qui s'aperçoit que l'amour qu'on lui a voué n'est plus maintenant que de la pitié ?

Je l'avoue avec horreur, ce fut dans les mois qui suivirent immédiatement la disparition de Camille que ma félicité a été la plus complète. Ce fut au cours de ces mois que j'ai peut-être pensé le moins souvent à la morte. Sans doute, il ne fallait pas que Franz me laissât seule bien longtemps. Sans doute, au cours de l'hiver, se trouvant obligé de se rendre à la ville

pour téléphoner ou expédier un télégramme, il lui est arrivé de me retrouver en larmes, blottie au fond de mon fauteuil, tremblant de tous mes membres dans une chambre où je n'avais pas eu la force de me lever pour allumer la lampe. Mais sa chère présence dissipait aussitôt les obscurs fantômes nés de l'ombre et de la solitude. Il n'avait qu'à me prendre dans ses bras. Nous dînions en tête-à-tête, nous servant nous-mêmes, car Maria ne couchait plus maintenant à Maguelonne. Je l'avais autorisée à rentrer chez ses parents, et elle était sur le point de se fiancer au fils d'un métayer des environs. Elle venait encore le matin vers dix heures, nous servait à déjeuner, s'employait l'après-midi à maintenir la maison en ordre, et repartait à la nuit tombante, après avoir préparé notre repas du soir. Ainsi, la vieille maison nous appartenait sans contrôle d'aucune sorte, et nul être humain n'a été témoin des premières semaines de notre bonheur.

Personne d'ailleurs encore ne trouvait extraordinaire que Franz demeurât dans le pays. Sitôt après l'enterrement de Camille, soit calcul, soit besoin réel d'être soigné, il était allé consulter le médecin de la ville, vieillard consciencieux et timoré, que cette démarche avait flatté et mis dans son jeu. Ce médecin fut d'avis qu'en passant l'hiver à Paris Franz ne manquerait pas de compromettre les progrès qu'il avait réalisés dans la voie de la guérison. Il lui fallait rester le plus longtemps possible à Maguelonne puisqu'il se rendait compte que l'air sylvestre avait sur son état une influence salutaire. Franz ne fit aucune difficulté pour accepter de suivre un conseil qu'il avait peut-être invoqué. Mais il touchait au terme de son congé de convalescence. Il avait besoin de revenir à Paris pour régulariser sa situation auprès des autorités administratives et militaires dont il dépendait. Il fut naturellement convenu que je l'accompagnerais. Ce voyage ne dura que le temps nécessaire à lui permettre d'obtenir un renouvellement

de congé. Il en profita pourtant pour s'occuper de ses affaires particulières, pour visiter un certain nombre de grands industriels, et entre autres le propriétaire d'une des plus importantes usines de munitions de la banlieue parisienne. Il eut le temps d'établir, de concert avec lui, un projet de contrat de société en vue de l'exploitation du modèle de voiture automobile dont il était l'inventeur. J'admirais la maîtrise avec laquelle il s'arrangeait pour mener de front des affaires aussi complexes sans que je pusse croire qu'il cessait une minute de songer à moi. Moins de quinze jours après notre départ, nous étions de retour à Maguelonne.

Si à ce moment quelqu'un était venu me dire que nous n'en sortirions plus jamais, je crois que nous n'eussions manifesté aucun étonnement de cette prédiction. En tout cas, si l'un de nous deux avait fait des réserves, elles seraient venues non de Franz, mais de moi, qui savais que, malgré tout, il avait une œuvre à poursuivre. Tôt ou tard, il nous faudrait aller demeurer à Paris, sinon toute l'année, du moins pendant la majeure partie. Mais, pour le moment, nous ne nous occupions pas de tant de choses. La guerre continuait. Il n'était pas possible de prévoir le lendemain, encore moins de chercher d'ores et déjà à l'organiser. On examinera peut-être un jour les répercussions de ce grand drame de quatre années sur la vie des gens qui n'étaient pas directement mêlés à la lutte. Il imposait, selon la formule d'alors, un moratoire à toutes les décisions qui pouvaient paraître d'ordre définitif. « Quand la guerre sera finie... », phrase d'autruche, phrase commode, à l'ombre de laquelle combien de situations irrégulières sont nées, ont grandi, ont poussé de tous côtés leurs lianes inextricables. Le dur travail d'arrachement auquel il a fallu se livrer ensuite, quand la paix, en faisant rentrer les choses dans la norme, n'a plus laissé à l'apathie ou à la veulerie la facile excuse des circonstances exceptionnelles !

Hiver de 1917 ! Hiver tragique pour tant de Français ! Mais qu'on ne s'attende pas à la voir compatir à la détresse de son pays, celle qui venait de faire de son mieux l'oubli sur le récent cadavre de sa fille. La guerre n'a existé pour les femmes que dans la mesure où elles en ont souffert directement, dans leurs affections ou leurs amours. La guerre, c'était pour moi cette cicatrice en forme d'étoile que j'apercevais la nuit, à la lueur de la veilleuse, sur la poitrine de Franz endormi. Mon bien-aimé, dire qu'on aurait pu me le tuer ! Je ne réfléchissais pas que Camille vivrait encore, si la balle allemande, plus haute d'un seul centimètre, avait troué ce cœur dont j'écoutais les battements avec la seule terreur de les entendre soudain se ralentir. Mon univers, mon seul souci, ma patrie, ils étaient là. Tout ce qui existait en dehors de cette chambre m'était étranger ou indifférent. Je n'imaginai pas que quelque chose pût m'importer qui n'aurait pas été Franz.

Et lui, comme il m'a aimée ! J'en reviens toujours là, il m'a aimée. Une femme peut se tromper sur tout, n'est-ce pas, mais non sur une chose pareille. Son amour, c'est ma justification. Qu'on n'essaie pas de m'enlever cette certitude, la seule qui me reste, la seule épave qui surnage et à laquelle, jusqu'à l'engloutissement final, je demeurerai obstinément attachée. Quand bien même, lorsque nous comparâtrons devant nos juges, il blasphémerait, il nierait tout, il dirait que je suis folle, que jamais le sentiment qu'il a éprouvé pour moi n'a été un sentiment susceptible de le conduire jusqu'au crime, je crierai, moi, au tribunal : « Ne l'écoutez pas. Vous ne voyez donc pas qu'il s'efforce, le malheureux, de sauver sa tête ! » Et mon accent sera tel que l'on verra bien qui l'on croira. Oui, de son amour, et c'est là tout le fond du procès, il m'a fourni la preuve la plus tangible, en même temps que la plus épouvantable. J'en ai eu d'autres, Dieu merci. Tant d'autres que je ne saurais par où commencer s'il me fallait les

énumérer. Mais qu'il ne se fasse pas d'illusion, je les dirai toutes. J'irai, s'il le faut, jusqu'où une femme n'a jamais osé aller. J'abdiquerai au pied du jury toute ma pudeur. Je raconterai... et qu'on ne vienne pas alors prétendre que j'ai pu m'illusionner, insinuer que les mots qu'il m'a dits, que les étreintes qu'il m'a prodiguées, il a pu être capable de les dire et de les prodiguer de la même façon à d'autres femmes. Je sais ce que j'avance. J'ai mes points de comparaison. Camille, il l'a aimée, elle aussi, je le sais. Probablement elle a été sa maîtresse. Eh bien, ne cessant, dès qu'il s'absentait de Maguelonne, de fouiller dans les papiers de ma fille, j'ai fini par voir ma persévérance macabre couronnée de succès. J'ai retrouvé les lettres qu'il lui adressait. Ah ! tout cela est bien ignoble, je m'en rends compte, mais aussi vit-on jamais une femme dans une telle situation ? Je ne le crois pas. S'en trouvera-t-il seulement une capable de surmonter son dégoût, de tâcher par la pensée de se mettre à ma place ? Pitié, pitié pour la malheureuse que je suis ! Mais qu'importe ! Ces lettres, donc, je les lisais. Je me disais : « Il l'a aimée, elle aussi, c'est certain, il l'a aimée, mais comme on aime une pâle jeune fille. Que sont les pauvres mots dont il usait avec elle, à côté de ceux qu'il m'adresse, à moi, à côté des cris de volupté que je lui ai arrachés ! »

Au cours de ces journées, de ces semaines où j'ai puisé la confiance en moi qui m'avait manqué jusqu'alors, j'ai vu Franz, fier et stupéfait de son œuvre, assister en spectateur transporté à la métamorphose dont il était l'auteur. Il lui arrivait, à de fréquentes reprises, interrompant soudain nos embrassements, de me repousser par un geste doux et brusque, et, les mains sur mes épaules, de me considérer avec un étrange mélange d'orgueil et de mélancolie. « Quand je

pense... » murmurait-il. Sa phrase s'arrêtait là. J'étais libre de l'achever à mon gré. « À quoi pense-t-il ? me demandais-je avec ivresse. Il pense qu'il aurait dû plus tôt me connaître, que j'aurais pu n'appartenir à personne d'autre que lui. Mais non, bien plus certainement, il pense à ce que j'étais quand il est venu à moi. Humble et triste femme en robe noire, plus jeune d'une année, plus vieille pourtant de dix ans ! » Il ne me déplait pas de parler de ce miraculeux rajeunissement. Nous deux, sans doute, nous aurions pu nous leurrer à cet égard. Mais il était attesté par tant d'autres témoignages. Par le regard étonné des gens du pays ; par les réflexions ou les compliments que me décochaient au passage des ouvriers étrangers à la région, hommages naïfs et brutaux, qui tout à la fois me ravissaient et me bouleversaient. Comment, en effet, rester insensible à tant d'indices ? Mes yeux étaient plus sombres et plus brillants, ma chevelure s'était arrêtée de blanchir. La marche, l'exercice, les soins de plus en plus assidus que je prenais de mon corps lui avaient donné une fermeté et une souplesse qu'il me semblait n'avoir jamais connues. Par un phénomène mystérieux, mon visage, en se creusant, s'était rajeuni. La régularité placide de son ovale avait fait place à quelque chose de tourmenté, de presque dur, qu'accentuait encore l'usage des fards. Il y avait pourtant encore deux Alberte. D'abord celle que je n'avais pu absolument cesser d'être tout d'un coup, l'ancienne, la femme en deuil, la mère de Camille, enfin celle que l'on rencontrait à la ville, sur la route, appuyée au bras de l'homme qu'on appelait toujours dans le pays le fiancé de Mademoiselle et devant laquelle on continuait à se découvrir respectueusement. Et puis, il y avait, l'autre, celle qui se révélait dès que la grille refermée faisait de Maguelonne une demeure inaccessible aux regards du dehors. Celle-là, qui donc l'aurait reconnue, avec ses pourpres lèvres frémissantes, les obscures cavernes de khol où

brûlaient ses yeux, ses mouvements alanguis, la richesse et la complication des étoffes dans lesquelles elle se drapait et où toute l'âme sensuelle de l'aïeule créole donnait désormais libre cours à sa fantaisie. Je crois que jamais être n'aura mis plus de frénésie à essayer de regagner, par tous les moyens possibles, les années perdues.

Et lui ? Lui, pour me remercier, il avait des mots magiques, des mots qui, dans le même moment qu'ils me révélaient le vide de mon existence antérieure, trouvaient le secret de la combler. Nous avons vécu un an dans cet isolement splendide. Quand le soir tombait, je prenais entre mes mains cette tête brune, si belle que j'aurais juré que le moindre dessein criminel n'y avait jamais pu trouver asile. J'avais beau avoir là-dessus plus que des soupçons, une accablante certitude, je n'y voulais pas songer. Mon crime, je voudrais pouvoir dire aussi le sien, fut d'avoir cru qu'un grand amour lave tout, purifie tout, justifie tout. Et ce crime, quoi qu'il advienne, je maintiendrai qu'il est en puissance dans le cœur de tout être qui aura véritablement aimé.

Les mois se succédèrent. Les saisons achevèrent leur cycle. Un matin de novembre, comme nous étions tous deux assis sur la terrasse, le carillon d'une cloche d'église s'éleva dans le ciel gris de fer, bientôt suivi par le carillon de toutes les cloches de la plaine, de la montagne et de la vallée. Franz et moi nous nous regardions. La fin de la guerre ! Était-il possible ?

Des femmes, des jeunes gens, des enfants, passèrent sur la route, riant et criant, se dirigeant à toutes jambes vers la ville. Franz s'était levé. Il allait et venait, à grands pas, sur la terrasse. Et moi, toujours immobile, l'âme pleine d'un

indicible désarroi, je continuais à écouter ces cloches dont chaque battement signifiait mon entrée prochaine dans une existence nouvelle et que je devinais pleine d'embûches.

XIX

Nous demeurâmes à Maguelonne aussi longtemps que nous le pûmes après l'armistice. Puis, enfin, il fallut prendre une décision. L'année approchait de son terme. Franz venait de recevoir coup sur coup de M. X..., le grand industriel, avec lequel il avait signé un contrat d'association, deux lettres qui réclamaient impérieusement sa présence à Paris. S'il n'avait tenu qu'à lui, je crois qu'il aurait retardé encore son départ. La perspective de l'âpre labeur qui l'attendait semblait l'emplir d'une espèce de lassitude. Ce fut moi qui insistai pour qu'il ne s'abandonnât pas à une inaction si contraire à ses intérêts. Vers la fin de décembre, il quitta Maguelonne. J'y restai après lui une quinzaine de jours, autant pour procéder à la fermeture définitive de la vieille maison que pour sauvegarder une dernière fois les apparences en ne quittant pas le pays le même jour que Franz.

Je l'ai dit, j'ignorais tout de Paris. Les premiers mois que j'allais y passer ne devaient guère atténuer cette ignorance. Franz m'attendait naturellement à la gare. Notre séparation, qui remontait à deux semaines, me paraissait avoir duré des siècles. Je devais apprendre, quelques jours plus tard, que pour être présent à l'arrivée de mon train, il avait négligé d'assister à une séance des plus importantes de son conseil d'administration. Tel il était, tel nous étions, alors...

Dans l'automobile qui nous emportait, je ne cessais de le serrer dans mes bras, de l'embrasser. Nous suivions des avenues plantées d'arbres noirs, longions une Seine grise sillonnée de trains de bois, sans qu'il me vînt à l'idée de demander à Franz où il me conduisait. Tout m'était égal ! Il était là. Je l'écoutais à peine, tandis qu'il m'expliquait les diverses

résolutions auxquelles il venait de s'arrêter, en vue de l'organisation de notre existence commune. Mes baisers arrêtaient les mots sur mes lèvres. « Que m'importe, encore une fois, que m'importe, puisque je suis avec toi, mon bien-aimé ! Tout ce que tu auras fait, tout ce que tu feras sera bien fait. »

Comme nous étions en train de longer d'immenses bâtiments au-dessus desquels une nappe de fumée noirâtre faisait paraître le ciel d'hiver plus sombre et plus bas encore, Franz, dégageant un peu notre étreinte, étendit le bras et me murmura en souriant.

— Les usines. Nos usines.

Dix minutes plus tard, l'automobile faisait halte devant la grille d'une villa.

Nous entrâmes. J'étais ivre de bonheur à ce point qu'en ce premier instant je n'ai rien vu, rien, ni le jardin, ni la femme de chambre s'empressant pour me débarrasser de mon chapeau et de mon manteau, ni le petit miracle de luxe confortable que Franz avait trouvé moyen de réaliser en quelques jours dans chacune de ces pièces où notre vie allait désormais couler, ni le merveilleux panorama qui s'étendait sous nos fenêtres et que, juste en cette seconde, un mince rayon de soleil faisait surgir de la brume. Je n'ai vu qu'un seul être, Franz. Je n'ai pensé qu'à une seule chose, c'est que j'étais maintenant seule avec lui, bien seule. Dans cette chambre, la porte qui venait de se refermer nous séparait du reste du monde. Ici, plus de souvenirs, plus de fantômes, plus de cimetière proche. Rien que nous deux, Franz. Plus rien que nous.

Pendant le déjeuner, Franz me mit au courant de ce qu'il avait fait depuis son retour à Paris.

— Je t'expliquerai tout cela plus en détail, au fur et à mesure, dit-il en terminant. À l'heure actuelle, nous luttons, X... et moi, au milieu de toutes les difficultés imaginables. Mais, d'ores et déjà, l'affaire s'annonce merveilleuse. Comment en serait-il autrement ? X... est un homme de premier ordre, un des cerveaux les mieux organisés de cette époque. D'ailleurs, tu m'en diras bientôt des nouvelles. Certes, les premiers mois vont être durs. Mais, qu'est-ce que cela peut me faire, puisque, en sortant de l'usine, je sais que je te retrouverai ici, à m'attendre... Et je m'arrangerai, tu verras, pour que tu n'aies pas trop à souffrir de la concurrence de mon travail.

— Et toi, tu sais bien que tu n'auras jamais à me reprocher une tentative pour essayer de te détourner de ce travail.

— Je le sais. Je sais aussi qu'il y a temps pour tout. Nous déjeunerons chez nous chaque jour. Saint-Cloud n'est qu'à dix minutes d'automobile de l'usine. C'est pour cela que, d'autorité, j'ai choisi ici notre villa. Le soir, nous serons libres. Nous pourrons à ton gré rester ou sortir. Et puis, il y a X... qu'il ne faut pas oublier. Nous dînerons avec lui le plus tôt possible. Je lui ai tellement parlé de toi. Il meurt d'envie de faire ta connaissance.

— Tu lui as parlé de moi ? Que lui as-tu dit ?

— Ce que tu peux imaginer. Des choses qui ont dû suffire à lui faire comprendre que je t'aime, et que tu seras ma femme.

Je hochai doucement la tête.

— Ta femme, Franz ! Tu sais bien ce que je répons, chaque fois que tu prononces ce mot.

Il m'avait saisi les mains avec vivacité.

— Et tu sais encore mieux ce que je répons alors, moi. Pourquoi cette obstination dont je ne saisis pas la cause ? Pourquoi risquer de me faire de la peine ? Pourquoi vouloir...

— Pourquoi ?

Nous nous tîmes tous deux. C'était toujours la même scène. Devenir la femme de Franz. On se fait aisément idée de la fréquence avec laquelle ce projet revenait dans nos conversations. Chaque fois, Franz insistait avec une passion nouvelle, une ardeur que mon attitude transformait presque immédiatement en gêne morne. Sa femme ! Le jour où il avait prononcé ce mot devant moi, je m'étais mise à trembler de façon telle qu'il s'était arrêté, interdit. Ah ! comme j'aurais pourtant souhaité qu'il fût libre de me demander la raison de ce trouble. Et moi, de mon côté, que j'aurais voulu être persuadée de son inanité !

C'était impossible. Le mieux, dans ces conditions, n'était-il pas de nous taire, d'éviter tout ce qui était susceptible de faire resurgir entre nous ce malaise. C'était ce parti, précisément, que Franz était incapable de prendre. Par une sorte de nécessité tragique, de besoin lancinant de savoir si je savais, il ne laissait guère passer de journée sans remettre sur le tapis cette discussion.

— Voyons, c'est ridicule. Pourquoi ne pas faire tout de suite ce que nous accomplirons sûrement un jour ?

Insistant ainsi, sur ce ton mal assuré, il excitait ma pitié à un tel point que je prenais ma voix la plus enjouée pour lui répondre :

— Pourquoi ? Encore une fois, je ne vois pas la nécessité de ce mariage. La nécessité immédiate, tout au moins. On voit que tu as toujours été indépendant. Mais moi qui ne jouis de

ma liberté que depuis quelques années, je ne veux pas l'abdi-quer déjà entre les mains d'un tyran tel que toi.

Il souriait, le malheureux, s'efforçant de se rassurer lui-même, de croire que je disais vrai, qu'il n'était pas possible que je me doute de quelque chose.

Pour avoir une idée à peu près nette de l'énorme travail auquel Franz se trouvait assujetti, dans le mois où je vins le rejoindre et au cours de ceux qui devaient suivre, il est nécessaire de connaître dans ses grandes lignes l'affaire à laquelle il était associé. Je peux parler en toute équité de M. X... Malgré les marques de sympathie qu'il m'a témoignées, en dépit de sa conduite à mon égard, qui fut toujours de la plus stricte correction, il a été pour moi, – les événements se chargeront de le prouver, – plutôt un adversaire qu'un allié. Les plus redoutables ennemis des femmes, qu'elles ne s'y trompent pas, ne sont pas les femmes, leurs rivales. Ce sont les amis de leurs maris ou de leurs amants. Dès le premier jour, j'ai compris que s'il y avait antagonisme entre l'intérêt apparent de Franz et mon bonheur à moi, ce ne serait pas mon parti que M. X... prendrait. Polytechnicien, ayant abandonné très jeune, pour entrer dans l'industrie privée, les nonchalantes carrières rémunérées par l'État, M. X... eut le rare mérite de s'occuper de fort peu d'affaires, mais de jouer, trois ou quatre fois, par un paroli hardi, sa destinée sur celles en quoi il avait eu confiance. Sans fortune, il commença par gagner quelque argent comme ingénieur des chemins de fer de Porto-Rico. Cet argent, il l'engagea en 1899 dans l'exploitation des phosphates de Gafsa. Ses bénéfices des phosphates, il les joua une troisième fois dans l'aménagement du port de l'Estaque. En 1914, il n'y avait pas un franc de ses capitaux qui ne symbolisât à la fois un atome de chance et une goutte de sueur. Peu d'hommes peuvent se flatter d'une réussite qui résume à la

fois bonheur, probité et labeur. La guerre le trouva riche de deux millions et plus riche encore de confiance en soi-même et d'expérience. Dégagé par son âge de toute obligation militaire, il acheta en 1915, dans la banlieue immédiate de Paris, des terrains qui se couvrirent presque instantanément d'usines à munitions. Tout son argent liquide, tous les bénéfices qu'il réalisa, il les employa successivement au développement de son entreprise. Mais, en même temps qu'il collaborait au gain de la guerre, il songeait à la paix prochaine. Que ferait-il de ces fabriques de tanks et d'obus ? Il y pensait. Il y pensait si bien qu'à la même époque il proposait à Franz de devenir son associé. Il l'avait rencontré dans diverses commissions des ministères de l'Armement et des Travaux publics. Il avait apprécié sa valeur, son esprit d'initiative. Il traita avec lui d'égal à égal, lui garantissant des avantages que Franz aurait vainement cherchés dans une autre combinaison. M. X..., c'était l'ordre ; Franz, c'était l'enthousiasme et l'imagination. L'idée qu'apportait Franz était double. D'une part, il s'agissait de perfectionner et de commercialiser la voiture extra-rapide dont il était l'inventeur, la terrible petite automobile à carrosserie lie-de-vin, le mystérieux bourreau de Camille. D'autre part, il fallait s'appliquer à l'établissement d'un modèle de voiture à bon marché, d'une voiture populaire, correspondant aux principes qui avaient présidé au lancement de la *Ford* américaine. Cette double idée était ensemble gage de lutte à outrance et de victoire. M. X... commença à en avoir la preuve dans les difficultés qui l'assaillirent au lendemain de l'armistice, au moment où je vins retrouver Franz à Paris. Il lui fallait transformer son exploitation guerrière en une industrie pacifique. Mais, ayant affecté à l'achat de terrains et à la construction d'usines toutes ses disponibilités, il se trouvait dans l'obligation de recourir aux banques. Celles-ci lui refusaient tout crédit. Elles étaient dans la

complicité de leurs clients, les grandes firmes d'automobiles, dont le sort était lié au maintien des anciens prix, et qui traitaient en ennemie-née une maison rivale dont le programme consistait à construire en grande série une voiture à bon marché. J'ai connu par le détail la lutte de Franz et de son associé contre cette coalition. J'ai été le témoin muet de leurs découragements passagers, de leur triomphe définitif. L'intérêt de ce duel était si fort que j'en arrivais à oublier que chaque minute qu'y consacrait Franz était une minute qu'il dérobaient irrémédiablement à notre amour.

À cette époque, M. X... était âgé de plus de soixante ans. De haute taille, il avait un peu l'allure d'un officier, avec ses cheveux blancs taillés en brosse et sa petite moustache également blanche. Comme il arrive fréquemment aux gens qui ont beaucoup travaillé, sa vie sentimentale n'avait pas été très heureuse. Sa femme, une Américaine fantasque, qu'il avait épousée assez tard, s'était séparée de lui en 1910 et était revenue habiter Boston, sa ville natale. Huit ans avant cette date, elle lui avait donné deux jumeaux : un garçon, Jacques, qui faisait actuellement sa seconde au lycée Condorcet, et une fille, Cécile, confiée jusqu'à sa majorité à la mère par le jugement de divorce. L'absence de cette enfant était pour M. X... un perpétuel sujet de tristesse. Les jours où il était en humeur de confidences, il s'en ouvrait à moi. Son attitude à mon égard était assez curieuse et embarrassée. Il y entrait à la fois de la réserve et de la sympathie. On sentait que soucieux avant tout, comme je l'ai dit, des intérêts de Franz, il m'en voulait, dans son rigorisme bourgeois, de la vie irrégulière que je faisais pour le présent mener à son associé, et des complications qu'il envisageait de mon fait pour plus tard. Je dois dire que ces préventions allaient de plus en plus en s'atténuant. Il sortait de ma félicité et de ma quiétude un rayonnement dont il était difficile de ne pas être touché. Je comprenais que, malgré

tout, j'avais l'estime de M. X... Je fis de mon mieux pour qu'il me donnât davantage encore. J'eus l'impression d'avoir atteint mon but lorsque son fils m'eût voué une sorte de culte. Un jour de sortie, il nous l'avait amené à déjeuner, après m'en avoir demandé l'autorisation. Jacques revint presque chaque dimanche, et je n'eus pas de peine à m'attacher un enfant servi si prématurément d'affection féminine.

Par le choix de la villa où nous étions installés, Franz avait fait preuve de l'intuition la plus intelligente. Paris s'étendait à mes pieds, mais le jardin, avec ses allures de petit parc en friche, me rappelait Maguelonne. Il n'y a pas eu entre mon existence passée et celle qui s'ouvrait maintenant devant moi un de ces contrastes brutaux qui auraient risqué, au premier choc, de m'effrayer et de me mettre en garde. Je suis entrée par étapes, insensiblement, dans le monde nouveau qui m'inspirait de si sauvages appréhensions et pour lequel je devais ressentir bientôt un si fol amour. Franz, qui nourrissait pour ce monde un goût presque effréné, ne me dévoila cet aspect de son personnage que peu à peu, au fur et à mesure que je m'y laissai prendre moi-même. D'ailleurs, au début, le travail l'absorbait tout entier dans la journée. Plus tard, il n'en a plus été ainsi. Mais, à cette époque, lorsque, le soir, il rentrait, harassé, il me donnait la certitude qu'il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir, se retrouver avec moi. Je l'attendais dans ce petit salon, dans cette chambre où j'ai connu les minutes de ma vie les plus ardentes, c'est-à-dire les plus heureuses. Quel immense, quel grave bonheur mutuel ! Tout ce qu'un être peut donner à un autre, je le lui ai donné, et je jure que j'ai été payée de retour. Ni nos deux cœurs, ni nos deux corps n'ont rien eu de secret entre eux. Plus tard, plus tard... eh ! qu'importe ! Au moment où j'évoque des choses dont le seul

souvenir met en moiteur toute ma chair, qu'on me laisse en paix avec ce *plus tard*. Qu'importe aussi que, dès cet instant, j'aie vu la fêlure qui devait, au flanc du beau rêve, aller chaque jour s'agrandissant. Sans doute, la nuit, lorsque je reposais, comblée et heureuse, écoutant les gouttes d'eau heurter les feuilles des arbres du jardin avec le même bruit qu'à Maguelonne, je n'ai pu m'empêcher d'évoquer le cimetière de là-bas, la pierre tombale sur laquelle le ruissellement de la même pluie nocturne était en train de pourrir les restes de mon dernier bouquet. Mais, pour balayer aussitôt de tels fantômes, je n'avais qu'à éveiller, par des caresses de plus en plus pressantes, Franz sommeillant à mon côté, qu'à l'obliger à me prendre dans ses bras, à m'étreindre contre son cœur, ce cœur sur lequel elle avait dormi elle aussi, peut-être, la pauvre enfant à la poitrine fracassée.

XX

Parmi les aveux – et quels aveux ! – dont est faite cette confession, il en est au moins un qui ne me coûte guère. Je suis arrivée jusqu'à l'âge de quarante-trois ans sans avoir eu une seule robe de soirée. Je dis bien, une seule, car je ne la compte pas, l'autre, la première, celle que quinze ans plus tôt je m'étais fabriquée pour le bal de la sous-préfecture, avec quelques mètres de soie rouge et un morceau de dentelle noire.

Depuis, en moins de huit années, j'en ai eu tant que, s'il me fallait les énumérer, ma mémoire n'en retrouverait peut-être pas la dixième partie. Et pourtant, argent ou or, soie ou satin, brocarts ou fourrures, chacune d'elles a représenté une satisfaction ou une douleur, un épisode joyeux ou pénible, toujours passionné. On parle de la frivolité des femmes. On ne se rend pas compte d'une chose : ce ne sont pas elles qu'elles cherchent à embellir, ce sont leurs amours. Les parures ne leur sont rien en elles-mêmes. Elles n'existent que dans la mesure où les regards d'admiration des hommes, de l'homme qu'elles aiment, y demeurent accrochés. Pourquoi ai-je voulu être plus belle que les autres ? Pour remplir Franz d'orgueil, pour avoir le droit de lui dire : « Sois tranquille, mon bien-aimé, tu ne m'as pas mal choisie, » pour partager moi aussi la fierté que je sentais en lui, lorsque nous pénétrions dans un restaurant, un dancing, une salle de spectacle, et que les murmures ou le silence plus éloquent encore des assistants entouraient mon corps demi-nu comme d'un halo de désir. Plus tard, quand j'ai cru comprendre que mon pouvoir sur lui commençait à devenir moins absolu, j'ai voulu continuer à être belle, plus belle toujours, pour essayer de piquer sa jalousie, pour voir s'il était encore capable de souffrir par moi.

De toutes ces robes, il en est deux dont j'ai gardé, à des titres divers, un souvenir plus marquant. L'une, dans la collection de la célèbre maison de couture où je l'avais découverte, s'appelait le *Jardin sous la pluie*. Ce fut une des toutes premières. Non pas la première, sans doute, on n'arrive pas à la perfection du premier coup. On ne l'atteint que par tâtonnements. Le *Jardin sous la pluie* était une robe de velours rose, un velours d'un rose si pâle que les reflets en paraissaient blancs. Ce velours disparaissait presque sous une averse de longs fils d'argent. C'était moi qui l'avais choisie seule, et j'étais fière d'en faire la surprise à Franz, qui se plaisait d'ordinaire à distraire de ses occupations les minutes destinées à m'accompagner chez les couturiers. J'étais un peu honteuse du prix que je l'avais payée. On me la livra vers six heures. C'était la fin du printemps. Je la revêtis, ayant fait la nuit dans ma chambre et allumé l'électricité. J'attendis, le cœur battant. Franz entra. Il me vit. Il se borna à me demander :

— Que comptes-tu porter comme bijoux avec cette robe ?

C'était vrai, je n'y avais pas songé. Je me sentais un peu mortifiée. Mais, le lendemain, quand, plus tôt que la veille, il fut de retour :

— Qu'on prépare mon habit, dit-il. Nous sortons ce soir. J'ai invité quelques amis à dîner au *Café de Paris*. Ensuite, nous ferons un peu le tour des boîtes de nuit. Mets ta nouvelle robe.

J'obéis. Je sentais pourtant qu'il y avait dans ses paroles, dans leur effort pour paraître naturelles, quelque chose d'artificiel. Quand je fus prête, et comme, debout au milieu de la chambre, je l'attendais, il entra. Il avait une de ses mains derrière le dos. Je continuai à rester immobile. Il mit sur mes

épaules un long baiser, un baiser qui n'en finissait plus, qui partait de la racine de mes cheveux pour descendre, en une traînée tiède et humide, suivant la fente de mes reins, jusqu'à leur cambrure. Toujours debout devant ma glace, je ne bougeai pas. Je vis un collier de perles roses entourer mon cou, s'égrener sur ma gorge. Les lèvres de Franz demeuraient collées à ma chair, tandis que, ses mains emprisonnant les miennes, il passait à mon annulaire gauche une bague que je ne pouvais apercevoir encore.

— Alberte, murmurait-il en même temps, Alberte, c'est un anneau sans perle, sans diamant, sans pierreries d'aucune sorte que je voudrais voir à ton doigt.

Je ramenai ma main. Il y brillait une perle rose, plus grosse, du double, que la plus grosse du collier. Ah ! la bague que je portais le soir du bal de la sous-préfecture, la pauvre bague de fiançailles avec une toute petite perle et un humble brillant opposé ! Misérable distance, en vérité, que celle qui sépare la plus respectable des femmes de la dernière des prostituées. Je vois encore ce soir-là, sous les lumières de ma chambre mises précipitamment en veilleuse, les longs fils d'argent de ma robe jonchant le fauteuil où elle s'en était venue choir... Nous fûmes en retard d'un bon quart d'heure au rendez-vous fixé par Franz à ses amis.

L'autre robe, je ne l'ai eue que longtemps, bien longtemps après. Elle s'appelait *Ulalume*. Elle était aussi bien belle. Ce n'est pourtant pas à cause de cela que j'en parle. C'est en raison des circonstances qui accompagnèrent la première soirée que je la portais. De même que le *Jardin sous la pluie*, *Ulalume* était une robe de velours. Mais ce velours était vert, d'un vert qui tenait le milieu entre celui des mousses et celui des eaux mortes. Elle avait pour ceinture une lourde cordelière d'or,

aussi épaisse que le poignet. La doublure, qu'on entrevoyait par les fentes qui, de chaque côté, dégageaient très haut les jambes, était d'or aussi, un or mat, comme passé. Je crois, entre parenthèses, que je n'ai jamais eu une robe aussi décolletée. J'avais choisi ces deux teintes, qui se complétaient en se rejoignant presque, parce que c'étaient celles qui allaient le mieux à la nuance de mes cheveux que je venais de faire teindre en blond fauve. Naturellement, je les portais maintenant courts. Franz affirmait que j'étais sortie rajeunie de dix ans de cette double transformation, et la vérité, que je n'ai pas coutume d'invoquer si souvent lorsqu'elle m'est favorable, m'oblige à dire qu'il avait raison. Tandis que, ce soir-là, je pénétrais avec lui sur la terrasse de ce restaurant du Bois, à la recherche de la table où M. X... et de nombreux amis nous attendaient pour dîner, je songeais avec une amertume voluptueuse aux gens de Maguelonne, à tous ceux au milieu de qui j'avais vécu jusqu'à ma venue à Paris, triste fantôme vêtu de deuil, humble femme vieillie avant l'âge, avec ses bandeaux noirs déjà rayés de cheveux blancs. S'ils avaient pu se trouver sur cette terrasse, parmi l'éclat des lustres enguirlandés de fleurs, le ruissellement des toilettes, le brouhaha de l'orchestre, c'est vainement qu'ils se seraient efforcés de me reconnaître dans la dansante bacchante rousse que j'étais devenue avec bonheur.

Le matin même du jour dont je parle s'était ouvert le Salon de l'Automobile. Il s'annonçait comme un triomphe pour la voiture construite par Franz. C'était ce succès que M. X... avait décidé de convier une vingtaine d'amis à venir fêter ce soir-là avec nous. La nuit était merveilleuse de douceur. Les globes électriques, dont la lumière paraissait bleue à force de blancheur, éclairaient le dessous des frondaisons nouvelles. Il

me semblait que je ne m'étais jamais sentie aussi grisée par ce luxe frénétique de l'après-guerre. Mes lèvres s'entr'ouvraient pour sourire sans cesse, moins à ceux qui m'entouraient qu'à ma propre félicité, dont je n'imaginai pas alors qu'elle pût être un jour ternie. Quand on me débarrassa de mon manteau, toutes nos invitées se répandirent en éloges sur ma robe. Moi, je regardais Franz. Il était assis presque en face de moi, entre deux femmes également élégantes et belles. Mais, loin de leur en vouloir, j'éprouvais pour elles presque de l'affection, dans la certitude où je me trouvais en cette minute de les éclipser l'une et l'autre.

Vers minuit, comme le dîner était terminé déjà depuis quelque temps, il y eut une proposition qui rallia aussitôt tous les suffrages.

— On commence à étouffer ici. Si nous allions à *l'Ermitage*. Nous y serons moins bousculés. Ceux qui aiment à rester tranquilles y seront mieux assis et plus au frais, et les autres pourront danser. Entendu ? Maître d'hôtel, le vestiaire, et faites avancer nos automobiles.

Nous nous trouvions maintenant tous réunis pour quelques instants sur le perron. Les hommes aidaient les femmes à mettre leurs manteaux. Une à une, les automobiles surgissaient de l'ombre violette, avec, sur le marchepied, un chasseur qui tenait ouverte la portière de chacune d'elles.

Notre limousine était en tête. Franz monta, prit place au volant. J'allais le suivre, lorsque M. X... me saisit par le bras.

— Halte-là, s'il vous plaît. Un peu de fantaisie, ce soir. Rompons l'unité des couples, sacrebleu. Franz, que cela vous plaise ou non, je garde Alberte avec moi. Faites monter avec vous M^{me} Y... et M^{me} Z... Vous, mon cher, dans cette voiture.

Vous, dans cette autre. Quelqu'un a-t-il une objection à faire ? Non ? Tout va bien.

— Je me soumetts, je me soumetts, dit Franz en riant.

— Parfait, Alberte, donnez-moi le bras. C'est nous qui fermerons là marche. Je sacrifie ma voiture. Nous monterons tous deux dans celle de Roger. Roger, vous avez bien trois places ?

Roger, grand jeune homme blond, ultra-sportif, s'inclina.

— Trois places. Pas une de plus, pas une de moins. Je ne vous dis pas quelle voiture c'est, cher monsieur. Je veux vous en faire la surprise. Mais vous, madame, je tiens à vous prévenir que c'est une voiture découverte. N'aurez-vous pas froid ?

— Avec un temps pareil ! Je serai au contraire ravie de prendre un peu l'air.

— Vous entendez, mon petit Roger. Filez donc vite chercher votre instrument. Les autres ont déjà une jolie avance. Nous allons voir si vous êtes capable de les dépasser.

Je restai seule sur le perron avec M. X...

— Vous étiez bien belle, ce soir, Alberte, murmura-t-il.

Je souris. Il répéta :

— Oui, bien belle. Savez-vous que vous paraissez rajeunir tous les jours ?

— Je suis heureuse, dis-je simplement.

— Heureuse, vous avez raison. Vous rendez-vous compte que, dans le monde de l'automobile, il n'est bruit que de

Franz. Les conséquences du succès que nous venons aujourd'hui, grâce à lui, de remporter, sont incalculables.

Il parlait avec cette bizarre gêne dont il ne pouvait jamais tout à fait se départir quand il s'adressait à moi. Tout à coup, sa voix changea de ton. Il me prit la main.

— Alberte, qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Moi ? Rien.

— Je viens de vous voir tressaillir. La fraîcheur, peut-être. Votre manteau a glissé. Vos épaules sont nues. Couvrez-les. J'ai peur de vous faire monter dans l'automobile de Roger. Voulez-vous que je fasse appeler un taxi ?

Au prix d'un grand effort, je parvins à répondre de façon à peu près naturelle.

— Pas le moins du monde. Je tiens au contraire beaucoup à monter dans cette voiture. Je comprends à présent ce que voulait dire M. Roger quand il nous parlait tout à l'heure d'une surprise.

— En effet, s'exclama M. X..., tandis que l'automobile du jeune homme, manœuvrée de façon impeccable, venait s'arrêter devant nous, en effet, je comprends, moi aussi. Voici l'héroïne de la journée. Toutes mes félicitations, Roger, on n'est pas plus aimable. Et tous mes compliments sur la façon dont vous justifiez votre réputation d'homme au courant de tous les moyens de vous la procurer, notre voiture ?

— Je l'ai achetée cette après-midi, dit Roger, triomphant. Vous pensez que je n'allais pas laisser passer l'occasion de venir avec elle à votre dîner. Personne encore ne sait que je

l'ai. Une merveille, cher monsieur, vous m'entendez, une merveille.

Déjà un petit cercle, – chauffeurs, grooms, garçons de restaurant, – s'était formé autour de la voiture. Le nom de Franz volait sur les bouches.

M. X... me poussa le coude avec émotion.

— La gloire ! dit-il.

Il tournait maintenant autour d'elle avec orgueil, il la caressait amoureusement, comme un bon gros animal inoffensif, la terrible petite automobile, toute trapue, toute brillante sous la lumière crue des lampes à arc. Muette de saisissement, je la regardais, moi aussi. À part la couleur de la carrosserie, bleu marine au lieu de lie de vin, c'était bien là le même monstre. Cherchant à la fuir, mes yeux éperdus rencontrèrent à ma main droite un énorme rubis que Franz m'avait donné le matin même. Il me sembla voir une tache de sang. Du sang, du sang. C'était de sang qu'il était fait, l'horrible luxe dont j'étais désormais la prisonnière.

Alternatives de volupté et d'écœurement, d'espoir insensé et de remords, voilà ce qu'elle a été durant huit années, la misérable vie d'Alberte. Tout ce dont un être humain est capable pour s'étourdir, pour fuir un fantôme, je l'ai tenté. J'ai cru parfois y parvenir. Ah ! les précaires réussites. Au milieu des réjouissances de plus en plus indignes où Franz et moi nous nous entraînions mutuellement, esclaves infortunés liés par la plus abominable des chaînes, dans l'infâme tohu-bohu des cabarets nocturnes, sous les serpentins, les boules de feutre multicolores dont se bombardent de sinistres ivrognes en habit, les ballons rouges qu'ils se crèvent sur le crâne à

grands fracas, avec des rires d'idiots ou de déments, parmi toute cette enfantine et burlesque bacchanale, l'un de nous se taisait soudain, portait la main à son cœur, sans que l'autre, devenu instantanément aussi livide, osât même le questionner. On aurait dit que quelqu'un allait entrer dans la salle, marcher vers nous, nous faire signe de le suivre...

Pendant huit ans il ne s'est pas écoulé une seule journée sans que je n'aie cru entendre ainsi les pas du châtiment en marche. Je ne savais pas quand il arriverait, ni quel masque il porterait ; mais, sur sa venue inéluctable, je n'ai jamais eu aucun doute.

XXI

Il me faut, maintenant, ouvrant une parenthèse, préciser certains points de mes rapports avec Franz. On pourrait croire qu'un sentiment de la nature de celui qui nous a unis si longtemps a eu à sa base une confiance totale... C'est vrai et ce n'est pas vrai. C'est vrai en comparaison de ce que sont, d'ordinaire, les pauvres affections humaines. Ce n'est pas vrai, parce qu'il y a un sujet que nous n'avons jamais effleuré : Camille.

Camille ! Non pas seulement elle, mais tout ce qui, à un degré quelconque, pouvait se rattacher à elle, risquait de faire surgir son nom dans nos entretiens. De ces redoutables associations d'idées, comme nous avons simultanément la prescience ! Je sais, je sais ; dans les pages qui précèdent, je viens de parler de mon bonheur, de l'exalter, de proclamer que nulle autre félicité terrestre ne saurait lui être comparée. Sous cet enthousiasme qui cherche à s'abuser lui-même, qui n'a pas senti de lamentables réticences ? Camille ! Par ce seul mot, par ce seul nom, n'ai-je pas révélé combien ce bonheur fut fragmentaire et misérable ? Hélas ! tout le procès est là. Quand ses phases auront commencé à se dérouler, qu'on ne compte pas sur elles pour faire surgir ce qu'en langage juridique on appelle l'aveu. Un être tel que Franz n'avoue pas. Mais qu'est-ce, je le demande, que ce silence de huit années autour du nom d'une fille, d'une fiancée morte ?

Un pareil silence, se rend-on compte du prix auquel il s'obtient ; de l'effort constant qu'il sollicite ; des transes perpétuelles dans lesquelles nous avons vécu en redoutant que l'un ou l'autre, n'en pouvant plus, ne le rompît ? Il n'appartient pas aux hommes d'infliger un supplice égal à celui que

j'aurai enduré jusqu'à l'instant où j'ai crié ma honte. Mais qu'on ne se figure pas non plus que je m'imagine que ce cri m'absolve. Je sais trop quel est le mobile qui me l'a fait pousser. Je sais trop que, sans l'intervention de la jalousie, le remords ne serait jamais parvenu à desserrer une bouche obstinément fermée sur son affreux, secret.

Ô tourment de tous les instants ! Peu à peu, notre isolement, nos tête-à-tête nous sont devenus insupportables. Je ne peux dire à quel point nous avons souffert. Nous n'avions plus de refuge que dans l'étreinte. Le sommeil lui-même nous était devenu une embûche. La nuit, réveillée en sursaut, j'apercevais Franz penché sur moi, cherchant à profiter de la détente passagère de mon visage pour y surprendre quelque chose. De mon côté, je faisais de même. Je m'efforçais de percer le mystère de ce visage endormi, et mon regard avait une telle insistance qu'il réveillait Franz. Oh ! le pauvre sourire terrifié qu'il avait alors, lui si fort, pourtant, si maître de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bien-aimée ?

— Rien. Mais non ! je t'assure.

Parfois, c'était autre chose. Je l'entendais qui murmurait en rêve des phrases plus ou moins incohérentes. Je retenais mon souffle. Le matin venu :

— Qu'avais-tu ? cette nuit ? lui demandais-je, pleine tout ensemble de pitié et de cruauté. Tu n'as pas cessé de parler.

— Vraiment, disait-il, avec le même sourire suppliant, vraiment !

C'était tout. Jamais il n'a osé m'interroger sur ce qu'il avait pu dire.

D'aussi fugitives présomptions étaient-elles néanmoins capables de me satisfaire ? J'avais, moi, des raisons spéciales de les trouver suffisantes. Mais d'autres, le cas échéant, s'en contenteraient-ils ? J'ai donc été amenée à chercher des preuves plus tangibles. Pourquoi ai-je agi ainsi ? Eh ! le sais-je ! Le jugement qui interviendra me renseignera peut-être moi-même sur les mobiles auxquels j'ai obéi. Remords, besoin de savoir, honteux désir de me procurer des gages susceptibles de me prémunir quelque jour contre l'abandon de Franz ? Je le répète, je l'ignore. Tels sont les faits. Qu'on apprécie.

Ceux que je tiens à présent à rapporter eurent lieu en 1923, au cours du troisième séjour que Franz fit en Amérique. Le conseil d'administration de la société, sur la proposition de M. X..., lui avait demandé une première fois de s'y rendre, pour étudier les méthodes de publicité en usage aux États-Unis dans l'industrie automobile. Franz n'avait accepté qu'à contre-cœur. Il ne pouvait, à cette époque, se faire à l'idée de me quitter, ne fût-ce que pour quelques semaines. Ce fut moi qui le décidai. Il voulait m'emmener avec lui. Je déclinai cette offre, ayant l'impression qu'elle n'agréait que médiocrement à M. X..., dont je m'efforçais encore de continuer à mériter la sympathie et l'estime. Le voyage de Franz eut des résultats si féconds qu'on le supplia de le refaire l'année suivante. Cette fois, il dit oui sans me consulter, se bornant à m'offrir de nouveau à l'accompagner. Lorsqu'il partit pour son troisième voyage, celui de 1923, il se contenta de m'avertir de son prochain départ, ajoutant qu'il ne resterait absent que trois semaines. Je n'eus pas à refuser de partir avec lui, car il ne me le proposa pas. Il y avait là, soit dit en passant, un symptôme

de nature à me donner à réfléchir. Ce n'était malheureusement pas le premier.

Pendant cette absence, je fus, comme je l'avais été au cours des deux premières, invitée à plusieurs reprises à dîner par M. X... Ce fut dans ces sorties que je commençai à avoir l'impression d'une menace qui s'approchait. À son insu, M. X... n'était plus le même. Alors qu'auparavant ces sorties en ma compagnie étaient pour lui un délassément, on eût dit que maintenant il en éprouvait de la gêne. Sous couleur de me faire connaître « d'amusantes petites boîtes où l'on serait bien mieux pour causer », il m'emmenait, rive gauche, dans de mornes endroits qui tenaient du prêche et du restaurant végétarien, et dont l'isolement semblait déceler son souci de ne pas être rencontré avec moi. Encore si un tel choix avait eu comme conséquence cette liberté de conversation que M. X... prétendait rechercher ! Mais non ! Dans cette atmosphère froide et nue, les propos de mon compagnon étaient empruntés, coupés de silences pénibles qui me donnaient soudain l'envie de me lever et de m'en aller. Inutile de dire que c'est surtout à la lumière des événements qui ont suivi que j'ai compris à quel point étaient significatives ces modifications d'attitude. Pour le moment, je n'en éprouvais qu'une tristesse vague, un désir de me retrouver seule, le plus tôt possible, dans ma villa, où peut-être le courrier du soir aurait déposé après mon départ une lettre timbrée de New-York.

Le soir où ce que j'ai à dire s'est passé, nous avons dîné, M. X... et moi, dans un pavillon situé en face de la gare d'Austerlitz. Chacun de nous faisait pour parler un égal effort. Je me rappelais nos dîners de deux ans plus tôt. À cette époque, M. X... n'éprouvait aucune difficulté à mêler sans cesse le nom de Franz à nos entretiens. Il me pressait alors de l'épouser.

— Vous ne pouvez pas toujours rester ainsi, ma chère petite. Or, je sais que les objections ne viennent pas de sa part, mais de la vôtre. Me direz-vous ?...

Gênée et souriante, heureuse au fond, j'invoquais la différence d'âge. M. X... se mettait à rire. Il me répondait par un de ces compliments à la fois respectueux et familiers, mais sous la fausse aisance duquel je n'avais pas de peine à saisir ce trouble suspect qui, tant que le monde sera monde, continuera à présider aux rapports des hommes et des femmes qui protestent n'être liés que d'amitié. Aujourd'hui, qu'y avait-il donc de changé ? Je n'avais pourtant pas à ce point vieilli !... Telles étaient les questions que j'étais en train de me poser, tandis qu'à son habitude M. X... faisait l'impossible pour maintenir la conversation sur des questions de tout repos.

Tour à tour, il me parlait des grèves, des impôts sur les bénéfices de guerre, de l'importance qu'ont les formalités à remplir en vue de la prise des brevets d'invention.

— Oui, ma chère amie, c'est ainsi. Vous ne pouvez croire quel rôle a joué parfois le hasard en cette matière. On cite en Amérique le cas du téléphone. L'invention en a été faite simultanément par deux chercheurs différents, qui se sont présentés dans la même journée pour le dépôt de leurs brevets. Songez aux énormes sommes d'argent qui étaient en jeu ! Pour une différence de quelques heures, l'un a tout eu, l'autre rien. Prenons un exemple qui nous intéresse particulièrement. Si Franz, en 1917, lorsqu'il a trouvé le principe de son automobile...

— Franz a pris un brevet pour son automobile ?...

— Il n'en a pas pris seulement un. Il en a pris quatre. C'était plus prudent, étant donné que la voiture dont il a réussi

la mise au point comportait au moins quatre trouvailles originales : changement de vitesse spécial, moteur arrière, frein à commande hydraulique...

Je relevai la tête.

— Franz a pris un brevet particulier pour le système de freins de sa voiture ?

— Il en a pris un, dit M. X..., ravi d'avoir trouvé enfin un sujet paraissant m'intéresser. Son frein constitue, en effet, l'innovation la plus ingénieuse qu'il ait réussie. Voulez-vous, au cas où vous ne seriez pas très au courant, que je vous explique...

Du ton le plus négligent du monde, je répondis :

— Non. Ce n'est pas la peine. Vous savez, ces choses-là sont trop compliquées pour moi. Alors, ces brevets dont vous me parlez, si j'ai bien compris, ce doit être à peu près comme les hypothèques ? Ils sont conservés dans des endroits où tout le monde doit pouvoir être admis à vérifier la date à laquelle ils ont été pris ?

— Exactement, dit M. X..., de plus en plus satisfait. Ah ! Franz pourra vous le répéter, je n'ai jamais cessé d'affirmer qu'au point de vue du bon sens vous dépassez, et de beaucoup...

— Merci, murmurai-je.

Et je m'arrangeai pour changer de conversation.

Il y avait aux usines un contremaître du nom de Renaud. Franz l'avait connu pendant les hostilités et l'avait

recommandé à M. X... à une époque où il n'était pas encore lui-même son associé. Renaud se trouvait ainsi être un des plus anciens ouvriers de la maison. Brave garçon, un peu simple, il témoignait à Franz une reconnaissance et une fidélité à toute épreuve. C'était lui qui avait été chargé de l'installation électrique de notre villa. J'avais coutume de recourir à ses bons offices chaque fois qu'il y avait une anicroche dans l'éclairage, la tuyauterie du gaz ou du chauffage central. Je m'étais acquis sa confiance par quelques-unes de ces attentions qu'il est si facile d'avoir vis-à-vis d'un homme du peuple. Il n'était pas exagéré de dire que Renaud ne jurait que par moi.

Le lendemain du jour où j'avais dîné avec M. X..., de très bonne heure, je téléphonai à l'usine et je demandai le contre-maître.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Un arrêt de la sonnerie, Renaud. Je vous attends le plus vite possible.

— J'arrive.

Moins d'une demi-heure après, il était là.

— Madame a-t-elle de bonnes nouvelles de M. Franz ?

— D'excellentes nouvelles. Pas plus tard qu'hier soir, j'ai reçu une lettre de lui. C'est même à ce propos que je vous ai fait venir.

— Madame sait que je suis toujours à sa disposition. Alors, la sonnette ?...

— La sonnerie marche à merveille, Renaud. Mais il me fallait un prétexte. On peut tout vous dire, n'est-ce pas ?

— Est-ce que c'est une question que madame devrait seulement avoir à me poser ?

— Je sais, je sais. Voici donc de quoi il s'agit. Je vous disais que j'ai reçu hier soir une lettre de M. Franz, qui est toujours à New-York. Où est-elle donc ? Ah ! la voici. Monsieur me demande de lui rendre un service. J'avoue ne pas très bien comprendre ce qu'il veut dire. C'est pour cela que j'ai fait appel à vous. Vous êtes très au courant des choses de l'usine, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, madame, ça dépend, évidemment... Je sais bien que je n'ai pas beaucoup d'instruction. Mais enfin, grâce à M. Franz, je suis là à peu près depuis le début, et, à moins d'être tout à fait une bête...

— Ce qui n'est pas le cas, Renaud. Ce qui n'est certes pas le cas. Il est donc entendu que ce que j'ai à vous dire restera entre nous. M. Franz se trouve là-bas, comme vous savez, pour affaires concernant l'usine. Il a besoin d'un renseignement qu'il n'a pas sous la main. Oui, il désire connaître la date exacte à laquelle il a pris le brevet d'une des innovations de son automobile. Il doit avoir ses raisons pour me charger de cette commission, c'est-à-dire pour désirer que personne n'en soit informé. J'ai donc pensé à me rendre à la conservation des brevets pour avoir cette date. Mais j'ai eu peur de ne pas savoir me faire comprendre, d'avoir l'air ridicule... Bref, connaissant à la fois votre discrétion et votre obligeance, j'ai préféré m'adresser à vous.

— Madame a eu raison. Mon Dieu, les brevets, ce n'est pas de ma compétence. Mais je suis très bien à l'usine avec le chef comptable, que ça regarde. D'ailleurs, ça n'a rien de confidentiel. Je vais voir si je peux, sans attirer l'attention... Sinon, j'irai à la conservation. De quel brevet s'agit-il ?

— De celui qui concerne le frein hydraulique.

Le visage de Renaud s'illumina.

— Le frein hydraulique ? Ah ! Madame tombe bien. Je suis au courant. C'est moi qui ai accompli les formalités du second brevet. Monsieur était alors absent. Il m'en avait chargé.

— Le second brevet ? Il y en a eu deux ?

— Oui, madame. Il y en a eu un pour le frein lui-même. Il y en a eu un second pour l'appareil automatique, qui prévient de l'absence d'huile dans la canalisation, absence qui empêcherait le frein de fonctionner.

Il était tout à son contentement. Il ne vit pas mes doigts se crispier sur le dossier de mon fauteuil.

— C'est cela, Renaud. C'est cela même.

— Eh bien, Madame aura son renseignement dès aujourd'hui. Je lui téléphonerai la date de l'usine. Je la saurai facilement au bureau. J'avais demandé, en effet, ce jour-là, congé pour pouvoir remplir les formalités. D'ores et déjà, je peux renseigner approximativement Madame. C'était dans les tout premiers jours de septembre 1917. Et je me souviens que j'envoyai le même jour à M. Franz, qui était en province, des fournitures dont il avait besoin pour installer aussitôt lui-même un avertisseur sur sa voiture.

— Merci, Renaud.

... Ainsi, quelqu'un était là, qui en témoignerait au besoin : dès septembre 1917, Franz avait inventé l'appareil automatique destiné à signaler le manque d'huile dans la canalisation du frein. Enchaînement de faits bien banal, bien facile,

désormais, à retracer. Cet appareil qu'on vient de découvrir, on se garde de l'adapter immédiatement à la voiture lie de vin. On ne renouvelle pas, un jour, l'huile dans la canalisation, ou, mieux encore, on vide celle qui y est. Oui, mais alors, il peut y avoir deux inconvénients : c'est que les portes des remises sont parfois vitrées. C'est aussi que l'huile en question peut laisser des taches, notamment sur les bottines de toile. À part cela, tout va bien.

— Je vous remercie encore une fois. Ah ! J'oubliais. Rappelez-vous bien que tout ceci doit rester confidentiel. N'en parlez à personne, à personne. Et même quand M. Franz sera de retour, attendez, pour y faire allusion, qu'il vous en parle le premier.

— Madame peut compter sur moi, dit Renaud d'un air entendu.

Et tous deux nous mêmes en souriant un doigt devant nos lèvres.

Il était temps qu'il s'en allât. Je n'en pouvais plus.

XXII

Où commence la satiété ? Sans doute, il est difficile d'établir de façon nette la frontière de son triste royaume. C'est à distance seulement que certains faits, inaperçus lorsqu'ils se produisirent, prennent leur véritable valeur. Pendant longtemps, on est demeurée sans comprendre, ou bien l'on s'est efforcée de s'abuser. Et tout à coup, voici que le doute n'est plus possible. On voudrait être morte. Oui, morte, mais pas avant de s'être vengée.

C'est en décembre 1918 que je me suis installée avec Franz dans la villa de Saint Cloud. C'est en janvier 1925 que se place la journée où j'en suis partie. Je cherche vainement à retrouver, dans cette période de six années, l'époque approximative à laquelle Franz a dû commencer à se détacher de moi. Tout s'enchevêtre. À des semaines de froideur, voire d'hostilité, en ont succédé d'autres qui ne me laissaient en rien regretter les ardentes nuits de Maguelonne. Le moment exact, précis, je l'ignore. Et puis, à quoi bon ? Admettons, afin d'être débarrassée de la chose une fois pour toutes, que ce fut au cours de cette année 1923, année de son troisième séjour en Amérique, année de ma brouille avec M. X..., – année aussi au cours de laquelle Franz se mit à trouver des prétextes pour ne plus habiter à la villa avec la même régularité que jusqu'alors.

Pour ce qui est des circonstances qui amenèrent ma rupture avec M. X..., j'eus la naïveté de croire tout d'abord qu'elle fut le résultat du hasard, alors qu'en réalité une rigoureuse préméditation y présida. J'ai été bel et bien la victime d'un plan longuement arrêté, un plan qui a eu pour but de liquider le passé au profit d'un certain avenir. Encore une fois,

je n'en veux pas à M. X... Mon hérédité, mes quarante années d'existence bourgeoise sont là pour le défendre, pour m'obliger à reconnaître qu'il lui était bien difficile de penser et de se conduire différemment. Il y avait longtemps, à cette date, que Franz ne me demandait plus de l'épouser. J'essayais de me persuader que c'était par conviction de l'inutilité de ses instances qu'il les avait suspendues. Quoi qu'il en fût, m'illusionner à cet égard eût été vain, j'étais devenue la partie irrégulière de sa vie. Il avait beau me multiplier en public toutes les marques de déférence, je n'avais pu échapper aux multiples conséquences de cette irrégularité. Dans les cas de ce genre, ce sont les femmes toujours qui sont les victimes. L'homme, lui, est toujours absous. Il peut passer impunément d'un milieu à un autre. Il ne s'en rendra que plus intéressant. Ses lâchetés, ses trahisons lui seront autant de piédestaux. Peu m'importait, alors. Je n'avais qu'indifférence pour certains ostracismes. Aujourd'hui, je n'ignore plus le rôle que jouent, dans l'usure progressive d'un amour, les minimes froissements quotidiens qu'entraîne inmanquablement une situation qui n'est pas nette. Que me servait d'avoir une vie plus digne et plus pure que chacune des femmes légitimes des amis de Franz ? Au début, elles m'avaient admises parmi elle. Maintenant, peu à peu, l'une après l'autre, elles me rejetaient. Je n'ai eu à compter, dans cette lutte obscure et sournoise, ni sur l'appui de leurs maris, ni sur Franz lui-même. Au contraire, ce sont eux qui, avec leur légèreté, leur inconscience masculine, m'entraînant de compromissions en compromissions, ont petit à petit fait de moi une femme qui a fini par être jugée indigne d'être admise à leurs foyers. On imagine facilement un de ces innombrables épisodes.

— Qu'y a-t-il ? demandais-je par exemple à Franz, frappée que j'étais par son air à la fois souriant et gêné.

— Rien. Rien de particulier. Ah ! si, pourtant. Nous dînons demain soir dans un cabaret de Montmartre avec Étienne et Roger. Cela ne t'ennuie pas ?

— Moi ? Pas du tout. Cela me fait plaisir. Il y a bien huit jours que nous ne sommes sortis ensemble.

— C'est que, je vais te dire... Mais promets-moi d'abord de ne pas m'en vouloir.

— Eh bien ?

— Voilà. Roger ne savait pas qu'Étienne nous avait déjà invités. Alors il a promis à sa petite amie Clara de l'amener. Tu sais, Clara, l'actrice des Bouffes ?

— L'actrice ? Elle n'a joué qu'une fois.

— Je sais, je sais. Enfin, Roger était très ennuyé. Inutile de te dire que je n'ai pas encore accepté. J'ai tenu d'abord à te prévenir. Que faut-il faire ?

— Accepte, accepte. Je suis certaine que la femme d'Étienne, elle aussi...

— La femme d'Étienne ? Elle n'y sera pas. Elle est dans le Midi, auprès de sa mère qui est souffrante.

— Ah ! la femme d'Étienne n'y sera pas ? Que veux-tu que je te dise, mon pauvre Franz. Accepte tout de même.

Son visage s'éclairait. Il m'embrassait :

— Merci, Alberte, merci. Tu me tires une rude épine du pied. C'est Étienne qui va être heureux. Et Roger, donc. Ils t'aiment tant. Ils seraient navrés de t'être désagréables. D'ailleurs, tu sais, cette petite Clara est très intelligente. Je suis sûr qu'elle saura parfaitement se tenir à sa place. C'est égal, c'est

joliment agréable d'avoir affaire à quelqu'un qui comprend la vie comme toi.

Avec une nuance de tristesse, je répondais :

— Tu sais bien, Franz, ce que disent tes amis. Je suis pour eux un camarade.

Un camarade ! Qu'une femme se garde bien d'adopter seulement une fois ce qualificatif ridicule. Un camarade ! Désormais, ce sera fini. On ne se gênera plus avec elle.

À force d'être pour eux, comme ils disaient, un camarade, j'ai subi toutes les Claras, toutes les Mauds, toutes les Lilianes de ces messieurs les amis de Franz. Réciproquement, sans qu'un seul d'entre eux ait osé seulement prendre auprès d'elles ma défense, j'ai fini par ne plus voir aucune de leurs femmes. Encore une fois, peu m'importait ! Je ne tenais qu'à une chose, à l'amour de Franz ! Eh bien, je m'en rends compte à présent, cet amour, si je suis arrivé à le perdre, c'est, parmi tant d'autres motifs, pour avoir consenti aux compromissions dans lesquelles Franz a commencé par m'entraîner et dont ensuite il m'a voulu.

Ce fut à la suite d'une de ces sorties où la compagnie de jeunes personnes assez légères m'avait été plus ou moins imposée qu'eut l'explication qui entraîna ma rupture avec M. X... Si j'avais pu me douter à cette époque que c'était un prétexte qu'il cherchait, peut-être serais-je tombée moins aisément dans le piège et aurais-je relevé de façon moins verte les observations qu'il se crut en droit de m'adresser.

Lorsque je mis Franz au courant de cette algarade, il entra dans une violente colère.

— De quoi se mêle-t-il ? C'est un comble ! Dis-moi ce qu'il t'a dit. Je veux le savoir.

— Calme-toi, Franz, je te le répète, c'est à la suite de notre dernier déjeuner. Tu te rappelles, la jeune femme qui est arrivée avec André ?...

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, il paraît que la femme d'André a tout su, et lorsque M. X... l'a invitée pour lundi prochain, elle a dit qu'elle ne se rendrait à ce dîner que si elle était assurée de ne pas m'y rencontrer. Remarque que, de son point de vue, je ne trouve pas qu'elle ait absolument tort.

— C'est une pécore, et je laverai comme il convient la tête à André. Quant à X..., je le prierai de s'occuper une autre fois de ce qui le regarde. Il a plus besoin de moi que moi de lui, n'est-ce pas ? Tu l'as envoyé promener, lui et son dîner, j'espère ?

— J'ai dit que je n'irai pas, et je lui ai dit que ce serait ainsi chaque fois qu'il aurait du monde.

— Parfait ! D'ailleurs, on s'ennuie, chez lui. Lundi prochain, nous nous en irons tous deux dîner bien gentiment à la campagne.

— Est-ce que tu ne ferais pas bien d'y aller, à ce dîner, toi ? Il vaut peut-être mieux ne pas attirer l'attention.

Il me regarda avec ce sourire pour lequel je me serais jetée au feu.

— Aller là-bas sans toi, Alberte ?

Ah ! lorsqu'il parlait ainsi, lorsqu'il promettait, toujours, toujours il était sincère.

La semaine se termina sans qu'il fût fait de nouveau allusion à M. X... et à son dîner. Le lundi, à déjeuner, je crus remarquer que Franz était soucieux.

— Tu as quelque chose ?

— Écoute, Alberte, me dit-il, je veux te parler très franchement. J'ai eu une explication assez raide avec X... à ton sujet. Il m'a chargé de t'adresser ses plus plates excuses. Il m'a supplié de te décider à venir ce soir, mais c'est moi qui ai refusé. Maintenant, en ce qui me concerne, j'ai un conseil à te demander. N'est-il pas préférable que j'y aille ? Ça ne m'amuse pas, je te le jure. Mais nous ne sommes plus des enfants. Il y a plusieurs considérations... Enfin, quel est ton avis ?

J'étouffai un soupir.

— Je croyais t'avoir déjà dit d'accepter, fis-je simplement.

Le soir venu, je l'aidai à s'habiller, disposant au fur et à mesure qu'il en avait besoin ses affaires sur le lit, sur la cheminée. Il était gai. Il chantonnait. Je me mis au balcon pour le voir partir. C'était la première fois qu'il s'en allait ainsi sans moi.

Sensiblement à la même époque, il y eut aux usines une grève, qui donna à Franz et à M. X... les inquiétudes les plus sérieuses. Le mouvement, aggravé d'actes de violence, nécessita à deux reprises l'intervention de la troupe et motiva la fermeture des ateliers pendant plusieurs semaines. Autant

M. X... se montra affecté, déprimé par ces événements, autant Franz déploya à leur propos l'énergie farouche qui alternerait si bizarrement chez lui avec la douceur. Renaud me racontait avec enthousiasme qu'un seul regard de lui faisait rentrer sous terre les plus exaltés. Mais que faire contre une foule hurlante de deux mille énergumènes ? L'usine fermée, les trois quarts du personnel licenciés, le sabotage continua. Deux hangars furent incendiés. De perpétuelles lettres de menaces annonçaient que tout le reste des bâtiments aurait le même sort. Franz fit savoir qu'il allait s'installer dans l'usine pour n'en plus sortir que lorsque tout serait redevenu calme. Il tint parole. Revolver au poing, nuit et jour, il faisait des rondes, bondissant à l'endroit où quelque chose de suspect était signalé. Ce Franz-là aussi, avec son mépris du danger, son sauvage courage, c'était le vrai. Tout ensemble, je l'applaudissais, je l'admirais, je craignais pour lui ; je l'aimais. Hélas ! Pouvais-je deviner que de ces circonstances inattendues son amour allait sortir encore diminué !

— La grève est terminée, c'est entendu, me dit-il un jour. Les mauvais sont balayés, les bons rentrent. Mais bien des indices continuent à m'inquiéter. Il y a notamment ces lettres de menaces. Tant qu'il en arrivera, une fois, deux fois par semaine, plus s'il le faut, je suis résolu à coucher là-bas. Il y a les surveillants, je sais bien... Mais qui me dit qu'ils n'ont pas eux-mêmes besoin d'être surveillés. Sois tranquille pour moi. Un homme décidé n'a rien à craindre.

Que pouvais-je objecter, sinon que mes appréhensions n'étaient plus maintenant les mêmes. Je baissais la tête et me taisais.

Une de ces nuits où j'étais seule, ayant été prévenue vers sept heures qu'il ne rentrerait pas, je fus réveillée par le

téléphone. J'entendis la voix affolée d'un des surveillants de l'usine. Il y avait un commencement d'incendie dans l'aile gauche de l'atelier de carrosserie. On prévenait Franz. Le lendemain matin, quand il fut de retour à la villa, tremblante comme si c'était moi la coupable, je le mis au courant. Il haussa les épaules :

— Encore un veilleur de nuit qui s'affole ! Celui-là dormait. Il s'est réveillé en sursaut. L'imbécile n'a même pas vu que j'étais là. C'est moi-même qui ai alerté les pompiers. Tu te rends compte maintenant si ma présence là-bas est utile...

Sur ses lèvres, ce mensonge, fait avec une si souriante désinvolture, prenait des airs de vérité. Je le répète : devant les juges, Franz n'avouera pas.

Voilà donc ce qu'elle était peu à peu devenue, ma misérable, ma lamentable vie. Et si l'on se rappelle maintenant que j'étais tout près d'avoir cinquante ans, on comprendra que j'aurais dû pouvoir me donner du changement de Franz à mon égard une explication assez naturelle. Mais cette raison était la dernière que j'aurais admise. C'était de la confiance en moi-même que je réclamais exclusivement de mon miroir. Dieu ! avec quelle anxiété grandissante, chaque matin, je l'interrogeais. À peine étais-je réveillée que, repoussant les volets, j'étais déjà devant lui. Il y avait des jours où je sortais pleine d'allégresse de cette confrontation, d'autres, où je devais rejeter sur un émoi, une fatigue passagère l'impitoyable diminution que je venais de constater.

J'étais belle, pourtant, bien belle encore, plus belle certes qu'avant la venue de Franz. Mon corps, depuis Maguelonne, s'était affiné, stylisé, avait pris une espèce de souplesse de

jeune fille. Les pratiques de la plus savante volupté lui avaient donné conscience de lui-même. Peu d'hommes, levant vers moi par hasard la tête, ont rencontré sans en être bouleversés mes yeux noirs brillant tristement dans l'ombre de mes cheveux roux. Mais, à certaines aubes sinistres, puis-je indéfiniment celer ce que j'ai aperçu ? Ces yeux, ces yeux obscurs dont j'étais si fière, n'avaient plus qu'un éclat trouble : les paupières se boursouflaient, se sillonnaient d'innombrables veinules violettes. Les lèvres, à leurs commissures, s'abaissaient sous le poids de toute la charnelle amertume.

Et s'il n'y avait eu encore que de tels symptômes pour me désespérer ! Mais, chez une femme, les ravages de l'esprit accompagnent en cortège implacable ceux de la chair. Il m'arrivait de plus en plus d'être la proie de troubles étranges, de troubles que je n'avais jamais encore ressentis, dont je ne pouvais dire s'ils étaient physiques ou moraux. Il me semblait que je me dédoublais, qu'un être passif, presque mort, assistait à la prise de possession de lui-même par une furie. J'avais des évanouissements de plus en plus fréquents. Des nuages de sang, en ondes rapides, sans cesse renouvelées, passaient entre mes prunelles et mes paupières. C'étaient des vagues de sang que j'entendais bourdonner au fond de mes oreilles. Ces nuages, ces vagues, je les vois, je les entends chaque jour davantage. Ils m'ont accompagnée dans cette cellule d'où, depuis trois mois, on ne me permet de sortir quelques instants que pour me laisser chaque fois plus seule avec mes fantômes. Quand ce froid, ces bouffées de chaleur mortelles s'emparent de moi, alors, vraiment, je ne me sens plus la même. Mon désir de Franz, ma haine de lui deviennent une sorte de folie. Je prends à deux mains ma tête et je la serre éperdument, comme pour l'empêcher de se mettre à tourner.

Ah ! ma petite fille morte, ce n'est pas de la justice humaine que tu as à attendre ta meilleure vengeance !

XXIII

C'est de Cécile, à présent, que je dois parler.

On se souvient que, lorsque M. X... s'était séparé de sa femme, celle-ci était retournée aux États-Unis. Cécile avait donc à peine dix ans quand elle avait quitté Paris. M. X... ne l'avait pas revue depuis cette époque, si bien que je ne la connaissais moi-même qu'à travers les conversations qu'il avait eues avec moi à son propos. Ces conversations, à cause de la tristesse dont elles finissaient toujours par être empreintes, étaient peu fréquentes. M. X..., quoique s'attendrissant chaque fois, aurait volontiers parlé plus souvent de sa fille, mais il sentait que ce sujet était le plus pénible qu'il pût y avoir pour moi. Un jour qu'il m'avait montré une photographie de Cécile, j'avais éclaté en sanglots.

Du temps que Jacques venait me voir à la villa, il lui arrivait assez souvent de faire allusion à sa mère et à sa sœur. Cécile lui écrivait. Il m'avait, à une ou deux reprises, montré de ses lettres. Elles dénotaient un caractère enjoué et franc, fort peu encombré de cérébralité, comme il convient à une jeune fille américaine. Les thèmes ordinaires en étaient à peu près les suivants : « Je suis heureuse. Tout le monde est gentil pour moi, même maman, qui est un peu folle. Boston est une ville agréable. J'ai des *flirts* qui jouent bien au tennis. Mes robes sont de la rue de la Paix. Je tricote des bas pour les petits Belges et les petits Russes, car la guerre est terminée, et la charité américaine ne doit plus faire de distinction entre ceux qui souffrent. Tout cela est très joli, mais je m'ennuie souvent, et j'attends avec impatience mes vingt et un ans qui

me permettront de monter avec *Colonel Brown*, mon terrier à poils rudes, sur un bateau de la *Cunard Line* et de venir vous retrouver à Paris. » Voilà à peu près tout ce que je savais de Cécile. Sur ces entrefaites eut lieu ma brouille avec M. X... Je ne revis plus Jacques. Le souvenir de Cécile s'estompa dans mon esprit. Je ne me rappelai plus que cette morne année 1924 était celle de sa majorité, et qu'une jeune fille américaine, même de père français, a pour principe invariable de toujours réaliser un projet qu'elle a formé.

Je lisais fort rarement les journaux, et ce fut tout à fait par hasard, en une de ces minutes de désœuvrement qui se succédaient maintenant pour moi avec de plus en plus de fréquence, que mes yeux tombèrent sur une banale chronique mondaine, où il était question d'un grand dîner donné par la femme d'un ami de Franz. Parmi les convives présents, je trouvai naturellement le nom de celui-ci. Il m'avait dit, ce soir-là, devoir aller ailleurs. Je n'en étais plus à un mensonge près, puisque les événements au récit desquels j'en suis arrivée sont antérieurs de moins d'une semaine à la scène qui emporta tout. Mais, comme Franz, à plusieurs reprises, avait dîné sans moi dans la maison en question, je ne saisissais pas bien l'utilité de sa dissimulation. J'en eus l'explication lorsque, poursuivant la lecture de la liste des invités, j'y trouvai le nom de M. et M^{lle} X...

Telle fut la cruelle brutalité avec laquelle j'appris que Cécile était à Paris. Mes yeux si longtemps fermés s'ouvrirent subitement. D'instinct, en une seconde, j'ai vu dans cette présence, si soigneusement dissimulée, la cause de la désaffection progressive de Franz, de son détachement de moi, qui était maintenant chose accomplie. Ce détachement, cette désaffection, peut-être m'y serais-je résignée si je n'en avais pas connu le motif. Le fait que je venais de le trouver me

remplissait au contraire de révolte, amorçait en moi ce déchaînement dont on ne sait que trop à quoi il a abouti. Avec une intuition impitoyable, miraculeuse, je reconstituais tout ce qui venait de se passer durant ces six derniers mois. Je songeais que le quatrième voyage de Franz en Amérique avait précisément coïncidé avec la date de la majorité de Cécile. Nul doute que M. X... ne l'eût chargé de ramener sa fille. Ce voyage n'avait peut-être même été décidé que dans ce but. Toutes les phases du complot ourdi contre moi m'apparaissaient de façon nette, trop nette même, car il est bien rare que les calculs des hommes, même pour le mal, précèdent avec une logique si impeccable les événements.

Franz avait justement annoncé qu'il viendrait ce jour-là déjeuner à la villa. Je faillis, à plusieurs reprises, pendant le repas, laisser éclater ma douleur et ma colère. Je me contins pourtant. Après tout, je n'avais encore que des soupçons. Trop souvent ainsi, je m'étais emportée en reproches prématurés qui m'avaient barré la route de la preuve. Finalement, c'était Franz qui m'avait convaincue de légèreté dans mes accusations et qui, magnanime, m'avait pardonné. Cette fois, les choses ne se passeraient pas ainsi.

— Que comptes-tu faire, cette après-midi ? me demanda Franz pour rompre le silence.

Je répondis négligemment, l'œil fixé sur les vitres où la pluie ruisselait avec lenteur :

— Rien. Que veux-tu qu'on fasse par un temps pareil. Et dire que dans le Midi il fait sûrement beau ! J'ai presque envie d'aller passer un ou deux mois à Maguelonne.

Il ne dit rien, mais à l'éclat subit de son regard je compris combien il eût souhaité que je misse cette idée à exécution.

Il s'en alla vers deux heures. Chaque fois, il partait plus tôt. J'achevai rapidement de m'habiller et je sortis.

Je hélai le premier taxi que je rencontrai.

— Rue Saint-Guillaume.

Arrivée au coin de cette rue et du boulevard Saint-Germain, je réglai ma voiture et me mis à la recherche de l'École des Sciences politiques. Jacques, qui était inscrit à la Faculté de Droit en vue de la licence, suivait simultanément les cours de cette école. On le voit, mon plan était fait, et bien fait.

Je n'eus pas besoin de questionner le concierge. Sur la porte, un tableau annonçait les heures des cours. Ce jour-là, les étudiants de première année sortaient à trois heures, ceux de deuxième année à quatre. Jacques étant en deuxième année, j'avais environ une heure un quart à attendre.

J'errai un moment le long du boulevard Saint-Germain. Puis j'entrai dans une calme petite pâtisserie dont l'arrière-boutique servait de salon de thé. J'en ressortis à quatre heures moins dix. La nuit commençait à tomber. Pourvu que, dans cette rue mal éclairée, il restât assez de jour pour me permettre de reconnaître Jacques.

La porte venait de s'ouvrir. Les étudiants, par petits groupes, sortaient. Très vite, j'aperçus Jacques. Il était avec deux de ses camarades. J'allais à lui et lui touchai le bras :

— Jacques, murmurai-je.

Il tressaillit, me regarda avec étonnement. J'avais mis une voilette très épaisse. C'était lui qui ne me reconnaissait pas.

Je répétais, un peu plus haut :

— Jacques !

— Vous !

Sans prendre la peine de leur donner une explication, il avait abandonné ses amis.

— Vous !

— Venez, Jacques, venez avec moi !

À pas rapides, je l'entraînai. Maintenant, nous étions assis tous deux au fond de la petite pâtisserie, assis devant des tasses de thé. Je lui souriais tristement.

— Vous devez être bien surpris de me revoir, Jacques.

Il y avait trois ans que je ne l'avais vu. Lui aussi, il était bien changé. Un très jeune homme change beaucoup, en trois ans.

Je répétais, plus gênée encore que je n'aurais cru, et pour des raisons qui ne me seraient jamais venues à l'idée.

— Oui, bien surpris.

Je sentais qu'il faisait un grand effort. Sa serviette d'étudiant l'embarrassait. Mais il se refusait à l'abandonner. Elle lui donnait une contenance. Il me regardait de façon telle que je crus que tous les deux nous allions nous mettre à pleurer.

J'avais, je l'ai déjà dit, beaucoup choyé Jacques, alors que, de quinze à dix-huit ans, il venait passer à la villa chaque dimanche. Il arrivait avec un bouquet de violettes, acheté sur ses économies de lycéen, le plus souvent avant l'heure à laquelle nous l'attendions. Plusieurs fois, étant avec Franz dans

notre chambre, je n'avais pu m'empêcher de le trouver importun. Mais, le soir, lorsqu'il nous quittait pour regagner le lycée, il m'était arrivé de me sentir vaguement troublée de son regard plein de supplication, de la façon dont cet adolescent me serrait la main...

— Vous ne dites rien, Jacques. Vous ne trouvez pas extraordinaire de me revoir ainsi ?

Il secoua doucement la tête.

— Non, madame.

— Madame ! fis-je avec un petit rire. Est-ce qu'il y a trois ans vous ne m'appeliez pas Alberte ? L'auriez-vous déjà oublié ?

— Je ne l'ai pas oublié. Mais, il y a trois ans, j'étais un enfant.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je ne le suis plus. La preuve...

Sa voix s'étrangla.

— La preuve ?

— C'est que j'ai compris beaucoup de choses.

— Qu'avez-vous compris, Jacques ?

— J'ai compris... j'ai compris qu'il n'avait pas été très bon pour vous.

— Que voulez-vous dire ? murmurai-je faiblement.

— Vous le savez aussi bien que moi. C'est même pour cela que vous êtes venue, n'est-ce pas ?

— Pourquoi suis-je venue ?

— Oh ! pas pour me revoir, bien sûr.

Émue du tour inattendu de la conversation, mais heureuse au fond du parti que j'allais pouvoir en tirer, je lui pris la main.

— Vous vous trompez, Jacques. Je suis contente, vous m'entendez, très contente de vous revoir.

Il semblait ne plus m'écouter. Il me regardait.

— Comme vous êtes belle ! dit-il enfin.

Sur ces entrefaites, un couple pénétra dans la petite salle où nous étions restés seuls jusqu'alors.

— Sortons ! fis-je brusquement.

À présent, un taxi au capitonnage défoncé nous promenait au hasard et sans hâte dans le Bois de Boulogne obscur. Les lacs, dont nous avons déjà fait le tour cinq ou six fois, luisaient sous une lune brumeuse.

La tête de Jacques reposait sur mon épaule. Je conservais machinalement sa main dans la mienne. Il me parlait à mots entrecoupés. Je ne l'écoutais plus qu'à peine. Il m'avait tout dit, tout ce que j'avais deviné, tout ce que je pressentais, tout ce que je savais déjà.

— Il ne faut pas en vouloir à Cécile. Elle n'est pas mauvaise. Mais on ne lui a presque rien dit. Elle était comme moi, elle croyait que c'était fini, que vous étiez résignée, consentante, que vous saviez. D'ailleurs...

— D’ailleurs quoi ?

— D’ailleurs, maintenant, je crois que rien n’y ferait, et qu’elle l’aime, elle aussi.

Il avait prononcé cette phrase avec une étrange expression de haine.

— Et vous, et vous ? Vous l’aimez donc toujours ?

— Jacques, murmurai-je, Jacques. Vous êtes un enfant, ne pleurez pas.

Je le baisai au front. Maladroitement, de ses lèvres, il cherchait ma bouche. Je le repoussai avec douceur.

— Dites-moi, Jacques, et elle, comment est-elle, Cécile ? Très jolie, n’est-ce pas ?

— Ma sœur ? Oui, on dit qu’elle est jolie ! Pourquoi me demandez-vous cela ? Ah ! oui, toujours à cause de lui.

— Ne pleurez pas, mon petit Jacques, ne pleurez pas.

Deux fois, trois fois encore nous fîmes le tour du grand lac. Des automobiles nous croisaient, dont nous n’apercevions que les phares, à travers les vitres embuées de notre taxi.

Je poussai un profond soupir.

— Je vais vous reconduire jusque chez vous, Jacques.

— Comme vous voudrez.

Nous descendions l’avenue Gabriel. Au moment où nous atteignions la rue du Cirque, où était la maison des X..., Jacques donna au chauffeur l’ordre de s’arrêter.

— Je vous quitte ici. Sept heures vont bientôt sonner. Il dîne ce soir chez nous. Chaque fois, il arrive en avance. Il pourrait vous voir...

Je le retins.

— Jacques, est-ce qu'une date quelconque est déjà arrêtée pour le mariage ?

— Je ne sais pas. Mon père voudrait que ce fût le plus tôt possible. Il se sent fatigué. Il voudrait se décharger complètement de la direction de l'usine, vous comprenez ?

— Je comprends, je comprends, merci, Jacques.

Je l'aidai à retrouver sa serviette gisante dans le fond de la voiture. Il avait déjà entr'ouvert la portière ; mais violemment il la referma et me saisit dans ses bras.

— Alberte, dit-il en sanglotant, Alberte, il me semble que nous ne nous reverrons plus jamais !

Moi, j'en étais sûre.

XXIV

Le lendemain, Franz fit téléphoner qu'il ne viendrait pas déjeuner.

Quand il en était ainsi, il passait généralement à la villa dans le courant de l'après-midi, à moins, – chose de plus en plus rare, – qu'il ne dînât le soir avec moi.

Toute la journée, je vécus donc dans cette attente. Chaque bruit me faisait tressaillir. Enfin, vers six heures, je commençai à respirer. Il était trop tard. Il ne viendrait plus.

À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit. Ce ne pouvait être que Franz.

C'était lui, en effet. Il téléphonait afin de prévenir qu'il ne viendrait pas dîner, et il s'y prenait assez tard pour être dispensé du même coup d'une visite à la villa.

— Je te téléphone en coup de vent. Tout va bien, n'est-ce pas ?

— À peu près.

— Comment, à peu près ? Qu'y a-t-il ? On dirait que ta voix est changée.

— Franz, j'aurais à te parler.

— À me parler ? Rien de grave, j'espère ?

— Non, non. Tout de même...

— Alors, ça peut attendre jusqu'à demain matin ?

— J'aime autant que ce soit ce soir.

— C'est que j'ai encore pas mal à faire à l'usine et ensuite j'ai un dîner au diable dans le XII^e arrondissement, du côté du quai de la Râpée. Tu te rends compte.

— Franz, viens.

— Bon, bon, si c'est ainsi, j'arrive.

Et j'entendis le bruit de l'appareil qu'il raccrochait nerveusement.

Il y avait un an que je prévoyais une explication de cet ordre. Or, voici que cet instant était arrivé, et qu'il me restait à peine dix minutes pour décider de quelle façon je devais aborder mon ennemi. Allais-je supplier ou menacer, discuter froidement ou me lamenter, me montrer violente ou ironique ? Je ne savais. C'est la tête à peu près vide de pensée que j'ai vu venir cette minute décisive.

Ayant éteint l'électricité pour que du dehors on ne vît pas mon ombre, je me mis au balcon et j'attendis. La nuit était pluvieuse, assez claire cependant. Le froid extérieur se superposait à ma fièvre. Je brûlais et je claquais des dents. Des nuages roux couraient sur la lune. J'apercevais un bizarre paysage fondu qui était le panorama de la Seine, des bois noirs, des myriades de lumières clignotantes, des cheminées d'usine, et là-bas, au fond de l'ombre brune, un gigantesque halo brique : Paris.

Une automobile s'arrêta devant la grille. J'entendis, avant de voir Franz, ses pas sur le gravier de l'allée. Dès que le bruit de la porte qu'il ouvrait me parvint, je rentrai précipitamment dans la chambre, refermai la fenêtre, rallumai l'électricité.

— Tu dormais ? demanda-t-il en entrant. Je n'ai pas vu de lumière.

— J'ai mal à la tête. J'essayais de me reposer un peu.

Pourquoi agissais-je ainsi ? Je l'ignorais. À son contact, j'avais pris le goût du mensonge, même inutile.

Il y avait sur le visage de Franz de l'inquiétude et de la mauvaise humeur. L'inquiétude, toutefois, devait dominer, car il m'avait apporté des fleurs.

Je me mis à les disposer dans un vase. C'était une manière de ne regarder Franz que lorsque je me sentirais assez forte, et de me tenir le reste du temps hors du champ de fascination de ses yeux. Mais lui, il devait voir mes pauvres mains tremblantes couper maladroitement les tiges des roses. Je ne lui avais jamais encore fait ce qu'on appelle une scène. Aussi de tels symptômes devaient-ils augmenter son malaise. Je le sentis dans la façon faussement désinvolte avec laquelle il me demanda :

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

— Ce qu'il y a, Franz ? Ne t'en doutes-tu pas un peu ?

— Pas le moins du monde.

— Je vais t'aider. Permets-moi donc d'abord de te poser une question à laquelle tu me donnes ta parole que tu répondras.

— En voilà, des mystères ! Sais-tu que tu commences à m'effrayer ?

— Ne ris pas, Franz. C'est grave, tu le sais bien. Ta parole, veux-tu ?

— Tu l’as, tu l’as.

— Où as-tu dîné hier soir ?

— Tout cela pour me poser cette question ! Je respire. Où j’ai dîné. Mais chez X... Je croyais te l’avoir dit.

— Qui y avait-il, chez X... ?

— Qui il y avait ? Trois ou quatre personnes. Moi, André et sa femme, un de nos représentants d’Angleterre...

— C’est tout ?

— Ma foi oui. Il y avait Jacques aussi, naturellement.

— C’est tout ?

— Ah ! ça ! Où veux-tu en venir ?

Il s’était planté devant moi, l’œil dur, la bouche mauvaise.

Je dis d’une voix plaintive :

— Franz, écoute-moi, c’est sérieux. Il vaut mieux que tu m’avoues la vérité. Préfères-tu que ce soit moi qui ?...

À la soudaine expression que prit alors son visage, je compris que c’était fini, qu’il n’y avait plus dans cette chambre que deux ennemis. L’insensé, quelle folie ! Je me tor-dis les mains.

— Préfères-tu ?

Jusque-là, il était resté debout. Il s’assit, croisa les jambes et se mit à sourire railleusement.

— Mais non, mais non. Aussi bien, tu es au courant, n’est-ce pas ? Je n’éprouve aucune difficulté à te dire qu’il y avait également M^{lle} X..., M^{lle} Cécile X...

— Ta fiancée ?

— Ma fiancée, si tu veux.

Son sourire prit une allure de défi.

— Permets-moi de pousser un soupir de soulagement. Pour des raisons dont tu ne seras pas sans apprécier la délicatesse, j'hésitais à t'apprendre cette nouvelle. J'attendais qu'une bonne âme quelconque s'en chargeât. Mais je ne pouvais m'empêcher de trouver que cela commençait à devenir un peu long.

— Franz ! murmurai-je d'une voix sourde, Franz !...

— Eh bien ?

— Fais attention.

— À quoi ?

— Tu vas te marier ?

— Bien sûr.

— Fais attention.

— À quoi, encore une fois ?

— Malheureux ! dis-je. Malheureux ! Il ne comprend pas !

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

— Plusieurs choses. En tout cas à quel point je t'aime encore.

— Vraiment ? On ne le dirait pas.

— Comment ?

— Ou plutôt on ne l'aurait pas dit, à l'époque où, rappelle-toi, je passais mon temps à te proposer de m'épouser. J'ai bien été obligé de finir par croire que tu n'y tenais pas, que tu ne tenais pas à moi. Quoi d'étonnant si, dans ces conditions...

Je marchai sur lui. Il s'arrêta, continuant à me regarder avec une curiosité où il entraînait tout ensemble de la crainte et du défi.

— Franz, dis-je d'une voix profonde, est-ce que vraiment tu n'as pas honte ?

— Honte de quoi ? demanda-t-il, sur un ton qui était déjà moins assuré.

— Elle est plus belle que moi, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, se contentant de hausser les épaules.

— En tout cas, elle est plus riche.

Il ricana.

— Des insinuations de ce genre, fit-il, ça ne m'atteint pas.

— Elle est plus jeune, aussi.

— Dame !...

— Tu oses !...

J'avais chancelé. Mais je parvins à me faire violence, et ce fut à lui de blêmir, lorsque, scandant impitoyablement chacune de mes paroles, j'achevai :

— Plus jeune que moi, sans doute, mais pas plus jeune que ne l'était Camille, n'est-ce pas ?

C'était la première fois que ce nom revenait entre nous. Franz frappa d'un coup de poing la petite table. Quelques pétales de roses retombèrent sur le tapis.

— Assez ! J'en ai assez. Trêve à cette conversation stupide. Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

— Franz, dis-je, si tu ne m'aimes plus, ne comprends-tu donc pas que moi je t'aime encore ?

— Eh bien ?

— Eh bien, n'est-ce pas suffisamment clair ?

Il se tut.

— Tu l'aimes donc, elle ?

— Cela me regarde, dit-il sèchement.

Ah ! quelle folie, en ces minutes tragiques, en ces minutes décisives, était la sienne ! Quelle folie, et aussi quel orgueil ! Avec un peu de douceur, quelques phrases de compassion, il m'aurait désarmée, peut-être... Cette douceur, il ne l'a pas eue. Ces phrases, il n'a même pas pensé à les chercher.

— Écoute, fis-je, la gorge serrée. Est-ce que tu t'imagines qu'il est habile de ta part, qu'il est prudent ?...

Cette fois, c'était lui qui avait marché vers moi, qui m'avait saisie au poignet. J'eus peur. Je reculai.

— Écoute à ton tour, dit-il, tout cela est très gentil, mais je t'ai prévenue tout à l'heure par téléphone : ce soir, je suis un peu pressé. Nous reprendrons demain cette charmante conversation. Je n'ai pas, que je sache, l'habitude de me dérober. Mais pas ce soir.

— Tu vas la retrouver, n'est-ce pas ?

— Et quand cela serait.

— Ah ! fis-je, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas t'en aller ainsi.

Nous étions dressés l'un devant l'autre, les yeux dans les yeux. Les siens avaient un éclat que je ne leur avais jamais vu. Si, pourtant, une fois : le jour des sangliers.

— Un conseil. Que veux-tu dire ?

— Rien ! fis-je. Oh ! rien ! Que veux-tu que ce soit ?

Qu'est-ce qui a pu, en cet instant, se passer dans sa tête ? Est-ce le fatalisme qui a pris le dessus, ou le goût du risque, le mépris du danger ? Inconscience, plutôt, oui, fatale inconscience ! Il s'est figuré que je ne savais pas, ou que je ne savais qu'imparfaitement, ou mieux encore que, sachant tout, mais sentant de combien mon crime surpassait le sien en horreur, je n'oserais pas... Le malheureux ! le malheureux ! Ce qui l'a perdu, je le répète, c'est de n'avoir pas compris à quel point je l'aimais.

Il avait remis son pardessus. Il reprenait ses gants, son chapeau.

— En voilà assez pour aujourd'hui. À demain.

— Demain, Franz, fais attention, demain ce sera trop tard. Ne me défie pas.

— Je te répète : à demain.

— Demain, m'exclamai-je, demain, je ne serai plus là.

— Vraiment, fit-il avec un rire qui acheva de me mettre hors de moi. Et où pourrais-tu donc être ?

— Franz !

Visiblement, le son de ma voix l'avait frappé, moins que moi-même, pourtant. Quand donc, où donc l'avais-je entendue résonner de cette sorte ? Et tout à coup, pleine d'horreur, je me souvins : il y avait sept ans, le soir où, dans la salle à manger de Maguelonne, j'avais, par un cri semblable, essayé de retenir Camille qui s'en allait vers son destin.

Aujourd'hui, lui aussi, s'il ne m'écoutait pas, s'il faisait comme elle, je sentais qu'il était perdu.

Une seconde, je le vis hésiter. Puis, prenant son parti, il sortit, refermant violemment la porte.

Il ne devait pas encore avoir achevé de traverser le jardin que j'avais déjà sonné la femme de chambre. Mais elle était en course. Elle ne rentra qu'un quart d'heure après. Durant les quelques minutes que je restai seule dans cette maison entourée par la nuit, je fus en proie à la crise de terreur la plus extravagante. Si j'avais entendu dans l'escalier le pas de Franz revenant vers moi, je me serais, j'en suis sûre, mise à hurler : « Au secours ! À l'assassin ! »

Dès que la femme de chambre fut de retour, je lui demandai mes vêtements de voyage et m'habillai rapidement.

Deux heures plus tard, ayant pris un train à la gare d'Orsay, j'avais quitté Paris.

XXV

Ayant eu la chance de trouver une automobile de louage à la station du chemin de fer, j'arrivai vers dix heures du matin à Maguelonne. Tous les paysages familiers que je traversais dans ce parcours retinrent à peine mon attention. La vieille maison elle-même, quand ses toits surgirent devant moi des arbres dépouillés, ne m'émut pas. J'eus l'impression qu'elle était plus mesquine, plus étriquée que dans le souvenir que j'avais gardé d'elle... Mais j'avais autre chose à faire que de m'attarder à de telles remarques.

Au cours de la nuit, je n'avais pas, comme on le pense, dormi un seul instant. Mon exaltation tournant en rond, se nourrissant d'elle-même, était sortie multipliée de ces dix heures de voyage. La fatigue, au lieu de l'apaiser, n'avait fait que la porter à son comble.

La maison était naturellement fermée. Les clefs se trouvaient chez Maria, qui habitait avec son mari, une métairie distante d'environ un kilomètre. Je me mis aussitôt en route, coupant à travers champs, suivant des sentiers dont les herbes durcies par le verglas craquaient sous mes pieds. Je marchais au milieu de labours boueux et bruns d'où s'envolaient des corbeaux. Je rencontrai trois ou quatre paysans. Ils me saluèrent avec étonnement, sans me reconnaître. Je ne les reconnus pas non plus.

Un peu de fumée s'élevait au-dessus du toit de la métairie. J'eus un soupir de soulagement : Maria était là.

Je n'avais pas eu le temps de télégraphier pour annoncer ma venue. Sur le seuil de la porte, un petit garçon de cinq à six ans, en tablier bleu, suçait son pouce. Il s'enfuit en

m'apercevant. Je pénétrai à sa suite dans la cuisine obscure. Agenouillée devant la cheminée, une femme était en train d'écumer le grand pot où bouillait la soupe. Elle se retourna en entendant crier l'enfant et me regarda, interdite.

— Maria !

Elle poussa un cri.

— Madame, mon Dieu !

Moi, je la regardais. Je savais que c'était elle. Sans cela, partout ailleurs, j'aurais bien pu, la croiser sans la reconnaître. Les durs travaux des champs l'avaient voûtée, épaissie, en avaient déjà presque fait une vieille femme. Et moi, comment allait-elle me trouver ?

— Madame ici ! Que je suis heureuse !

— Moi aussi, Maria.

Parlant ainsi, nous nous regardions avec un sourire gêné, qui contrastait péniblement avec nos paroles.

— Madame vient d'arriver ?

— Oui.

— Je m'excuse auprès de Madame, qui a dû voir que Maguelonne était fermée. Je n'étais pas prévenue. Je vais y aller tout de suite, pour aérer, nettoyer un peu. Si Madame, en attendant, veut se reposer, faire un brin de toilette, voici notre chambre. Je vais apporter de l'eau chaude.

— Merci, Maria. Ce n'est pas la peine d'aller maintenant à Maguelonne. Je n'y coucherai pas ce soir.

— Madame repart ?

— Je ne repars pas, mais je ne coucherai pas ce soir à Maguelonne.

Et je lui expliquai que j'étais venue appelée par une affaire d'intérêt qu'il me fallait aller régler le jour même au chef-lieu d'arrondissement. Je resterais là-bas, parce qu'il serait déjà tard, et je reviendrais le lendemain.

— Je trouverai bien une automobile, n'est-ce pas ? Est-ce qu'Henri tient toujours son garage ?

— Oui, Madame. Jules va aller le prévenir. Ils vont être tous deux bien contents de revoir Madame. Nous avons souvent parlé d'elle ensemble. À quelle heure Madame désire-t-elle partir ?

— Le plus tôt possible. Je voudrais être là-bas avant quatre heures, et il y a plus de quarante kilomètres.

— Madame y sera.

Elle m'avait conduite dans la chambre. Elle tenait à la main son pot d'eau chaude. Nous restions debout, plus gênées encore que tout à l'heure.

— Ton mari va bien, Maria ?

— Oui, Madame.

— Et tes enfants ?

— Ils vont bien, aussi. Celui que Madame a vu en arrivant, c'est l'aîné, Raymond. L'autre, Zélia, est chez la grand'mère. Je remercie à ce propos Madame du joli manteau fourré...

— Ce n'est pas la peine, Maria. Ce n'est pas la peine.

— Et Madame, est-ce qu'elle va bien ?

— Je vais bien.

Je sentis qu'il y avait une autre question qu'elle n'osait pas me poser. Après notre départ, les commérages avaient dû aller leur train, dans le pays, au sujet de Franz et au mien.

D'un sourire, je m'efforçai de donner à Maria le courage qui lui manquait.

— Et... Monsieur ? finit-elle par dire.

— Il va bien lui aussi.

— Il est toujours à Paris ?

— Peut-être aura-t-il un de ces jours l'occasion de venir par ici. Laisse-moi quelques instants seule, Maria, veux-tu ?

— Oh ! Madame, pardon !

J'attendais qu'elle fût sortie pour enlever mon chapeau. Je ne voulais pas qu'elle vît que j'avais coupé mes cheveux et qu'ils étaient teints.

Le premier geste que j'eus, quand elle m'eût laissée, fut pour décrocher une petite glace pendue à la muraille. M'étant approchée de la fenêtre, je me regardai avidement. Je faillis laisser tomber le miroir. J'aurais dû m'attendre, sans doute, aux ravages impitoyables que je venais de constater. Trois jours d'épouvantables souffrances morales, la scène de la veille, la nuit d'insomnie passée dans le chemin de fer à remâcher ma douleur et ma haine ! Tout cela suffisait-il pourtant à substituer à la femme que j'étais une semaine plus tôt le fantôme qui venait de surgir devant moi, dans cette glace ? Je la rapprochai de mon visage. Plus près, plus près encore. Dans

cette implacable lumière d'hiver, ma chair avait une teinte terreuse sillonnée par les rides et les craquelures du fard. Mes pauvres cheveux roux se teintaient de navrants reflets rougeâtres... Précipitamment, je remis mon chapeau, et j'attendis, morne, l'œil fixé sur la campagne désolée, que Maria fût de retour.

— Jules est parti prévenir Henri. Si Madame veut passer dans la cuisine, elle aura plus chaud que dans la chambre.

Assise au coin du feu, tandis que Maria préparait le repas, je méditais sur un moyen d'engager la conversation. Je n'étais pas venue là pour rien.

— Maria, dis-je enfin, quand j'eus trouvé.

— Madame ?

— Il faudra que tu sois assez gentille pour donner un coup de chiffon à mes souliers. Ils sont couverts de boue.

— Madame peut être tranquille, je n'y manquerai pas.

— Tu te rappelles, dis-je après un silence, tu te rappelles, le soir de la mort de la pauvre Mademoiselle ?...

Elle eut vers moi un regard profond qui signifiait que ce souvenir n'avait pas quitté sa mémoire, mais qu'elle n'aurait jamais pris sur elle d'y faire allusion la première.

— Tu te rappelles, Maria. Quand elle est partie en automobile, Monsieur était assis devant la cheminée, comme je suis maintenant ?

— Je me rappelle, Madame. Lui aussi avait ses souliers tachés, et je lui proposai de les nettoyer. Seulement, les taches

qu'il avait, lui, ce n'était pas de la boue, c'était de l'huile, de l'huile de l'auto.

— Comment sais-tu que c'était de l'huile de l'auto ?

— Je le sais, parce que le soir, quand on eut ramené le corps de la pauvre Mademoiselle, Madame se souvient, je voulus faire du feu dans sa chambre. J'allai à la remise pour y prendre du pétrole, afin d'asperger le bois qui était mouillé. Je fis à mes chaussures les mêmes taches en marchant dans une flaque d'huile. « Bon, me dis-je, il faudra essuyer cette flaque tout à l'heure ». Quand je revins, la flaque d'huile n'y était plus. C'était Monsieur qui l'avait essuyée. J'arrivai comme il finissait...

— Et qu'est-ce qu'il te dit ?

— « Ne faites pas attention ; dans des moments pareils, tout le monde doit travailler à se rendre utile ! » Pauvre Monsieur, il pensait à tout !

— Maria, dis-je, j'ai froid. Mets un peu plus de bois au feu.

Moins d'une heure après l'automobile d'Henri m'emportait. Le garagiste n'avait guère changé. Seulement ses cheveux à lui étaient blancs.

— Madame, Madame, répétait-il de temps à autre, je suis bien content de vous revoir !

J'étais lasse, plus lasse que je ne saurais dire. J'aurais voulu garder le reste de mes forces pour la terrible chose qui me restait maintenant à accomplir. Mais ce n'était pas

possible. Celui-là aussi, il fallait qu'il parlât, qu'il dît de quoi il se souvenait.

— Cela me fait également plaisir, Henri. Attention à ce virage.

— Rien à craindre, Madame.

— Je le sais, Henri. Mais il ne faut pas trop vous étonner. C'est dans un virage de ce genre que la pauvre Mademoiselle...

Ses yeux s'assombrirent.

— Je me rappelle, Madame, dit-il à voix basse.

— Comment cela a-t-il pu avoir lieu, Henri ?

Il toussa, diminua un peu la vitesse :

— Ah ! Madame, à un chauffeur, à quelqu'un du métier, je pourrais essayer d'expliquer... Il faut des connaissances spéciales. La voiture de M. Franz n'est pas une auto comme les autres. Depuis, il y en a eu beaucoup dans le pays. J'ai pu étudier, tâcher de comprendre. Le soir de l'accident, j'avais déjà pu constater que le levier du frein était tiré à bloc, — preuve que Mademoiselle avait voulu s'en servir. — C'est plus tard, seulement, que j'ai compris pourquoi il n'avait pas fonctionné. L'huile manquait sûrement dans la tuyauterie, et comme à cette époque la voiture n'avait pas encore l'avertisseur automatique qui y a été adapté depuis...

— Le levier du frein était tiré à bloc ?

— Parfaitement, Madame. Je l'ai fait remarquer à deux personnes présentes. Le lendemain, j'ai voulu le montrer à d'autres, je n'ai pas pu. M. Franz avait fait enlever les débris

pendant la nuit. Je lui ai touché deux mots de ma constatation. Il m'a dit qu'il n'y avait pas pris garde. Il était si ému, cela se conçoit... Tonnerre, voilà encore un troupeau de moutons. Les moutons, Madame, c'est une vraie plaie pour les chauffeurs.

Déjà nous atteignions les premières maisons de la ville. La nuit commençait à tomber.

— Où faut-il vous conduire, Madame ? demanda Henri.

— Au Palais de Justice.

L'automobile s'arrêta. Je descendis.

— Faut-il que j'attende ?

— Ce n'est pas la peine, Henri. Je coucherai ici ce soir. Merci encore. Et à bientôt.

Je frappai à la porte du concierge.

— Le procureur de la République, je vous prie ?

Une voix sortit du fond de la loge.

— Le couloir de droite, dans la cour. Première porte à gauche.

Ce couloir recevait sa lumière d'une mauvaise lanterne. Sur les banquettes, quelques silhouettes se tenaient assises : un paysan, une jeune femme avec son enfant, un homme à barbe hirsute, aux allures de vieux vagabond. Celui-là se disputait avec le garçon de salle, qui lui intimait l'ordre de ne pas fumer.

— Monsieur le juge fume bien, lui, et le brigadier de gendarmerie aussi. Alors ?

— Le procureur de la République ? demandai-je de nouveau.

— Vous êtes la seconde à passer.

Je m'assis et attendis. La conversation de mes voisins parvenait comme en songe à mes oreilles. La jeune femme était abandonnée par son mari. Elle venait réclamer l'assistance judiciaire pour le procès en divorce.

— C'est à vous.

Je me levai. Je pénétrai dans un bureau pauvrement meublé, mal éclairé. Un homme d'une quarantaine d'années vint à ma rencontre.

— Monsieur le procureur de la République ?

— C'est moi, Madame. Permettez-moi de vous dire que je suis aujourd'hui assez pressé. Si ce n'est pas une affaire particulièrement urgente qui vous amène, je vous demanderai... De quoi s'agit-il ?

— D'un assassinat, Monsieur.

Il sursauta :

— Oh ! dans ces conditions... Je vous en prie, Madame, donnez-vous la peine de vous asseoir.

Une heure plus tard, j'étais en train de refaire au juge d'instruction le récit que je venais de faire au procureur de la République. Celui-ci m'avait présenté le procès-verbal de ma déposition. Je le signai d'une main ferme.

Le garçon de salle entra. Le juge lui parla à voix basse. Il sortit après avoir remonté la mèche de la lampe.

Le juge cherchait ses mots :

— Madame, commença-t-il, hum, hum ! Madame, je pense que vous avez bien réfléchi sur les conséquences de votre démarche. Il m'appartient, dès à présent, de vous les faire connaître. Je vous avertis que je viens de signer un mandat d'arrêt contre M. Franz W., sous l'inculpation d'assassinat de M^{lle} votre fille.

J'inclinai la tête.

— Maintenant, vous ne serez pas étonnée si... vous trouverez naturel que, par application de l'article 60, paragraphe premier, du Code pénal, je me voie dans l'obligation de vous inculper de complicité et de décerner immédiatement contre vous un mandat de dépôt.

J'inclinai la tête plus bas encore.

— Bien.

Il avait sonné. La porte s'ouvrit. Une minute après, j'en franchissais le seuil entre deux gendarmes.

Le corridor était maintenant désert. Il n'y avait plus que la jeune femme de tout à l'heure avec son enfant. Comme je passais devant elles, j'entendis la petite fille qui demandait :

— Qu'est-ce qu'elle a fait, la vieille dame, dis, maman ?

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, Louise, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.